

REVUE DE  
LINGUISTIQUE  
FRANÇAISE  
DIACHRONIQUE

4  
2014

# DIACHRONIQUES

GUERRE, LANGUE  
ET SOCIÉTÉ

PDF complet – 979-10-231-0886-6



GUERRE, LANGUE  
ET SOCIÉTÉ**OLIVIER SOUTET**

Présentation

**HÉLÈNE BIU**Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin  
au xv<sup>e</sup> siècle. Questions de lexique**SOPHIE VANDEN ABEELE-MARCHAL**Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave  
les mains, lavez vos noms »**JOËLLE DUCOS***L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après**AVIV AMIT**La première guerre mondiale et les langues régionales  
en France**GÉRARD REBER**

L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

**SAMIR BAJRIĆ & DUBRAVKA SAULAN**

Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

ISBN 978-2-84050-982-0



9 782840 509820

SODIS  
F387761

12 €

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

# Diachroniques

n° 4 – 2014

*Revue de linguistique française diachronique*



# GUERRE, LANGUE ET SOCIÉTÉ



# Guerre, langue et société



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

isbn papier : 978-2-84050-982-0

**PDF complet – 979-10-231-0886-6**

TIRÉS À PART EN PDF :

Biu – 979-10-231-0887-3

Vanden Abeele-Marchal – 979-10-231-0888-0

Ducos – 979-10-231-0889-7

Amit – 979-10-231-0890-3

Reber – 979-10-231-0891-0

Bajric Saulan – 979-10-231-0892-7

Maquette initiale : Compo-Méca

Réalisation : 3d2s – Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

**SUP**

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr



# Présentation

Olivier Soutet

Université Paris-Sorbonne

Si, on le devine sans peine, le thème de ce quatrième numéro de *Diachroniques* a été conditionné par le centième anniversaire du début de la Grande Guerre, on constatera, à la consultation du sommaire, que seulement deux contributions lui sont directement consacrées, la décision ayant assez vite été prise d'étendre la problématique des rapports entre guerre, langue et société, et cela aussi bien dans l'espace que dans le temps. Significativement, du reste, l'ordre de ce sommaire, délibérément diachronique, place les deux contributions (d'Aviv Amit et de Joëlle Ducos) sur la guerre de 14 en position médiane, précédées de deux contributions (d'Hélène Biu et de Sophie Vanden Abeele-Marchal) portant sur les xv<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles et suivies de deux autres (de Gérard Reber et Samir Bajrić et Dubravka Sualan) portant sur l'époque contemporaine.

À une exception près, la contribution d'Aviv Amit, les contributions réunies présentent d'abord un intérêt lexicologique et, peut-on même dire, terminologique, qui devrait intéresser non seulement les linguistes, lexicologues et terminologues, mais aussi des spécialistes d'histoire militaire, d'histoire politique, et même, pour l'article consacré à Vigny, d'histoire littéraire :

- lexique castillan des armes à partir des traductions espagnoles de Végèce et de Frontin (contribution d'Hélène Biu) ;
- lexique de l'armement de la France d'Ancien Régime à la fin de la période impériale chez Vigny (contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal) ;
- langue des Poilus (contribution de Joëlle Ducos) ;

- panorama de la langue militaire (structuration des unités, chaîne de commandement, dispositifs opérationnels) allemande depuis 1945 (contribution de Gérard Reber) ;
- lexique militaire comparé du serbe, du croate et du serbo-croate depuis l'éclatement de la deuxième Yougoslavie dans le courant des années 1990 (contribution de Samir Bajrić et de Dubravka Saulan).

Toutefois, au-delà des faits lexicaux bruts, ces articles ont une portée méthodologique, épistémologique, sociologique ou idéologique, sur laquelle nous souhaiterions insister.

La contribution d'Hélène Biu traite de problèmes traductologiques appliqués à certains termes du vocabulaire militaire latin traduit en espagnol. Les traductions visées sont celles de l'*Epitoma de re militari* de Végèce (tournant des <sup>xiv</sup><sup>e</sup> / <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles) et les *Stratagemata* de Frontin dans deux versions castillanes des <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles. Elle fait apparaître des solutions différentes à un problème commun : comment rendre des termes référant à des réalités largement dépassées, en l'espèce de caractère militaire (armement, types d'unité, types de soldats, dispositifs tactiques) dans une langue qui cherche à signifier des réalités nouvelles, à un moment où se développe l'emploi de la poudre et des armes à feu ? Tandis que le traducteur de Végèce, Alonso de San Cristobal, ne répugne pas à l'emprunt et au néologisme, les traducteurs de Frontin, un anonyme castillan, un anonyme aragonais et Diego Guillén de Avila, y recourent peu ou pas, donnant la préférence à l'équivalent castillan déjà en place, fût-il approximatif, à la périphrase et au descriptif. L'étude d'Hélène Biu lui permet d'assortir ces observations tendancielle de portée générale de notices précieuses sur certains mots pour lesquels elle propose, certes avec prudence, d'intéressantes antédatations.

Deux autres contributions, également très riches en termes militaires spécialisés, présentent aussi un intérêt de nature géopolitique et sociopolitique. Il s'agit de celle de Samir Bajrić et Dubravka Saulan, d'une part, et de celle de Gérard Reber, de l'autre.

Samir Bajrić et Dubravka Saulan inscrivent leur étude dans la problématique plus générale du statut linguistique du serbo-croate. On sait que cette langue fut officiellement celle de la Yougoslavie royale (1918-1941) et de la Yougoslavie socialiste (1945-1991) avec, pour des raisons politiques, une prévalence accordée à la composante serbe, particulièrement sensible dans le lexique militaire. Or, la chute du communisme en 1991 entraîna une guerre civile entre la Yougoslavie (qui deviendra pour un temps assez court la République fédérative de Yougoslavie, réduite de fait à la Serbie et au Monténégro, laquelle éclatera elle-même pour donner naissance en 2006 à la République de Serbie et à la République du Monténégro), de laquelle s'est détachée la Croatie, et la Croatie en train de (re)naître sous la forme d'une République croate, comme telle dotée d'une armée. Dans ce domaine symboliquement très fort, la République de Croatie va s'attacher à promouvoir une terminologie militaire (grades, armes, opérations, etc.) aussi démarquée que possible de l'usage « serbo-croate ». Tandis que celui-ci fait une place privilégiée à l'emprunt, notamment de type latin, celle-là privilégie des mots d'origine slave.

L'histoire du vocabulaire militaire allemand depuis 1918, on s'en doute, a largement été, elle aussi, conditionnée par l'évolution des données géopolitiques en Europe depuis bientôt un siècle. D'abord, la « défrancisation » de ce vocabulaire, amorcée avant la Grande Guerre, s'accélère après 1918 ; ensuite et surtout, la « dénazification » du lexique et, plus encore, de la phraséologie militaire caractérise la période qui suit le Troisième Reich, même si le régime national-socialiste, loin d'être systématiquement innovant, avait largement repris des termes et expressions qui lui étaient antérieurs. Nous renvoyons, par exemple, aux lignes relatives aux termes *Oberkommando* et *Führer*, qui ne disparaissent pas mais ne survivent que dans des compositions nouvelles qui en limitent la connotation péjorative. Dans le même temps, l'insertion des forces militaires allemandes dans l'OTAN se manifeste, mais la chose est moins originale, par l'américanisation de certains termes.

Les deux contributions sur la guerre de 14 nous placent au croisement de la sociolinguistique et de l'épistémologie linguistique. L'article d'Aviv Amit s'intéresse de manière très spécifique aux progrès du standard français pendant le premier conflit mondial au détriment des parlers locaux, en l'espèce le breton, le corse et l'occitan, lesquels à la veille de 1914 sont dominants dans leurs aires respectives. La chose est si vraie qu'au début de la guerre, la pratique de l'état-major consiste à constituer des unités linguistiquement (c'est-à-dire dialectalement) homogènes, l'usage du standard ne garantissant pas une bonne compréhension des ordres par la troupe. Toutefois, cette pratique ne résiste pas aux hécatombes successives, qui imposent l'amalgame de soldats d'origine géographique et linguistique différente et, par voie de conséquence, l'usage du seul standard français. Usage que consolident vite la vie commune qui s'installe durablement dans les tranchées et l'enracinement de l'identité nationale dans la conscience des soldats. À terme rapide, ce passage d'une diglossie plus ou moins satisfaisante (par manque de maîtrise du standard français) au monolinguisme (qui voit triompher ce standard) s'étendra de la vie publique à la vie privée. Aviv Amit conclut, de manière très suggestive, sa contribution en recourant à la notion de chronotope, reprise de Mikhaïl Bakhtine. Association d'un temps et d'un lieu, le chronotope est un concept interprétatif qui permet de rapporter un processus à un mécanisme événementiel (*chronos*) concentré dans un lieu (*topos*). En l'espèce, la francisation, la période 14-18 et la tranchée.

Ainsi, la Grande Guerre a-t-elle amplifié, sinon achevé, le mouvement de systématisation du standard qu'avait engagé la politique de scolarisation quelque trente ans plus tôt.

Linguistiquement parlant, toutefois, la Grande Guerre ne signe pas seulement le triomphe du standard, elle voit aussi se développer, toujours à la faveur de la vie commune des tranchées, une « langue spécialisée », qui, très vite, va intéresser journalistes, écrivains et grammairiens et susciter nombre de publications, parmi lesquelles celle d'Albert Dauzat, de 1918,

*L'Argot de la guerre*, qui fournit la matière de la contribution de Joëlle Ducos. Comparé à beaucoup de publications contemporaines, le livre de Dauzat présente l'avantage de s'élever au-dessus de la simple ambition lexicographique et du seul pittoresque savoureux de telle ou telle expression. Il se fonde sur une problématisation de linguistique générale (« Qu'est-ce qu'une langue ? », « Quelle est la part de l'oral dans l'évolution d'une langue ? ») et de sociolinguistique (« Le langage est un fait social », « Quel rapport y a-t-il entre langue et argot ? ») qui conduit son auteur à s'interroger sur l'origine de *L'Argot de la guerre*, son rôle de creuset dialectal et son caractère de miroir de la conscience collective. Sous ce rapport, ce livre est de son temps, non seulement par son objet, mais par le regard qui est porté sur lui, indissociable du point de vue sociologique qui domine largement les études linguistiques au tournant des <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles. C'est dire qu'il demeure, au-delà de considérations un peu personnelles, liées aux engagements de Dauzat pendant la période 14-18, un ouvrage-clef pour l'étude linguistique objective du français pendant la Grande Guerre. À ce titre, il constitue plus qu'un simple témoignage pour les linguistes et historiens qui, un siècle plus tard, continuent de s'intéresser aux conséquences (socio)linguistiques de la Grande Guerre.

La contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal est la seule des six à s'appuyer sur des textes littéraires, en l'espèce une bonne part des œuvres de Vigny, largement occupées par les références aux guerres de la période révolutionnaire et impériale. Sans doute ne sont-ce pas les éléments techniques, phraséologiques et rhétoriques du langage militaire qui doivent ici retenir prioritairement l'attention, même s'ils peuvent intéresser l'historien du français et si Vigny lui-même ne négligeait pas d'y accorder la plus grande importance, mais la symbolique de la guerre comme motif romanesque et enjeu anthropologique : c'est donc le mot *guerre*, bien plus que les mots ou expressions du champ sémantique de la guerre, qui devient l'objet d'étude. « Conçue, écrit Sophie Vanden Abeele-Marchal, comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre

chez Vigny est donc moins un enjeu de représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense. »

« Ce à partir de quoi l'on pense » : formule qui, si on veut bien l'entendre dans la largeur de ses significations, est d'une portée qui dépasse le point de vue du seul Vigny. À s'en tenir au seul plan linguistique, la langue des armes et de la guerre, au-delà de sa technicité, est aussi un lieu symboliquement fort où se disent les héritages revendiqués – ou refusés, les identités déchirées et les solidarités découvertes.

# Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv<sup>e</sup> siècle. Questions de lexique

Hélène Biu

Université Paris-Sorbonne

La floraison au xv<sup>e</sup> siècle d'une abondante littérature militaire castillane à vocation didactique<sup>1</sup> est intimement liée à la vague de traductions qui, depuis le siècle précédent, assure la diffusion en langue vernaculaire des classiques grecs et surtout latins<sup>2</sup>. Comme ailleurs en Europe et dans la péninsule Ibérique, deux traités techniques dédiés à la science militaire romaine fournissent un socle théorique et pratique incontournable pour les chefs militaires castillans, l'*Epitoma de re militari* de Végèce<sup>3</sup> et les *Stratagemata* de Frontin. L'œuvre végétienne, dont nombre d'extraits sont déjà translétés dans les *Siete partidas* d'Alphonse X (1252-1284), est traduite intégralement sous le règne de Henri III (1390-1406), sur demande royale, par le dominicain Alfonso de San Cristóbal<sup>4</sup>. Avec sept manuscrits

- 
1. Voir notamment Ángel Gómez Moreno, « La *militia* clásica y la caballería medieval: las lecturas de *re militari* entre Medievo y Renacimiento », *Evphrosine*, 23, 1995, p. 83-97; *id.*, « La caballería como tema en la literature medieval española: los tratados teóricos », dans *Homenaje a Pedro Sainz Rodríguez*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1986, t. II, p. 311-323; Jesús Rodríguez Velasco, *El Debate sobre la caballería en el siglo XV*, Junta de Castilla y León, Valladolid, 1996; José-Luis Martín et Luis Serrano-Piedecasas, « Tratados de Caballería. Desafíos, justas y torneos », dans *Espacio, Tiempo y Forma*, S.III, H.<sup>o</sup> Medieval, t. IV, 1991, p. 161-242.
  2. Le xiv<sup>e</sup> siècle marque en effet le début de l'européisation culturelle de la péninsule Ibérique. Voir notamment Julio César Santoyo, « El siglo XIV: Traducciones y reflexiones sobre la traducción », *Livius*, 6, 1994, p. 17-34.
  3. Christopher Allmand, *The « De re militari » of Vegetius. The Reception, Transmission and Legacy of a Roman Text in the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
  4. Peter Russell, « The Medieval Castilian Translation of Vegetius, *Epitoma rei militaris* de Vegecio », *Euphrosyne. Revista de filología clásica*, 29, 2001, p. 247-256; *id.*, « De nuevo sobre la traducción medieval castellana de Vegecio *Epitoma de rei militaris* [sic] », dans T. Martínez Romero et R. Recio (dir.), *Essays on Medieval Translation in the Iberian*

conservés et deux autres contenant son abrégé connu sous le titre de *El Libro de la guerra*<sup>5</sup>, cette version assortie de gloses sur la portée morale et spirituelle de l'autorité tardo-antique a connu une diffusion non négligeable, et c'est aussi la seule version castillane intégrale de Végèce avant la parution en 1764 de celle de Jaime de Viana<sup>6</sup>. Entre temps, Alfonso de Cartagena<sup>7</sup> traduit les fameuses *regulae belli*, maximes générales extraites du *De re militari* qui ont circulé, en latin comme en langues vernaculaires, de façon indépendante. L'œuvre de Frontin est traduite trois fois en espagnol. À une version aragonaise connue par un seul manuscrit<sup>8</sup> et dérivée de la traduction catalane achevée par Guillem Sauton entre 1350 et 1423<sup>9</sup> s'ajoutent deux versions castillanes élaborées pour la famille des connétables de Castille. La première, anonyme, est conservée dans trois témoins<sup>10</sup> dont l'un a appartenu à Pedro Fernández de Velasco, premier comte de Haro (1399-1470)<sup>11</sup>; cette version est donc antérieure à 1470. La seconde, celle de Diego Guillén de Ávila<sup>12</sup>,

---

*Peninsula*, Castello, Creighton University, 2001, p. 325-340; Ángel Gómez Moreno, « Frontino medieval, una vez más », *Revista de Filología Española*, vol. LXX, 1/2, 1990, p. 167-171.

5. María Roca Barea, « *El Libro de la guerra*, la traducción de Vegetio por fray Alfonso de San Cristóbal y la biblioteca del Conde de Haro », *Anuario de Estudios Medievales*, 37, 2007, p. 267-304; Isabelle Scoma, *Libro de la guerra. Compendio castigliano del « De re militari » di Flavio Vegetio Renato*, Messina, Ed. Di Nicolo, 2004.
6. *Instituciones militares de Vegetio de Jaime de Viana*, éd. Antonio Blanco Freijeiro, Madrid, Ministerio de Defensa, 1988.
7. Tomás González Roldán et Pilar Saquero Suárez-Somonte, « *El Epitoma rei militaris* de Flavio Vegetio traducido al castellano en el siglo XV. Edición de los *Dichos de Séneca en el Acto de la caballería* de Alfonso de Cartagena », *Miscelánea Medieval Murciana*, 14, 1987-1988, p. 101-144.
8. Madrid, Biblioteca Nacional de España (dorénavant BnE), ms. 10198.
9. Jaume Riera i Sans, « *Catalèg d'obres en català traduïdes en castellà durant els segles XIV i XV* », dans *Segon Congrés Internacional de la Llengua Catalana*, Barcelona, s.n., 1987-1992, p. 698-709. Cette version, conservée dans un manuscrit unique (Madrid, BnE, ms. 6293) est inédite.
10. Madrid, BnE, ms. 9253, ms. 9608 et ms. 10204. Cette version a récemment été éditée: María Roca Barea, *Tratado militar de Frontino. Humanismo y caballería en el cuatrocientos castellano. Traducción del siglo XV*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2010.
11. Madrid, BnE, ms. 9608.
12. María Roca Barea, « Diego Guillén de Ávila, autor y traductor del siglo XV », *Revista de Filología Española*, 86/2, 2006, p. 373-394.



est dédiée au fils du précédent (1430-1492), mais n'a été publiée qu'en 1516<sup>13</sup>.

Comme leurs homologues français ou catalans, les traducteurs espagnols de Végèce et Frontin se sont heurtés à une difficulté d'ordre conceptuel et lexical liée au caractère technique de l'évocation des dispositifs militaires antiques : trouver aux lexèmes désignant des réalités spécifiquement romaines des équivalents vernaculaires alors que leur référent n'existait plus dans le monde médiéval. Ils ont ainsi été amenés à mettre en œuvre des stratégies de reconstruction, de transposition ou d'oblitération du concept romain<sup>14</sup> qui ont contribué à informer leurs choix lexicaux, également pensés en fonction des objectifs de leurs traductions. Le rôle fondamental qu'ont joué ces procédés de traduction dans la mise en place ou l'enrichissement du lexique désignant les armes romaines en particulier et la guerre en général est bien connu pour le domaine d'oïl. On peut donc raisonnablement supposer que les traductions espagnoles de Végèce et Frontin ont joué un rôle comparable pour le lexique militaire castillan. En l'état actuel de la recherche, il est cependant délicat d'apprécier le caractère transitoire ou pérenne de leurs éventuels apports : pour la plupart inédites, ces versions ne sont guère prises en compte par les études consacrées au vocabulaire militaire médiéval.

Cette faible visibilité lexicographique n'est pas sans conséquence. À partir du xv<sup>e</sup> siècle, en effet, l'emploi accru de la poudre et des armes à feu a eu deux conséquences

13. Diego Guillén de Ávila, *Los Cuatro libros de Sexto Julio Frontino, cónsul romano de los exemplos, consejos e avisos de la guerra*, Salamanca, Lorenzo de Liondedei, 1 de abril de 1516. Cette version a été éditée par Ángel Gómez Moreno, Madrid, Ministerio de la Defensa, 2005.

14. Sur ces questions, les travaux de Frédéric Duval constituent des modèles d'analyse. Voir notamment Frédéric Duval, « Quels passés pour quelles traductions », dans Claudio Galderisi (dir.), *Translations médiévales. Six siècles de traductions en français (x<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles). Étude et répertoire*, Brespols, Turhnout, 2001, t. I, p. 47-92 ; *id.*, « Pour la révision des mots de civilisation romaine du *Trésor de la langue française (informatisé)* », conférence présentée le 18 janvier 2006 dans le cadre du « Séminaire de méthodologie en étymologie et histoire du lexique de l'ATILF », consultable sur [www.atilf.fr](http://www.atilf.fr) ; *id.*, « Les armes d'hast. De l'ancienne littérature latine au français médiéval », dans *Émergences d'une littérature militaire en français (xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles)*, Actes du colloque international organisé par J. Ducos et H. Biu les 17-18 octobre 2013, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque du xv<sup>e</sup> siècle » (à paraître).

majeures : le déclin de la cavalerie au profit de l'infanterie d'une part, la nécessité de repenser des moyens défensifs et des systèmes de fortification devenus obsolètes d'autre part. Pour faire face à cette révolution militaire, tacticiens, ingénieurs et architectes ont trouvé dans les œuvres de Frontin et Végèce des développements d'une étonnante actualité tant pour la science de la fortification que pour l'organisation des corps d'infanterie, dont l'unité tactique par excellence, l'escadron, a été pensée sur le modèle des phalanges grecques et des légions romaines. Toute une littérature à caractère technique s'est ainsi nourrie des textes antiques<sup>15</sup>.

Contrairement aux traductions médiévales, ces traités modernes rédigés en castillan et diffusés par l'imprimerie ont été exploités par la recherche récente<sup>16</sup>. Il s'ensuit que certains mots signalés comme des néologismes formels ou sémantiques datables du XVI<sup>e</sup> siècle ne sont peut-être que des attestations charnières de lexèmes ou de sens spécifiques introduits par les traducteurs médiévaux de Végèce et Frontin. La présente contribution se propose donc d'étudier les équivalents vernaculaires utilisés dans ces versions pour restituer des lexèmes du *De re militari* et des *Stratagemata* désignant des *realia* antiques, d'analyser leur fonctionnement sémantique et d'en apprécier la vitalité en synchronie et en diachronie. En l'absence d'édition critique, lorsqu'il existe plusieurs témoins manuscrits d'une même traduction, un manuscrit a été pris comme référent. Pour des raisons matérielles, ce choix est arbitraire ; il est essentiellement lié à la possibilité de consulter en ligne des témoins numérisés. Pour chaque traduction retenue, les références se font comme suit :

- 
15. Marta Sánchez Orense, *La Fortificación y el arte militar en los tratados renacentistas en lengua castellana: estudio lexicológico y lexicográfico*, Salamanca, thèse, 2012, p. 23-26.
  16. María Ángeles López Vallejo, *Historia del léxico militar en el español áureo: la conquista de Granada, el conflicto hispano-italiano y las guerras de Flandes*, Granada, thèse, 2008 ; *id.*, *El Léxico militar de la fortificación en el español de los siglos XVI y XVII*, Granada, Ed. Universidad de Granada, 2013 ; Marta Sánchez Orense, *La Fortificación*, *op. cit.*

- Végèce : abréviation Veg. ; version d’Alonso de San Cristóbal, inédite (ms. de référence Santander, Biblioteca Menéndez y Pelayo, ms. 94) ;
- Frontin anonyme castillan : abréviation Front 1 (éd. de référence Roca Barea<sup>17</sup>) ;
- Frontin anonyme aragonais : abréviation Front 2, inédite (ms. de référence, Madrid, BnE, ms. 10198) ;
- Frontin de Diego Guillén de Ávila : abréviation Front 3 (éd. de référence de 1516<sup>18</sup>).

### 1. Les données lexicographiques

Le *De re militari* et les *Stratagemata* ont été dépouillés de façon à relever, pour chaque rubrique considérée – équipement des soldats, machines et dispositifs militaires, armes et projectiles, unités tactiques, types de soldats – quelques lexies latines dont les équivalents castillans ont été rassemblés dans les tableaux ci-dessous. Compte-tenu de son caractère historique et technique, le *De re militari* offre l’éventail lexical le plus large. Le signe Ø apparaît à chaque fois qu’une lexie latine figurant chez Végèce n’est pas employée par Frontin, et vice versa.

Tableau 1 - Désignation de l’équipement défensif des soldats

	CATAFRACTA	CRISTA	GALEA	LORICA	MANICUM	OCREA
Veg.	<i>catafrancha bacinete</i>	<i>cimera</i>	<i>capellina</i>	<i>loriga</i>	<i>braçal i guante</i>	<i>cañillera quijote / quixote</i>
Front 1	Ø	Ø	<i>capellina</i>	Ø	Ø	Ø
Front 2	Ø	Ø	<i>bacinete</i>	Ø	Ø	Ø
Front 3	Ø	Ø		Ø	Ø	Ø

Dans sa glose relative aux armes défensives (l.20), San Cristóbal ajoute les termes *pieças, fojas* et *jaques*<sup>19</sup>.

17. Voir note 10.

18. Voir note 13.

19. Glose l.20, fol. 23rb : « *armas defensivas que son para defenderselos asi como son capellinas o bacinetes e lorigas, pieças, fojas, braçales, quixotes, canilleras e guantes, jaques, e otros* ».

Tableaux 2 - Désignation des machines et dispositifs militaire

	AGGER	ARIES	CUNICULI	EXOISTRA	FALCES	MUSCULI
Veg.	<i>Amontonamiento que llaman alçase</i>	<i>carnero</i>	<i>Conejo / obras de conejos</i>	<i>exostra</i>	<i>foçes</i>	<i>musglos</i>
Front 1	<i>valladares</i>	∅	<i>minas</i>	∅	∅	∅
Front 2	<i>levadas</i>	∅	<i>cavas</i>	∅	∅	∅
Front 3	<i>arces</i>	∅	<i>mina</i>	∅	∅	∅

	ONAGER	SAMBUCA	SCORPIO	TOLLENON	TESTUDO	VINEA
Veg.	<i>onagro</i>	<i>sanbusca</i>	<i>escorpión / vallestas de mano</i>	<i>telleno</i>	<i>bóveda</i>	<i>viña</i>
Front 1	∅	∅	<i>saetas</i>	∅	<i>cobertura de cuero / manera de escudos</i>	∅
Front 2	∅	∅	<i>ballestas</i>	∅	<i>cubierta</i>	∅
Front 3	∅	∅	<i>ballestas</i>	∅	<i>manta de madera</i>	∅

Tableaux 3 - Désignation des armes et projectiles

	FALARICA	HASTAE	JACULUM	MALLEOLUS	MATTIO BARBULUS
Veg.	<i>falarico falarica</i>	<i>astas</i>	<i>dardo</i>	<i>maçuelo</i>	<i>plomada/ marçio parbules/ marçios barbulos ou non traduit</i>
Front 1	∅	<i>varas altas en manera de lanças</i>	<i>lança</i>	∅	
Front 2	∅	<i>lanças</i>	<i>dardo</i>	∅	∅
Front 3	∅	<i>lanças</i>	<i>dardo</i>	∅	∅

	MISSILIS	PILUM	PLUMBATA	SPICULA	TELUM	VERUTUM
Veg.	<i>dardo</i>	<i>dardo</i>	<i>Plomada/ dardo</i>	<i>dardos/ saetas/ otras astas</i>	<i>dardo</i>	<i>otras astas ou non traduit</i>
Front 1	∅	<i>saetas e lanças</i>	∅	<i>lanças</i>	<i>saetas e dardos</i>	∅
Front 2	∅	<i>tretas</i>	∅	<i>tretas, es asaber saetas e dardos</i>	<i>dardos e lanças</i>	∅
Front 3	∅		∅	<i>lanças</i>	<i>lanças</i>	∅

Tableau 4 - Désignation des divisions de l'armée

	CATERVA	CENTURIA	COHORS	FALANGA	MANIPULI	TURMA	TURMA EQUITUM
Veg.	<i>caterva</i>	<i>centuria</i>	<i>cohorte, corte, coorte cohorte/ o rrota/ rrota o cohorte</i>	<i>falanje</i>	<i>compaña de los de las manos</i>	<i>turba/ compaña</i>	∅
Front 1	∅	∅	<i>escua- dras/ quadrillas</i>	<i>cavalleros cavallería</i>	<i>quadrillas de los peones ou non traduit</i>	<i>quadrilla/ quadrilla pequeña/ batalla/ algunas gents</i>	<i>algunos cavalleros</i>
Front 2	∅	∅	<i>coortes cohortes</i>	<i>compa- nyas/ cavallería</i>	<i>mani- plos/los cavaleros ou non traduit</i>	<i>turma</i>	<i>compa- nyas de cavalleros</i>
Front 3	∅	∅	<i>batallas/ escuadras</i>	<i>la batalla/ los caballos los peones</i>	<i>las señas ou non traduit</i>	<i>seña</i>	<i>batalla de cavalleros/ escua- dra de cavalleros</i>

Tableau 5 - Désignation des types de soldats

	FERENTARII	JACULATORII	PRINCIPES	HASTATI	TRIARII	SAGITTARII
Veg.	<i>ferentarios / flecheros / alferes de las vanderas / alferes</i>	<i>lanceros de dardos / braçeros</i>	<i>principes</i>	<i>los de las astas / los de las astas o lanças</i>	<i>triaros / los de la tercera haz</i>	<i>sagitarios / vallesteros</i> ↓ <i>i fonderos</i>
Front 1	∅	∅	<i>los mejores e aquellos que solían estar en la abanguardia</i>	<i>cavalleros medianos / los que estaban en la batalla de medio / los de la batalla mediana</i>	<i>otros cavalleros en la reguarda</i>	↓ <i>i frecheros arqueros</i>
Front 2	∅	∅	<i>principes</i>	<i>los lanceros / los lanceros de las ordenes</i>	<i>triaros</i>	<i>vallesteros</i>
Front 3	∅	∅	<i>principales e delanteros de la batalla</i>	<i>los lanceros</i>	<i>los triarios que eran los empavesados</i>	<i>Flecheros &amp; ballesteros</i>

## 2. Analyse des données

### 2.1. Fonctionnement sémantique et contours généraux des choix de traduction

Une seule catégorie de lexèmes latins suscite des choix lexicaux convergents de la part des quatre traducteurs, celle de l'armement offensif. Pour les armes de jet (*hasta, jaculum, pilum, plumbata, spicula, telum, verutum*), le processus de traduction induit un gauchissement de la diversité lexicale latine au profit de deux lexies à valeur générique, *dardo* et *lança*, dont la surreprésentation s'explique par une méconnaissance générale des armes antiques : faute de pouvoir se les représenter et d'en

connaître les caractéristiques, les traducteurs se contentent de les rattacher à une classe<sup>20</sup>. Le générique peut cependant commuter avec un hyponyme ou lui être associé dans un doublet. Ainsi, pour traduire SPICULUM, San Cristóbal emploie indifféremment *saeta* « flèche » ou *dardo*. Ce faisant, il ne fait que suivre le système d'équivalence flou du *Catholicon* de Giovanni Balbi<sup>21</sup>: « *et hoc spiculum -li, telum vel sagitta vel brevis lancea vel iaculum, quia instar spice jacuitur*<sup>22</sup> ». Pour PILUM, TELUM et SPICULUM, les traducteurs de Frontin recourent aux doublets *saetas e lanças* (II.2.3, Front 1, p. 187), *saetas e dardos* (II.5.4, Front 1, p. 202; II.3.20, Front 2, fol. 112v), *lanças e saetas* (II.3.12, Front 3, fol. 27v). Inversement, dans la traduction du *De re militari*, *dardo* peut traduire dans une même phrase *iaculum* employé en contexte au sens de flèche, mais aussi *missilis* qui peut désigner toutes sortes de projectiles<sup>23</sup>. D'autres lexies à valeur générique apparaissent de façon marginale chez l'un ou l'autre des traducteurs. Comme alternative à *dardo*, San Cristóbal utilise *asta*, bien attesté en castillan depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas le cas de *tretas* (Front 2, fol. 109r; II.3.19, fol. 112v) dont l'emploi au sens de « projectile, arme de jet » n'est qu'un calque de l'intermédiaire catalan *tretes* pour restituer PILUM et SPICULUM; *treta(s)* ne semble attesté qu'à partir des années 1480, avec pour seules acceptions celles de « commerce de marchandises » et de « redevance, droit sur les marchandises<sup>24</sup> ». Le traducteur devait être suffisamment

20. Ces tendances s'observent également dans le domaine d'oïl, comme l'a remarquablement démontré Frédéric Duval, « Les armes d'hast », art. cit., à qui j'emprunte ces analyses.

21. Au chapitre 14 du livre III, San Cristóbal cite ce dictionnaire pour justifier sa traduction de *ferentarii*. Voir *infra*, p. 27.

22. Giovanni Balbi, *Catholicon seu universale vocabularium ac summa grammatica*, Paris, s.n., 1506. Balbi emprunte la définition aux *Derivationes* de Uguccio de Pise.

23. « *Admotis turribus funditores lapidibus, sagittarii iaculis, manuballistarii uel arcuballistarii sagittis, iaculatores plumbatis ac missilibus de muris submovent homines (De re militari, IV.21) → des que las torres son llegadas al muro, los fonderos con piedras i los sagitarios con dardos, los vallerteros de mano i de arco con saetas i los braçeros con plomadas i con dardos* » (fol. 84vb).

24. Dans le CORDES, les seules occurrences de *treta(s)* relevées au XV<sup>e</sup> siècle sont précisément celles du Frontin aragonais. L'acception économique ressort du *Corpus del Nuevo Diccionario Histórico del Español (CDH)* [en ligne] <http://web.fr.es/CNDHE>, et semble attestée de 1481 à 1516, surtout au pluriel; les sens actuels de « feinte », réservé



conscient de la rareté de ce mot au sens de « projectile, arme de jet » pour éprouver le besoin d'explicitier sa deuxième occurrence par la glose *es asaber saetas e dardos*.

En dehors de ces tendances communes dans la désignation des armes de jet, l'analyse des stratégies de traduction appliquées à la désignation des machines de guerre, des unités tactiques et des types de soldats oppose le traducteur de Végèce aux traducteurs de Frontin selon une ligne de partage déterminée par leur rapport à l'emprunt : très fréquent chez le premier, rarement exploité par le traducteur aragonais et par Diego Guillén de Ávila, il n'est jamais retenu par le traducteur anonyme castillan. Un tel déséquilibre est assurément le reflet de quatre profils distincts ; il est toutefois partiellement conditionné par les caractéristiques textuelles des œuvres traduites. L'approche végétienne de la guerre étant à la fois plus technique, plus didactique et moins narrative que celle de Frontin, le *De re militari* se signale par la prolifération des descriptions. Elle est aussi plus ancrée dans l'histoire : compilateur de sources anciennes, Végèce use de dénominations qui n'ont plus cours à son époque et dont il explicite le sens par une glose définitoire ou un chronosynonyme introduit par les verbes *vocare* et *dicere*. C'est à la faveur de tels contextes méta-lexicaux que xénismes et emprunts apparaissent dans les traductions vernaculaires de Végèce, quelle que soit la langue cible<sup>25</sup>. San Cristóbal n'y recourt cependant qu'avec parcimonie. Selon leur nature, en effet, les éclaircissements sémantiques apportés par Végèce déterminent chez son traducteur deux tendances opposées.

---

au domaine de l'escrime, et de « ruse » ne se développent qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Le mot est signalé comme gallicisme par le *Diccionario de la lengua española* (DRAE). L'emploi de *tretas* au sens de « trait, projectile » est manifestement un catalanisme. D'après Antoni Maria Alcover et Francesc de Borja Moll, *Diccionari català-valencià-baleàr* (DCVB) [en ligne] [www.dcvb.iec.cat](http://www.dcvb.iec.cat), s.v. « treure », le verbe *traer / trer* est bien attesté en catalan médiéval au sens de « tirer, lancer un projectile » tout comme le substantif *treit* (*ibid.* s.v. « tret »), « action de charger une arme lançant des projectiles ; tir ».

25. Frédéric Duval, « Les armes d'hast », art. cit. ; sur la traduction catalane de Végèce par Jacme Castellà, voir Antonio I. Alomar y Canyelles, « La terminología de l'armament a la versió catalana del segle XIV de l'*Epitoma rei militaris* de Flavi Vegeci Renat », *Caplletra*, 13, 1992, p. 53-70.

La solution de facilité que constitue l'emprunt est retenue si le concept du lexème-source est éclairé par un descriptif ou une glose dans le *De re militari*. Pour les engins de guerre, par exemple, la description empruntée à Végèce suffit à autoriser l'emprunt savant pour restituer le lexème-source, *a fortiori* lorsqu'il résiste à toute tentative de transposition ou d'actualisation: EXOSTRA, SAMBUCA, TOLLENO et VINEA sont ainsi restitués par *exostra* (fol. 85ra), *sanbusca* (fol. 85ra), *telleno* (fol. 85ra) et *viña* (fol. 83ra)<sup>26</sup>, alors que les machines et dispositifs dont la désignation latine repose sur une métaphore animalière appellent, à l'exception de MUSCULUS qui gêne manifestement le traducteur<sup>27</sup>, une lexie patrimoniale ou un mot d'origine savante bien attesté pour désigner l'animal: ARIES > *carnero* (fol. 83ra, 85va), LUPUM > *lobo* (fol. 44ra), ONAGER > *onagro* (fol. 81va, 85rb, 85va). Trois lexies communes au *De re militari* et aux *Stratagemata* permettent d'apprécier l'altérité des choix de San Cristóbal par rapport aux traducteurs de Frontin :

- orientation étymologique conditionnée par le discours végétien chez San Cristóbal: CUNICULUS > *obra de conejo* (IV.24, fol. 80va-vb) et *conejo* (IV.24, fol. 85vb)<sup>28</sup>; du côté de Frontin (III.8.1), les traducteurs optent pour une lexie courante au sens de « mines », qui gomme la métaphore animalière: *minas* (Front 1, p. 236; Front 3, fol. 43v), *cavas* (Front 2, fol. 128r). De même, SCORPIO > *escorpión* (IV.22, Veg., fol. 85rb, 85va) / I.4.1, *saetas* (Front 1, p. 159), *ballestas* (Front 2, fol. 100r; Front 3, fol. 8r);

26. VINEA n'est pas toujours traduit par San Cristóbal, comme en II.15 : « *testudines, musculos, arietes, vineas, ut appellat, turres etiam ambulatorias faciunt* → *bóvedas i carneros i andamios i instrumentos otros* » (fol. 44rb).

27. En II.15, le terme n'est pas traduit : il est englobé, comme VINEA, sous la dénomination générique « *instrumentos otros* » (voir note ci-dessous). Ailleurs (IV.13 et 16), San Cristóbal tente une adaptation de *musglo* (fol. 83ra, 83va) qui manque son objet : le mot n'est attesté qu'au sens de « muscle ».

28. Le maintien de la métaphore animalière (*connin, connil*) est fréquente dans les traductions françaises du *De re militari* ; voir le site du Centre national de Ressources textuelles et lexicales, [www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr), lexiques, base de civilisation romaine, sous la vedette latine *Cuniculus*.

- calque sémantique et néologisme de sens : *conejo* n'est pas attesté au sens de « mine » ; TESTUDO est traduit par *bóveda* (Veg., IV.14, fol. 83ra), qui figure dans les dictionnaires aux sens de « voûte » et « édifice », mais qui ne semble pas employé pour l'animal ou la machine de guerre. Le traducteur castillan de Frontin éclaire le sens du lexème source (II.3.15) par un descriptif reflétant une reconstruction correcte du concept romain : *cobertura de cuero a manera de escudos* (Front 1, p. 194) ; son homologue aragonais (Front 2, fol. 111v) calque le catalan *cubert* (BnE, ms. 6293, fol. 24ra) en *cubierta*, attesté en castillan médiéval aux sens d'« abri » et d'« armure » ; Ávila opte pour la transposition en *manta* (Front 3, fol. 26r), mot attesté depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle pour désigner un panneau recouvert de métal utilisé comme moyen de défense<sup>29</sup> ;
- corollairement, absence d'actualisation du concept afférant au lexème-source, qui peut aussi bien refléter une incapacité à transposer les *realia* romaines qu'une stratégie de traduction délibérée : il n'est pas à exclure que l'emploi de lexies existantes avec des sens nouveaux ou rarement attestés soit un moyen parmi d'autres, chez San Cristóbal, de souligner l'altérité romaine.

Si au contraire Végèce explicite la dénomination latine par un chronosynonyme opaque, dépourvu de référent dans le monde médiéval ou qui résiste à la transposition, le traducteur s'en tient à une lexie patrimoniale castillane. Cette tendance s'observe plus particulièrement pour les armes de jet. Les mots PILUM, SPICULUM, VERUTUM et VERICULUM ne sont pas traduits dès qu'ils apparaissent en discours comme des précisions terminologiques<sup>30</sup>. De même, MATTIOBARBULUS, qui désigne en latin une arme de jet lestée de plomb, n'a pas d'héritier en

29. Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, Granada, Universidad de Granada, 2002, p. 245.

30. « *hastili pedem quinque semis quod pilum vocabant, nunc spiculum dicitur [...] aliud minus ferro unciarum quinque, hastili pedum trium semis, quod tunc vericulum, nunc verutum dicitur* » (II.15) > « *con su vara de çinco piés i medio [...] el otro dardo era menor que tenía el fierro de çinco onças i la vara de tres piés i medio* » (fol. 38ra).

castillan ; il est donc éliminé<sup>31</sup> au profit de son chronosynonyme PLUMBATA, qui a pour continueur naturel *plomada*<sup>32</sup>. Ce choix de traduction dicté par la parenté étymologique modifie le sémantisme du cognate vernaculaire, puisqu'il désigne au Moyen Âge une masse d'armes, non une arme de jet<sup>33</sup>.

Il s'agit moins cependant de la part de San Cristóbal de transmettre une terminologie savante et des dénominations techniques que de s'en tenir à « la vocation de la traduction, qui est transmission de sens<sup>34</sup> ». En effet, celle-ci ne pâtit pas d'un recours à l'emprunt qui reste modéré et réfléchi. L'emploi systématique de *trarios* pour désigner les triaires est favorisé par la glose végétienne associée à la lexie latine dans cinq de ses sept occurrences, traduite par la périphrase *los de la terçera haz* (fol. 22rb, 22vb, 31ra, 34va, 64va) ; l'emploi de l'emprunt seul pour restituer les deux occurrences de *trarii* non glosés par Végèce (II.16-17, fol. 38va, 38vb) n'altère donc en rien la clarté de l'énoncé. De même, l'unique occurrence de *ferentarios* (fol. 64ra) est liée à la glose *bonis jaculatoribus quos antea ferentarios nominabant* (III. 14)<sup>35</sup>. Dès que la lexie *ferentarii* ne donne lieu à aucun éclaircissement sémantique chez Végèce, l'emprunt n'est pas retenu par le traducteur : du doublet *funditores et ferentarii*,

31. Deux occurrences de MATTIOBARBULUS donnent lieu à une tentative de traduction de la part de San Cristóbal, en relation avec l'explication étymologique fournie par Végèce au chapitre 17 du livre I : « *hos mattiobarbulos lovianos atque Herculianos censuerint appellandos* » > « *mandaron que estos fuesen nombrados marçio parbules* ».

32. « *Plumbatarum quoque exercitatio, quos mattiobarbulos vocant, est tradenda junioribus* » (I.17) > « *los mançebos deven usar a lançar plomadas* » (fol. 19vb) ; « *his telis scienter utebantur et fortiter, mattiobarbuli vocabantur* » (I.17) > « *sabiamente usavan d'estas plomadas* » (fol. 20ra) ; « *de his qui alacriter verutis vel mattiobarbulis, quas plumbatas nominant* » (III. 14) > « *de los que lançan las plomadas* » (Veg., fol. 64ra-rb).

33. Ce procédé de traduction est bien attesté pour le domaine d'oïl. Il est analysé de façon plus détaillée par Frédéric Duval, « Les armes d'hast », art. cit.

34. Joëlle Ducos, « Traduction et lexique scientifique : le cas des Problèmes d'Aristote traduits par Evrart de Conty », dans Charles Brucker (dir.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance*, Actes du colloque de l'Université de Nancy II, 23-25 mars 1995 (Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance X), Paris, Honoré Champion, p. 237-247.

35. L'identité formelle entre l'accusatif pluriel et la lexie *ferentarios* utilisée par San Cristóbal rend délicate, en contexte, l'analyse de cette dernière lexie comme emprunt. Toutefois, le fait que le nominatif pluriel *trarii* soit régulièrement restitué par *trarios* invite à voir dans *ferentarios* un emprunt plutôt qu'un xénisme.

San Cristóbal ne restitue que le premier mot, d'où *fonderos* (I.10, fol. 31ra) ; les autres occurrences de *ferentarii* sont traduites par des périphrases : *los de las vanderas que guían a los otros e flecheros* (II.10, fol. 31ra), *los de las vanderas* (II.15, fol. 38vb), *alfereces de las vanderas* (II.16, fol. 38vb), *las vanderas* (III.20, fol. 70rb), *los alféres* (III.26, fol. 75va). Certes, ces équivalents multiples gommant la spécificité romaine du lexème-source en ne retenant que certains de ses sèmes (archer et/ou porte-enseigne). Ils doivent cependant s'analyser comme le reflet d'une démarche didactique réfléchie. Au chapitre 14 du livre III, par exemple, San Cristóbal explicite le sens de l'emprunt *ferentarios* en même temps qu'il justifie par anticipation ses autres choix de traduction en s'appuyant sur le *Catholicon* de Giovanni Balbi<sup>36</sup> : « *es de saber que, segunt dize el Catolico, este vocablo ferentarios a tres significaciones, ca tomase por alferes & por fonderos & por flecheros; aquí Vegeçio creo que le toma por fonderos & por frecheros, ca todos estos pertenesçe armadura* »<sup>37</sup>.

Diego Guillén de Ávila utilise peu de mots savants. Ceux qui sont déjà lexicalisés à son époque sont utilisés seuls (*centuria*, *centurión*, *legión*, etc.) ; emprunts et calques sémantiques moins courants sont intégrés à un doublet synonymique : « *por los principales o delanteros de la batalla, por los triarios que eran los empavesados & fuertes peleadores* » (II.3.16, Front 3, fol. 26v). Une telle démarche est étrangère au traducteur aragonais de Frontin : aucune périphrase ne vient éclairer le sens des rares emprunts employés (II.3.24, Front 2, *principe*, *triarios* fol. 111v), simples reflets du parti pris de traduction de son modèle catalan (*princeps*, *triaris*). Son adaptation en *maniplos* (fol. 111v) du catalan *manípols* pour le latin MANIPULI est encore plus opaque, car cette lexie semi-savante s'emploie surtout dans le domaine liturgique pour désigner le manipule, bande d'étoffe portée par

36. Giovanni Balbi, *Catholicon seu universale vocabularium*, op. cit. : « *Ferentarius a fero fers dicitur. Hic ferentarius, - tarii, .i. vexilifer vel fundibularius, vel sagittarius, quia feret arcum. Unde Ambrosius super Egsyptum : sed ut solet in ferentiariorum preliis plura vulnera que neces inferebantur* ».

37. Mon manuscrit de référence omettant cette glose, la transcription proposée est celle du ms. de Salamanque, fournie par le CORDE.

les prêtres sur l'avant-bras gauche<sup>38</sup>. L'anonyme castillan, enfin, est réticent à l'emprunt et lui préfère des périphrases : le latin PRINCIPES (II.3.16) est restitué par « *los mejores et aquellos que solían estar en la abanguardia* » (Front 1, p. 197), non par l'emprunt *principes* commun à San Cristóbal (Veg., fol. 31ra) et au traducteur aragonais (Front 2, fol. 111v) ; de même, il traduit TRIARII par « *otros cavalleros en la guarda* » (p. 197). À défaut de restituer tous les traits sémantiques des lexies latines, il est cohérent dans la sélection des sèmes qu'il met en avant dans sa traduction : retenant des PRINCIPES et TRIARII leur position dans les différentes lignes de batailles, il traduit HASTATI par trois périphrases distinctes, certes, mais qui insistent toutes sur la position médiane des soldats : « *cavalleros medianos* » (p. 197), « *los que estaban en la batalla de medio* » (p. 198), « *los de la batalla mediana* » (p. 202). San Cristóbal, lui, définit les triaires en relation avec leur position de combat, mais ne fait pas de même pour les hastiaires, qu'il pense à travers leurs armes.

Rapportée au corpus péninsulaire de Frontin, la traduction du *De re militari* se signale donc par trois tendances étroitement corrélées : plus grande perméabilité à l'emprunt, prédominance des termes sur les descriptifs, fréquence des néologismes de sens induits par les calques sémantiques. Même si cette césure tient en partie aux caractéristiques discursives des deux ouvrages latins, le fait que les traducteurs de Frontin adoptent des procédés communs, bien distincts de ceux de San Cristóbal, invite à replacer l'ensemble du corpus dans une perspective synchronique plus large. Les dictionnaires, le CORDE et les travaux de Francisco Gago-Jover<sup>39</sup> sont de précieux outils pour se faire une première idée de l'ancrage en synchronie des équivalents vernaculaires utilisés par les quatre traducteurs, mais ils ne permettent d'apprécier ni leur fonctionnement sémantique, ni les principes qui les sous-tendent. Un corpus secondaire a donc

---

38. D'après le CORDE, seul Juan Fernández Heredia utilise *maniplo* pour l'unité tactique romaine, qu'il désigne également par l'emprunt *manipulo* dans la *Gran crónica de España* (1385) ; voir également Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 244.

39. *Ibid.*

été constitué pour comparer directement les choix de traduction des Frontin et Végèce espagnols à ceux qu'ont employés d'autres traducteurs du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle confrontés aux mêmes *realia* romaines. Trois œuvres comportant la translation de nombreuses lexies communes à Végèce et Frontin ont été retenues : *Los Comentarios de Gayo Julio César* de Diego López de Toledo (1493-1497) dans leur version remaniée après 1498 (Madrid, BnE, ms. 9747)<sup>40</sup> ; la traduction du *Ab urbe condita* de Tite-Live établie vers 1400 par le chancelier López de Áyala<sup>41</sup> ; de façon plus marginale, celle des *Dictorum et factorum memorabilium libri novem* de Valère-Maxime, achevée en 1467 par Hugo de Urriés, et dont ne subsiste que l'édition imprimée de 1495<sup>42</sup>. Ces deux dernières versions présentent du reste l'intérêt d'avoir été faites à partir de modèles français<sup>43</sup> marqués par l'empreinte savante : Áyala a utilisé conjointement un manuscrit latin et la traduction de Pierre Bersuire ; Urriés, celle de Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse.

## 2.2. Vitalité des principes de traduction et des choix lexicaux au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle

Ce qui singularise San Cristóbal par rapport aux traducteurs de Frontin se confirme dans une perspective plus large : l'emprunt ne constitue pas une solution de traduction. Même Áyala, qui

40. Le ms. 9747, que j'ai pris comme référent, correspond à la version remaniée ; voir Jenaro Costas Rodríguez et Mercedes Trascasas Casares, « Las dos traducciones de Diego López de Toledo sobre *Los Comentarios de Gayo Julio César* (Toledo, 1498 y BNM, ms. 9747). Su relación con la transmisión del texto de César en España », dans J. Costas (dir.), *Ad amicam amicissime scripta: homenaje a la profesora María José López de Áyala y Genovés*, t. II, 2005, p. 39-50.

41. Il existe une édition critique de Tite-Live (*Las Décadas de Tito Livio. Edición crítica de los libros I a III*, éd. Curt J. Wittlin, Barcelona, Puvill, 1983) à laquelle je n'ai pu accéder. J'ai donc utilisé comme référents les ms. 2252, 2253 et 2255 de la BnE, consultables en ligne.

42. Il serait intéressant de comparer cette traduction avec celle de Juan Antonio de Zamora, élaborée dans les années 1418-1421. Maîtrisant mal le latin, Zamora prit pour modèle la version catalane d'Antoni Canals, antérieure à 1395. Voir Gemma Avenoz, « Traducciones de Valerio Máximo en la Media Edia hispánica », dans Luis Charlo (dir.), *Reflexiones sobre la traducción*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 1994, p. 167-179.

43. Les cas de traduction indirecte du latin via un intermédiaire roman sont fréquents dans la Péninsule ibérique. Voir Carlos Alvar, *Traducciones y traductores: materiales para una historia de la traducción en Castilla durante la Edad Media*, Alcalá de Henares, Centro des Estudios Cerventinos, 2010, p. 245-247.

dispose pourtant d'un modèle français très pourvoyeur de mots savants, y est réticent. Les rares exemples qu'on peut relever ici ou là dans les *Décadas* traduisent d'ailleurs sa difficulté à trouver à partir des formes françaises une lexie savante conforme aux usages graphico-phonétiques du castillan. L'emprunt *hastiés*, qui figure dans le glossaire de Bersuire comme équivalent de HASTATI, aurait appelé *hastados*; Áyala le traduit par *astíos*. De même, il ne parvient pas à restituer le français *triayre* de façon uniforme, hésitant dans un même chapitre entre *los triares*, *los triayres*, *los triaries* et *los triarios*<sup>44</sup>. En XXXVII.39, comme Bersuire, il retient l'emprunt pour traduire PRINCIPES et TRIARII, mais adjoint un synonyme au premier, une glose au second :

*Hastatorum prima signa, dein principum erant, triarii postremos claudebant* (Ab urbe condita, XXXVII.39) > *les premierez banierez furent de ceulz qui portoyet les hastez, les secondez de princez, et li triayre cloyoyet les derriers* (Bersuire, BnF nouv. acq., ms. 27401, fol. 93b) / *las primeras vanderas fueron de aquellos que levavan las lanças luengas e las segundas vanderas de los principes e cabdillos, e los triares que eran las ayudas para acorrer a los de la delantera.* (Áyala, BnE, ms. 2255, fol. 159rb-159va)

Ce sont donc les tendances déjà observées chez les traducteurs de Frontin qui prévalent dans le corpus secondaire. D'une façon générale, plus le concept romain est facile à transposer, plus les traducteurs privilégient la traduction par unité lexicale, sans que cela induise un consensus sur la verbalisation, sauf pour la désignation des armes de jet et l'armement défensif. Pour d'autres champs notionnels, c'est le goût du traducteur, sa capacité à actualiser le concept romain qui conditionne la forme de l'équivalent : quelles que soient les *realia*, le traducteur de César privilégie la traduction à l'échelle du mot alors qu'Áyala est plus enclin à diluer la terminologie latine dans les périphrases et les descriptifs. Seuls quelques exemples relatifs aux unités tactiques et aux engins de guerre seront commentés ici.

44. Curt J. Wittlin, « El vocabulario militar de Pero López de Áyala en sus *Crónicas* y en su traducción de Tito Livio », *Asociación Internacional de Hispanistas*, 6, 1980, p. 808-810, ici p. 809.



## Unités tactiques

PHALANGA > *fanje* (Veg., fol. 30va) n'est pas utilisé. Les traducteurs de Frontin ne le restituent pas (II.3.20) ou lui donnent un équivalent castillan non marqué (II.2.1, II.3.17) : Front 1 *cavallería* (p. 186) / *los caballeros* (p. 195) ; Front 2 *cavallería* (fol. 109r / *companyas* fol. 112r) ; Front 3 *los cavallos* (fol. 23r). López de Áyala se démarque de son modèle d'oïl en escamotant le mot savant *phalange*<sup>45</sup>.

COHORTE > *cohorte*, *coorte*, *corte*, qui apparaît seul ou en doublet chez San Cristóbal et le traducteur aragonais de Frontin<sup>46</sup>, est rare. Hugo de Urriés est le seul à y recourir (III. 2, p. 112a). Chez Áyala, *cohorte* figure dans la traduction du glossaire de Bersuire, mais n'apparaît plus ensuite. Il lui préfère par exemple *tropel* (XXII.5, BnE, ms. 2253, fol. 36vb) et *rrota* (XXVI.5, fol. 155vb). Les autres traducteurs actualisent le sens du terme latin en le restituant par *capitanías*<sup>47</sup> (*Comentarios*, II.25, fol. 32r ; VII.42, fol. 98v ; VII.44, fol. 99r), *quadrillas*<sup>48</sup> (Front 1, p. 167) et *escuadras*<sup>49</sup> (Front 1, p. 196 ; Front 3, fol. 28v<sup>50</sup>).

45. Bersuire traduit « *incommoda maxime phalangi Macedonum* » (*Ab urbe condita*, XXXI.39) par « mal convenables par la phalange ou par la bataille des Macedoniens » (CNRTL), ce qu'Áyala restitue par « [*mal*] *convenible para pelear* » (BnE, ms. 2255, fol. 24ra-rb). De même, « *et cohortes in vicem cum signis quae cuneum Macedonum – Phalangem ipsi vocant* » (*Ab urbe condita*, XXXII.17) n'est pas traduit par Áyala (Livio, ms. 2255, fol. 40vb).

46. *Cohorte* (Veg., fol. 32vb, 33ra), *corte* (Veg., fol. 33ra), *coorte* (Front 2, fol. 103ra, 112v) ; *cohorte* o *rrota* (Veg., fol. 32vb, 4 occ. fol. 33rb), *rrota* o *cohorte* (Veg., fol. 33ra, 34va).

47. Lexie dérivée du catalanisme *capitán*. Première attestation vers 1295 dans la *Gran conquista de Ultramar* (CORDE).

48. *Quadrilla* est documenté avec une acception militaire à partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, mais son emploi n'est fréquent qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle (CORDE) ; voir aussi María Ángeles López Vallejo, *El léxico militar, op. cit.*, p. 587. Francisco Gago-Jover (p. 141) définit *cuadrilla* comme une « *Reunión de personas para el desempeño de algunos oficios o para ciertos fines* », ce qui ne rend pas compte du sens spécifiquement militaire de la lexie dans le passage de la *Conjuración de Catalina* (1440-1460) qu'il cite, où *cuadrilla* traduit *numeri* au sens de « contingent » ou « corps de troupe ».

49. Emprunt à l'italien attesté à partir du XV<sup>e</sup> siècle pour désigner la plus petite unité tactique de l'armée, notamment dans l'infanterie. En castillan, la première documentation de *escuadra*, datée de 1430, se trouve chez le Marquis de Santillane (CORDE). Nebrija, dans le *Dictionarium hispano-latinum* (1495) en fait l'équivalent du latin COHORS. Voir María Ángeles López Vallejo, *El Léxico militar, op. cit.*, p. 697-699.

50. Diego Guillén de Toledo utilise également *batalla* (II.3.16, fol. 26v).

MANIPULUS > *los de las manos* (Veg., fol. 37r) et *maniplos* (Front 2) ne sont pas employés : non traduit par l’anonyme de Frontin (Front 1), le mot latin admet pour équivalent *rrota* chez Áyala (XXII.5, fol. 36vb) alors que Bersuire utilise l’emprunt *manipule*<sup>51</sup>; *seña* chez Guillén de Toledo (Front 3, fol. 26v); *banderas*<sup>52</sup> (II.25, fol. 32r), *escuadras* (VI.34, fol. 95v) ou *escuadras y vanderas* (VII.40, fol. 98r) dans la traduction de César. Seul Urriés se distingue par une traduction alambiquée qui traduit peut-être une mauvaise compréhension de son modèle d’où : *los aparejos de toda su hueste* (éd. 1495, fol. 114va).

#### Machines de guerre et systèmes défensifs

Parmi les mots latins sélectionnés, deux seulement apparaissent chez Valère-Maxime. *Cuniculis latebris* (*Dictorum*, VI.8.2) est restitué par *por baxo de tierra* (*Hechos*, éd. 1495, fol. 96rb) par Urriés ; FALX n’est pas traduit par la lexie patrimoniale *hoz / foz*, mais par son doublet savant *falz* (fol. 171rb). La seule occurrence de TESTUDO désigne l’animal, non la machine, et appelle chez Urriés le doublet *un galápago o caragol marino*, non la lexie *bóveda* utilisée par San Cristóbal.

Chez les autres traducteurs, aucun des équivalents de San Cristóbal n’est employé, pas même les métaphores animalières. López de Toledo s’en tient généralement à une unité lexicale ou à un syntagme nominal emportant une actualisation du mot latin employé par César :

- CUNICULUS > *minas* (Madrid, BnE, ms. 9747, fol. 108v) ;
- FALCES > *hoçes de guerrear* (fol. 108v), *hoçes de combatir* (fol. 132r) ;

51. De même : « *itaque turmatim equites, in vicem manipulos levis armaturae aequatum ire* » (*Ab urbe condita*, XXXI.42) → « *Li chevaucheur par turmez et li manipule combiné et conjoynt alasset habergier leur chevas* » (Bersuire, Paris, BnF nouv. acq., fr 27401, fol. 14c ; source : CNRTL) → « *ellos armados e llevavan sus cavallos al agua con buenas alvardas* » (Áyala, BnE, ms. 2255, fol. 25vb).

52. La première documentation de *bandera* au sens d’unité militaire rassemblant des soldats servant sous la même enseigne apparaît dans *La Gran Crónica de España* de Juan Hernández de Heredia (CORDE). Cet emploi métonymique développé à partir du sens premier d’étendard n’est pas enregistré par Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 68-69.

- VINEA > *vanco pinjado*<sup>53</sup> (fol. 27v) ;
- MUSCULUS > *vanco pinjado* (fol. 27v) ;
- SCORPIO > *rallón* (fol. 109v), attesté de 1397 à 1650 pour désigner une arme blanche terminée par une lame transversale effilée, lancée par arbalète<sup>54</sup>. Cet équivalent tient probablement, comme *saeta* (Front 1, p. 159) à une synecdoque particularisante<sup>55</sup> ;
- TESTUDO > *manta* (fol. 25v), équivalent également utilisé par Diego Guillén de Toledo (Front 3, fol. 26r).

Áyala, hormis pour CUNICULUM (AGERE), traduit par *minas* (BnE, ms. 2255, fol. 10va, 28rb), *cava como mina* (*fazer*) (fol. 176ra), *minar* (fol. 176ra), ne traduit pas la terminologie romaine ou la dilue à travers :

- des génériques : VINEA « *opera ac vineae* » (*Ab urbe condita*, XXI.7) > « *las bastidas e los ingenios* » (Madrid, BnE, ms. 2253, fol. 5ra) ; ARIES, TOLLENO « *in arietes tollenonibus libramenta plumbi aut saxorum stipitesve robustos incutiebant* » (*Ab urbe condita*, XXXVIII.5) > « *tiravan muchas piedras con artifiçios e otras armas contra les enemigos* » (ms. 2255, fol. 175ra) ; ARIES « *arietibus muros quatiebat* » (*Ab urbe condita*, XXXVIII.5) > « *ally pusó ingenios* » (ms. 2255, fol. 175ra).
- des périphrases et des descriptifs : VINEA « *cuniculum occultum vineis ante contecto loco agere instituit* » (*Ab urbe*

53. *Vanco pinjado*, qui n'apparaît pas dans *ibid.*, p. 68, est enregistré par le *Diccionario de la lengua española* (DRAE) qui le définit comme une machine de guerre faite d'un solide assemblage de madriers, au toit difficilement inflammable, sous laquelle on transportait le bélier. D'après le *Corpus diacrónico del español* (CNDHE), cette dénomination est régulièrement employée au xv<sup>e</sup> siècle. La plus ancienne attestation que j'ai relevée date de 1477 (Fernando Mejía, *Libro intitulado nobiliario vero*). Le syntagme est associé à *mantas* et à *gruas* (*Crónica incompleta de los Reyes Católicos*, 1469-1476), à *gatas* et *manteletas* (Jerónimo Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*, 1562, s.l.n.d.).

54. *Nuevo diccionario historico del español* (désormais NDHE), www.rae.es, s.v. *Rallón*. Lexie non enregistrée par Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, *op. cit.*

55. D'après le NDHE, s.v. « *Escorpión* », SCORPIO pouvait aussi bien désigner dans le monde antique une machine de guerre lançant de grosses pierres, également appelée ONAGER, qu'une catapulte lançant des flèches de petite taille. Par synecdoque, l'emprunt *escorpión* est utilisé par le traducteur du *De proprietatibus rerum* avec le sens de « petite flèche » (1494).

*condita*, XXXII.6) > « *ordenó que minassen los muros que façían primero unos instrumentos de madera los quales las gentes sse ponían* » (ms. 2255, fol. 176ra) ; ARIES, TESTUDO, VINEA « *Romanus testudinibus et vinei et ariete* » (*Ab urbe condita*, XXXI.46) > « *los romanos combatían con petrechos de manera de engenos cobiertos e otros tales instrumentos* » (ms. 2255, fol. 28rb)<sup>56</sup>.

- des traductions indirectes: ARIES « *postquam parte muri arietibus decussa* » (*Ab urbe condita*, XXXII.3) > « *por los portillos de los muros que estaban derribados* » (ms. 2255, fol. 40rb) qui substitue à la dénomination de l'engin le résultat de son emploi, *portillo* désignant une brèche ouverte dans une muraille<sup>57</sup> ; TESTUDO<sup>58</sup> « *postquam signa ferri ac testudine succedi ad portam* » (*Ab urbe condita*, XXXI.40) > « *desque vieron las banderas cerça de los muros e los enemigos* » (fol. 24va), la traduction par *enemigos* correspondant peut-être à la compréhension de « tortue » au sens de la formation de combat.

Il n'y a pas de consensus sur les équivalents employés, mais une tendance de fond se dégage : les traducteurs s'appliquent généralement à exploiter les potentialités lexicales du castillan, « *usando del comun hablar* » préconisé par Enrique de Villena<sup>59</sup>. L'analyse des prologues indique qu'il s'agit d'une stratégie délibérée. Áyala souhaite que son Tite-Live soit lu devant le roi

56. Cet exemple illustre le recul de Áyala par rapport aux modèles latins et français. Les équivalents de Bersuire (*voultez, vignez, moutons*), qui rappellent ceux de San Cristóbal (*bóveda, viña, carnero*), sont éliminés : « *li Romayn assalloyet a chatez, a voutez, a vignez et a moutons* » (Paris, BnF, nouv. acq., fr 27401, fol. 16a, source : CNRTL).

57. Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 287, n° 2.

58. Pour la « tortue » comprise comme formation de combat, Áyala adopte une traduction proche de celle de Bersuire : « *velut in constructam densitate Romani* » (*Ab urbe condita*, XXXII.17) > « *et si eussent fet aucí comme une vouste de taagez et d'escuz* » (Bersuire) > « *tenían une muy grande batalla espesa de muchos escudos e de muchas tarjas* » (Madrid, BnE, ms. 2255, fol. 40vb). Le français *vouste* n'est cependant pas traduit par son correspondant castillan *bóveda*.

59. Villena indique qu'il a traduit *Les Douze travaux d'Hercule* « *usando del comun hablar e fuyendo o apartando siquiera esquivando quanto pudo de los intricados e menos entendidos por legos vocablos, a fin que a muchos podiese aprovechar e comunicarse* » ; cité par Julio César Santoyo, *Teoría y crítica de la traducción. Antología*, Barcelona, Universitat autònoma de Barcelona, 1987, p. 31.

Henri III pour que les seigneurs castillans puissent l'entendre et s'instruire<sup>60</sup> ; Urriés conçoit sa version de Valère-Maxime comme un *singular beneficio* pour son pays<sup>61</sup>, et López de Toledo voit dans la traduction de César un outil au service du bien public : « *Asi yo pospuse la fatiga propia al provecho del bien publico & saque este libro del latin en el mas claro & llano romance que pude*<sup>62</sup> ». Si dans les faits les premières attestations d'une poignée d'emprunts apparaissent dans les traductions du Frontin aragonais, d'Áyala ou de San Cristóbal, il n'y a pas de volonté affichée de doter le castillan d'une terminologie savante désignant les *realia* militaires de l'Antiquité romaine. Par sa plasticité, ce *llano romance* n'en a pas moins contribué à enrichir le vocabulaire militaire espagnol.

### 3. Éléments pour une mise à jour des données lexicographiques

L'étude de María Lopez Vallejo consacrée au lexique militaire du Siècle d'Or intègre la plupart des emprunts employés par San Cristóbal. Trois sont de premières attestations absolues (*falanje*, *falárica*, *ferentario*, *triaro*) que l'auteur date de 1454, année marquant le début du règne de Henri IV, longtemps considéré comme le dédicataire de San Cristóbal. Il faudrait remonter ces premières attestations à 1406 *terminus ad quem*, puisqu'il est aujourd'hui admis que le Végèce était destiné à Henri III, et ajouter *caterva* au nombre des apports de San Cristóbal. *Centuria*, *centurión*, *cohorte*, *decurión*, *escorpión*, *tribuno* sont des attestations secondaires, leur première documentation apparaissant généralement chez Juan Fernández de Heredia (fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle), qui introduit également *sambuca*<sup>63</sup>, non enregistré par Lopez Vallejo. S'ils ont connu un regain d'emploi au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle à travers des ouvrages de poliorcétique inspirés des classiques latins, ces emprunts survivent avant tout comme termes historiques, avec une vitalité très variable dans

60. Curt J. Wittlin, « El vocabulario militar de Pero López de Áyala », art. cit., p. 808.

61. María Roca Barea, « Diego Guillén de Ávila », art. cit., p. 388.

62. *Ibid.*, p. 389.

63. Voir NDHE, DRAE, s.v. *Sambuca*.

le diasystème : la dénomination des unités tactiques est mieux intégrée en langue que des termes très techniques comme *falárica*, *sambuca* ou *ferentario*, qui fonctionnent comme des signes translinguistiques<sup>64</sup>. D'autres n'ont pas dépassé le xv<sup>e</sup> siècle, tels *viña*<sup>65</sup> chez San Cristóbal et *turma*<sup>66</sup> dans le Frontin aragonais. Les apports pérennes des traducteurs concernent donc plutôt des emprunts qui ne désignent pas spécifiquement des *realia* antiques et des lexies patrimoniales qu'ils ont dotées de sens secondaires spécifiques, même si l'on relève çà et là l'introduction de mots nouveaux. La poignée d'exemples figurant ci-dessous n'est qu'une illustration très partielle de ces apports ; les antédations proposées sont à manier avec précaution : une première attestation, surtout lorsqu'elle apparaît dans une traduction, ne coïncide pas nécessairement avec l'usage en langue. Sauf précision contraire, les mots retenus ont connu une vitalité régulière et figurent dans le *Diccionario de la lengua española (DRAE)* ; les attestations secondaires ne sont donc pas précisées, sauf si elles sont fournies par les traductions étudiées.

### 3.1. Première attestation absolue

*bestión* [trad. AGGEREM ou TURREM?] López de Toledo, *Comentarios de Cayo Julio César* (BnE, ms. 9747) : « *aggere jacto turribusque constitutis* » > « *hizieron bestiones y torres* » (fol. 27v) ; « *aggerem cuniculis substrahebant* » > « *hazían minas por donde salian a derrotar y desbaratar los bestiones que los nuestros hazían* » (fol. 108v). En contexte, *bestión* semble désigner une levée de terre défensive. Au xvi<sup>e</sup> siècle le terme peut désigner tout type d'ouvrage défensif, dépendant d'une forteresse, dont la principale caractéristique est sa hauteur<sup>67</sup> ;

64. Voir Frédéric Duval, « Pour la révision des mots de civilisation », art. cit., qui propose des analyses aussi nuancées qu'éclairantes sur le statut des mots de civilisation.

65. Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 356, cite notamment la *Guerra de Jugurtha* (1440-1460). Je n'ai relevé dans le CORDE aucune attestation postérieure à 1490 (Alonso de Palencia, *Universal vocabulario* : « *la viña militar que es manta un petrecho* »).

66. Attesté au xiii<sup>e</sup> siècle, *turma* est peu employé au sens de « troupe » (la *Peregrinatio in Terram Sanctam*, le *Vocabulario eclesiástico* et le *Libro de Albeitería*).

67. Marta Sánchez Orense, *La Fortificación*, op. cit., p. 306.

ce sens n'est plus enregistré par le *DRAE*, qui ne retient que l'ouvrage défensif de forme pentagonale. López Vallejo<sup>68</sup> situe la première attestation de *bastión / bestión* dans la *Soldadesca* de Torres (1517), ce qui permet une antédation d'une dizaine d'années par rapport au *DECH* (*bastión* 1526; *bestión* 1536). Antédation proposée : 1492-1497.

*defensivo, -a* adj. « qui sert à assurer sa défense » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94) : « *armas defensivas que son para defenderselos asi come son capellinas o bacinetes e lorigas, pieças, fojas, braçales, quixotes, canilleras e guantes, jaques, e otros* » (fol. 23ra). Le *DECH* date l'apparition du lexème aux alentours de 1440. Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

*cimera* [trad. CRISTA] « tout ornement placé sur le cimier du casque » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94) : « *transversis cassidum cristis* » > « *se levasen las cimesas sobre las capellinas al través* » (ll.13, fol. 38ra). Les premières documentations fournies par le CORDE et le *DECH* datent de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

### 3.2. Première attestation d'un sens secondaire spécifiquement militaire

*arce* [trad. AGGER] « levée de terre pour fortifier un camp » Guillén de Ávila, *Frontino* (éd. 1516) : « *fossam pariter et aggerem instituit* » > « *ordenó cavas e arces* » (lll.7.4, fol. 43v). Plus rare que *arcén* qui apparaît au xvi<sup>e</sup> siècle avec le même sens, *arce* est défini par le dictionnaire de l'Académie comme un ouvrage de fortification comparable à une tranchée. Antédation proposée : avant 1492.

[*bandera*] *vandera* s.f. [trad. FERENTARIUS] « soldat porte-enseigne » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94) : « *las vanderas* » (fol. 70rb). D'après le CORDE, première documentation dans la *Crónica de Juan II* (1406-1411). Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

68. María Ángeles López Vallejo, *Historia del lexico militar, op. cit.*, p. 390-391.

*brazal* « partie de l'armure qui couvre le bras » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94, fol. 23rb). Le sens de « anse, poignée du bouclier » est attesté depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Lopez Vallejo relève une première attestation du mot pour désigner la pièce d'armure en 1406-1411. Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

*mina* s.f. [trad. CUNICULUS] « galerie souterraine creusée sous un ouvrage pour en saper les fondations » López de Áyala, *Décadas* (BnE, ms. 2255) : « *una cava como mina, mina* » (fol. 176ra). Lexie signalée comme rare jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle par le DECH. D'après le CORDE, la première attestation de ce sens spécifique se trouve chez Nebrija (1495) : « *mina, soterraña cueva. lat. cuniculus.i* ». Antédation proposée : *ca* 1400. Attestations secondaires : avant 1470, *Frontino* (éd. Roca Barea, p. 236) ; avant 1492, Guillén de Ávila, *Frontino* (éd. 1516, fol. 43v).

*minarv.* tr. [trad. CUNICULUM AGERE] « action de creuser une galerie sous un ouvrage pour en saper les fondations » López de Áyala, *Décadas* (BnE, ms. 2255) : « *cuniculum occultum [...] agere instituit* » > « *ordenó que minassen los muros* » (fol. 176ra). Le DECH, signale une première attestation chez Nebrija (1495). Antédation proposée : *ca* 1400.

*minado* adj. [trad. SUBRUPTUS] « qui subit une action de sape », trad. anonyme cast., *Stratagematon*, éd. Roca Barea : « *quia subruptos se existimant* » > « *por temor de ser minados* » (p. 236) ; trad. anonyme arag. *Strategematon* (BnE, ms. 10198) : « *estimantes ser minados* » (fol. 128r). D'après le DECH et le CORDE, la première attestation de ce sens spécifique apparaît chez Nebrija (1495) : « *minar. lat. cuniculos ago vel fodio* ». Antédation proposée : avant 1470.

*onagro* s.m. [trad. ONAGER] « machine fixe ou mobile lançant de grosses pierres » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94, fol. 81va, 85rb). Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*. Attestation secondaire : 1596, Mosquera, *Comentario de la disciplina milita*<sup>69</sup>. Avec ce sens

69. Marta Sánchez Orense, *La Fortificación, op. cit.*, s.v. Onagro.



spécifique, le mot n'a pas connu de réelle vitalité, mais est enregistré le DRAE.

[*vaivén*], *vayven* [trad. ARIES] « machine destinée à ouvrir une brèche dans la muraille grâce à un mouvement de percussion exercé d'arrière en avant par une poutre ; celle-ci est renforcée à son extrémité d'une pièce de métal représentant souvent une tête de bélier » López de Áyala (BnE, ms. 2255, fol. 175ra) : « *arietibus muros quatiebat* » > « *fería los muros con unas maderas ferradas que sson dichas vayven* ». Le mot n'est pas enregistré par Gago-Jover. Il survit comme terme historique et figure à ce titre dans le DRAE. D'après Lopez Vallejo<sup>70</sup>, la première documentation de *vaivén* au sens de bélier est fournie par la *Silva* de Fernando Mejía (1540-1545) : « *los arietes (que pienso ser los que agora llaman bayvenes)* ». Antédation proposé : ca 1400 ; Attestation charnière Nebrija (1495) : « *por dar vaiven o topetar*. lat. *arieto, as* » (CORDE).

### 3.3. Attestations charnières non répertoriées

*carnero* s.m. [trad. ARIES] « machine destinée à ouvrir une brèche dans la muraille grâce à un mouvement de percussion exercé d'arrière en avant par une poutre renforcée à son extrémité d'une pièce de métal représentant souvent une tête de bélier ». Première attestation au XIII<sup>e</sup> siècle. Attestations charnières : San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94, fol. 83ra, 85va) 1406 *term. ad quem* ; 1590, Álaba, *Perfecto capitán*. Bien que rare, ce sens spécifique est encore enregistré par le DRAE.

[*escuadrón*] *esquadron* [trad. LEGIONEM CONSTITUERE] « troupe, unité tactique ». Probable italianisme dont la première attestation date de 1454<sup>71</sup>. Attestation charnière : López de Toledo, *Comentarios de Cayo Julio César* : « *ordenó sus legiones en sus esquadrones* » (BnE, ms. 9747, fol. 207r), 1492-1497.

*palizada* s.f. [trad. VALLUM] « ouvrage défensif constitué par un assemblage de pieux fichés dans la terre ». Attesté depuis

70. María Ángeles López Vallejo, *Historia del lexico militar, op. cit.*, p. 1208.

71. *Ibid.*, p. 699.

1475, enregistré par Nebrija et Palencia, le mot est également utilisé par López de Toledo, *Comentarios de Cayo Julio César* (BnE, ms. 9747, VII.78, fol. 131v), 1492-1497.

L'absence de consensus dans les choix lexicaux indique qu'il n'existe pas de terminologie dans la désignation des armes et dispositifs militaires romains. Les traducteurs s'en tiennent généralement à des lexies peu marquées qui lissent la spécificité romaine. Une situation socio-linguistique peu favorable à l'emprunt savant, une Antiquité davantage perçue en termes de proximité que d'éloignement<sup>72</sup>, le souci d'être compris du plus grand nombre sont autant de paramètres qui peuvent expliquer le défaut de créativité lexicale chez les traducteurs. Dans une perspective plus large, il faut peut-être aussi la rapporter à la lecture même des histoires romaines. Philippe Richardot l'a souligné, si Végèce a continué d'être lu à l'époque moderne en dépit de la révolution militaire du xvi<sup>e</sup> siècle et d'un emploi accru des armes à feu qui a rendu obsolètes nombre de ses développements sur le génie, c'est parce que les apports du *De re militari* résident avant tout dans la diffusion d'un modèle romain idéalisé, caractérisé par l'ordre, la discipline et le courage<sup>73</sup>. Ce sont ces clés d'invincibilité que les acteurs de la guerre sont allés chercher dans la lecture de Végèce, de Frontin, et des histoires romaines.

---

72. Tous les travaux de Frédéric Duval cités abordent de façon nuancée ce problème anthropologique.

73. Philippe Richardot, *Végèce et la culture militaire au Moyen Âge*, Paris, Economica, 1998, p. 165.

# Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave les mains, lavez vos noms »

Sophie Vanden Abeele-Marchal  
Université Paris-Sorbonne

« La seule guerre, j'espère, sera : la *guerre des idées*,  
toute pacifique et non moins glorieuse que l'autre<sup>1</sup>. »

(Alfred de Vigny, 25 mars 1848)

Comme chez les écrivains et les publicistes contemporains, la guerre est au cœur des représentations que propose Vigny de la société issue de la Révolution. Elle s'écrit, chez lui, à partir de l'expérience concrète de quatorze années « de service », déterminées autant par l'histoire familiale et la carrière de son père, capitaine d'infanterie blessé à la guerre de Sept Ans et embarqué volontaire pour la guerre d'indépendance américaine, que par l'histoire collective et l'« amour vraiment désordonné de la gloire des armes<sup>2</sup> » propre à la « génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons<sup>3</sup> ». Elle est associée, dans *Servitude et grandeur militaires*, comme chez Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*, à la même date et en des termes similaires<sup>4</sup>, à l'expression du « naufrage universel

1. Lettre à Eugène Paignon, 25 mars 1848, *Correspondance de Vigny*, t. VI, éd. Madeleine Ambrière, Thierry Bodin et Sophie Vanden Abeele-Marchal, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 488.

2. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. Alphonse Bouvet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, t. II, p. 688.

3. *Ibid.*, p. 684.

4. Voir Frank Lestringant, « Vigny, *Servitude et grandeur militaires* », dans son édition de *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 397-400.

des croyances<sup>5</sup> », du « désespoir », du « désenchantement », en un mot du « mal du siècle » : la voix de la guerre, ses antennes et ses récits, sa langue en somme le diffusent dans des cœurs infantiles, estampillés au fer de « la marque brûlante de l'aigle romaine<sup>6</sup> » comme le sont à la poudre de canon les bras tatoués des soldats<sup>7</sup> :

La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum* ! Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaisait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres même ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de « Vive l'Empereur ! » interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. [...] La guerre nous semblait si bien l'état naturel de notre pays que lorsque, échappés des classes, nous nous jetâmes dans l'armée, selon le cours accoutumé de notre torrent, nous ne pûmes croire au calme durable de la paix<sup>8</sup>.

À lire l'œuvre romanesque de Vigny, la guerre, « étrangère », de l'Ancien Régime, de l'Empire et même plus tôt du Bas-Empire, ou « civile », de 1794 aux barricades de 1830, semble bien partout<sup>9</sup>. En 1826, le récit de la conjuration de Cinq-Mars contre le Premier Ministre et « généralissime » cardinal de Richelieu est celui d'une

5. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 821.

6. *Ibid.*, p. 688.

7. Voir, dans *Stello*, la description du bras du canonnier Blaireau qui « se piquait jusqu'au sang, semait de la poudre dans les piqûres, l'enflammait et se trouvait tatoué pour toujours » selon un « vieil usage des soldats » (*Œuvres complètes*, éd. cit., p. 574).

8. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., chap. I, p. 688.

9. Je limite cet essai à l'œuvre romanesque ; il serait à poursuivre à travers la poésie de Vigny.

double menace de guerre civile et de guerre étrangère : y est décrite une France « cantonnée », en 1642, derrière « six armées formidables, reposées sur leurs armes triomphantes » face à une Europe aux prises avec les « révoltes de l'Angleterre et celles de l'Espagne et du Portugal<sup>10</sup> » – c'est tout naturellement au siège de Perpignan que le héros est présenté à Louis XIII, après avoir pris un bastion espagnol. En 1831, les fragments du roman inachevé *L'Almeh* mettent en place les éléments d'une description de la campagne d'Égypte. Un an plus tard, dans *Stello*, parmi les récits que le Docteur-Noir oppose à la tentation du jeune poète idéaliste de prendre part aux combats politiques et à la « guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité*<sup>11</sup> », l'« Histoire de la Terreur » met au centre de la problématique du recueil la guerre civile qui, à Paris, en 1794, par le rétablissement de la loi animale du plus fort, fait des citoyens des « combattants » dressés les uns contre les autres<sup>12</sup>. *Servitude et grandeur militaires*, en 1835, justifie l'aspiration pacifiste à l'extinction de la guerre et à la disparition des armées en racontant « la vie de l'armée de la Restauration et sa mort<sup>13</sup> », époque de transition et de clôture, tournant historique où « l'armée de l'Empire venait expirer dans le sein de l'armée naissante alors, et mûrie aujourd'hui<sup>14</sup> » : sur fond de retraite de l'armée restée fidèle à Louis XVIII en mars 1815, de vie de garnison en 1819 ou de barricade parisienne en juillet 1830, Vigny « sonde » « l'idée gigantesque de la guerre<sup>15</sup> », qui vivifie les armées, à travers trois récits rétrospectifs, trois autoportraits commentés de soldats, un chef de bataillon d'infanterie, un adjudant d'artillerie et un capitaine de grenadiers, engagés dans les guerres successives du début du siècle, depuis la prise de Malte ouvrant à Bonaparte la voie de l'Égypte jusqu'à la campagne d'Espagne en 1823. Enfin

10. *Cinq-Mars*, éd. Sophie Vanden Abeelle-Marchal, Paris, LGF, coll. « Le Livre de Poche », 2006, p. 259.

11. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 502.

12. « Une histoire de la Terreur », dans *Stello* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 559.

13. Lettre aux La Grange, 28 août 1836, dans Madeleine Ambrière (dir.), *Correspondance de Vigny*, t. III, éd. Madeleine Ambrière et al., Paris, Puf, 1994, p. 145.

14. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 819-820.

15. *Ibid.*, p. 789.

en 1837, *Daphné* même, cet autre roman inachevé, a pour héros l'empereur philosophe Julien, « pren[ant] ses repas debout avec ses soldats, [...] march[ant] avec un livre de Platon sous son bras [;] écri[vant] en marchant, et gagn[ant] des batailles entre deux Poèmes qu'il compose<sup>16</sup> ».

Loin d'être une concession à une quelconque « soldatomanie<sup>17</sup> » de circonstance, la guerre fournit un motif romanesque qui participe pleinement, comme chez Hugo, des formes de représentation de l'apprentissage contemporain du politique<sup>18</sup>. La guerre, pour Vigny, est un enjeu fondamental de civilisation, au cœur de la question du progrès : elle signale, au moment où « dépérit l'esprit des conquêtes » avec « les restes d'une race gigantesque [s'éteignant] homme par homme et pour toujours<sup>19</sup> », le retour toujours possible de la « barbarie » dont « l'existence du soldat (après la peine de mort) [est] la trace la plus douloureuse<sup>20</sup> ». Aussi l'expression du mal du siècle enracinée dans ce motif s'appuie-t-elle sur une pensée pacifiste, résolument utopique, qui va chercher peut-être dans certaines idées de Benjamin Constant dont le titre de 1814 résonne dans *Servitude*<sup>21</sup> et plus sûrement dans les principes saint-simoniens de paix civile et internationale, d'abolition de l'armée<sup>22</sup>. Assurément même si les conflits en Europe perdurent tout au long du siècle et continuent à structurer les « dynamiques

16. *Daphné*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 947.

17. Stendhal, note du 21 mai 1801 : « Ne pourrait-on pas faire une pièce intitulée : la soldatomanie ou la manie du militaire ? » (*Œuvres intimes*, t. I, éd. Henri Martineau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 439.)

18. L'analyse éclairante de Paule Petitier, dans son article intitulé « Après la bataille ». Changement de champ de la guerre » (dans Claude Millet [dir.], *Hugo et la guerre*, actes du colloque « Hugo et la guerre », université Paris VII, 6-8 juin 2002, Paris, Maisonneuve & Larose, 2002, p. 377-394), montre bien la proximité idéologique des deux écrivains, même si chez Hugo la guerre est avant tout rupture là où chez Vigny elle est mouvement.

19. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 763.

20. *Ibid.*, p. 692.

21. *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, paru en 1814.

22. Voir Saint-Simon, *De la réorganisation de la société européenne* (1814). L'influence du saint-simonisme sur Vigny est importante longtemps, explicite au moins jusque dans les années 1830. Voir également sur la pensée pacifiste l'article de Philippe Régnier, « Victor Hugo et le pacifisme d'inspiration saint-simonienne », dans Claude Millet (dir.), *Hugo et la guerre*, op. cit., p. 267-281.

nationales<sup>23</sup> », la victoire diplomatique du Congrès de Vienne, qui infuse profondément l’imaginaire de la guerre pendant plusieurs dizaines d’années, et la récurrence des débats parlementaires sur la réforme de l’armée, dont le Docteur-Noir souligne d’ailleurs la stérilité dans *Stello*<sup>24</sup>, confortent cette idée générale, développée dans *Servitude*, que « le règne triomphal de la guerre est terminé : les progrès de la mécanique et le progrès des idées font que l’avenir est aux négociations diplomatiques, que le rôle de l’armée sera de plus en plus réduit à la répression des troubles intérieurs et que la doctrine de l’obéissance passive oblige le soldat à être l’instrument d’éventuels coups d’État<sup>25</sup> ».

Associé à la figure paternelle (qui unit au père les compagnons d’armes partageant leur expérience guerrière), le récit de guerre a une dimension essentiellement didactique. Vigny dépasse en effet la nostalgie passéiste des guerres napoléoniennes qu’exploitent alors la littérature et la presse : la guerre relève moins chez lui d’une mémoire militaire que d’un champ de réflexion au sens propre et à part entière, qu’il s’agit de renouveler. À ce titre, deux séries conceptuelles complémentaires liées au terme apparaissent dans le texte vignyen. Entendue comme un « mot global », la guerre est associée à un usage métaphorique, qui prend le relais d’une isotopie à valeur référentielle. Ainsi est-elle donnée, dans une première série, pour une entité définie dans un ensemble de termes à connotation axiologique forte (« la guerre est maudite »<sup>26</sup>). Allégorisée, elle manifeste la volonté de réinvestir des formes de représentation qui participent à la fois de la psychomachie et du symbolisme historique et politique, comme toujours chez Vigny et d’une manière générale chez les premiers romantiques en quête de refondation d’une transcendance culturelle adaptée à la modernité. Ces enjeux, philosophiques et politiques, correspondent bien à son *ethos* d’historien moraliste,

23. Dominique Kalifa, Introduction, *Romantisme*, 2013/3, n° 161, « Le militaire », p. 3.

24. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 545.

25. Alphonse Bouvet, Notice de *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 1549.

26. *Ibid.*, p. 724.

se présentant comme « une sorte de moraliste épique »<sup>27</sup>. Ils sont également poétiques et c'est sous cet angle qu'il aborde en grande partie la question de la guerre : lorsqu'il « sonde la guerre », selon l'expression de *Servitude*, c'est le langage de la guerre dont il analyse la nature et la fonction jusqu'à se les approprier, tant sur le plan lexicologique que rhétorique car, pour lui, le raisonnement linguistique fait advenir du sens. De même que, sur le plan narratif, les champs de bataille ne sont pas les lieux principaux des récits qui, tout en ayant pourtant pour sujet la guerre et le soldat, déplacent l'action vers d'autres champs d'expérience ; de même sur le plan poétique les « lieux du discours » de la guerre se transforment : l'érosion des codes traditionnels de représentation, les transferts et les contaminations de sens par métonymie, les glissements notionnels par dérivation inscrivent la guerre, dont Vigny mesure parfaitement le potentiel métaphorique (de *translatio*), dans d'autres champs de signification. Apparaît ainsi la deuxième série conceptuelle, à travers laquelle le terme de *guerre* participe de la construction d'« un modèle d'intelligibilité [complétant] l'outillage mental de l'homme du XIX<sup>e</sup> siècle [pour lequel] l'idée de lutte fournit un principe explicatif important de l'évolution, de l'Histoire et du moi<sup>28</sup> ». La guerre, principe d'opposition et de paradoxe, est chez Vigny l'expression même du mouvement, de la conversion, de la révolution : lieu de la « crise »<sup>29</sup> et donc de la possibilité d'avènement d'autre chose qu'elle-même, elle participe de l'expression du dynamisme interne engendré par le conflit que, autant que dans le langage et la pensée, Vigny voit dans l'histoire. Elle manifeste l'avènement de l'individu à l'âge adulte de la modernité. Ainsi « l'homme de paix » et l'« homme de guerre » réconciliés dans le « citoyen »<sup>30</sup>, l'affrontement armé, sanguinaire, peut-il être neutralisé idéologiquement, dépassé et renvoyé dans le passé, dans le temps de l'enfance et de la « barbarie » ; et la

27. *Journal d'un poète*, note de 1834, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, éd. Fernand Baldensperger, 1948, p. 1018.

28. Paule Petitier, « "Après la bataille". Changement de champ de la guerre », art. cit., p. 377.

29. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 657.

30. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 724.



guerre, pensée comme un motif heuristique fondamentalement polémique, propre au « combat des idées » moderne.

Sujet du récit, et en particulier du récit historique, la guerre, comme conflit armé, est décrite par un romancier qui recourt à un lexique de spécialité, technique, relevant d'un ensemble d'usages à valeur référentielle. Qu'il décrive ceux de l'Ancien Régime ou ceux des périodes révolutionnaire et post-révolutionnaire, il distingue les combattants par des termes précis: nobles volontaires, « armés, à cheval et cuirassés », ou paysans engagés, fantassins en « pelotons » (tirailleurs, lansquenets, grenadiers...) ou cavaliers dans leurs « escadrons » (mousquetaires, cuirassiers, dragons, carabins, gendarmes...), ils sont définis autant par leurs grades, du simple soldat à l'officier, que par leurs corps (ligne, chevau-légers, garde...). Aux différents types de combats, ou d'« affaires » selon un équivalent récurrent du mot *combat* au sein de l'isotopie de la guerre, qu'ils soient individuels comme le duel ou collectifs comme le siège ou la barricade, sont dédiées des armes, par une association souvent métonymique. Le sabre du soldat, l'épée du gentilhomme et de l'officier – à garde de fer pour la campagne et le champ de bataille, ou à garde damasquinée pour la Cour –, le pistolet qui lui est souvent associé, décliné, selon les époques auxquelles cette arme à feu renvoie, en mousquet, escopette, fusil, carabine ou baïonnette, avec les mèches et les cartouches, les tire-bourres et les pierres à feu sont des armes de métier qui s'opposent au poignard de l'assassin et du mercenaire<sup>31</sup>, à la hache du Terroriste, « qui sort fumante d'une tête tranchée », et surtout aux armes mêlées, détournées et carnavalesques, du peuple soulevé<sup>32</sup> et des « gens à pique et à bonnet<sup>33</sup> ». Enfin les pièces

31. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 392 : « L'épée que l'on trempe dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard ? »

32. *Ibid.*, p. 267 : « Des filles portaient de longues épées, des enfants traînaient d'immenses hallebardes et des piques damasquinées du temps de la Ligue ; des vieilles en haillons tiraient après elles, avec des cordes, des charrettes pleines d'anciennes armes rouillées et rompues ; des ouvriers de tous les métiers, ivres pour la plupart, les suivaient avec des bâtons, des fourches, des lances, des pelles, des torches, des pieux, des crocs, des leviers, des sabres et des broches aiguës [...]. »

33. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 602.

d'artillerie, dont le canon est la principale « bouche à feu », avec ses différents calibres, son « affût » et sa « lumière », la poudre et ses « gargousses », les obus, bombes et boulets, de « décharges à mitraille » en « fusillades », caractérisent les combats collectifs, depuis la bataille rangée devant Perpignan décrite dans *Cinq-Mars* jusqu'aux barricades et aux « révolutions dans la Révolution » du 27 juillet 1794 à 1830, dans *Stello* et *Servitude*. À chaque arme, son vocabulaire : le gentilhomme, qui « tire son épée » et « engage le fer », « vénérant toujours tierce, quarte et octave »<sup>34</sup>, « frappe d'estoc et de taille »<sup>35</sup>; le canonnier, avec le « pointeur » et le « chef de pièce », « sert », « ajuste » son canon et « pointe ». À chaque bataille, son vocabulaire : dans l'épisode de la prise du bastion espagnol au siège de Perpignan de *Cinq-Mars*, celui de la poliorcétique est particulièrement riche ; dans *Stello*, c'est celui du coup de force révolutionnaire du 9 Thermidor, remporté sans coup férir mais à force de tours de roue de canon devant les Tuileries<sup>36</sup>; dans *Servitude*, c'est celui de la guerre maritime à coups de canon et celui de l'embuscade nocturne à coups de baïonnette<sup>37</sup>... À chaque fait d'armes, les récompenses de « beaux et nobles états de service »<sup>38</sup> : sous l'Ancien Régime, la présentation au Roi ou la « cocarde blanche »<sup>39</sup>; sous l'Empire, les armes d'honneur, « fusils d'honneur à capucines d'argent », avant la Légion d'honneur et ses « croix [...] pensionnées »<sup>40</sup>, dégradées en « rouleaux d'or » par Louis XVIII<sup>41</sup>. Enfin dès qu'il le peut Vigny signale les idiolectes de la langue militaire : « embarquer son cheval selon les termes de manège », « être ramené [...] terme honnête qui voulait dire et signifie encore *en déroute* dans le langage militaire<sup>42</sup> » ; « passer l'arme à gauche, cela veut dire tuer<sup>43</sup> » ;

34. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 171.

35. *Ibid.*, p. 193.

36. Voir *Stello*, chap. XXXVI, « Un tour de roue », dans *Œuvres complètes*, éd. cit.

37. Voir *Servitude et grandeur militaires*, « La canne de jonc », III, VIII, dans *Œuvres complètes*, éd. cit.

38. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 755.

39. *Ibid.*, p. 754.

40. *Ibid.*, p. 755.

41. *Ibid.*, p. 761.

42. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 191.

43. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 575.

« être *descendu* par un boulet<sup>44</sup> »... – ou ses aphorismes : « ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat », « le plomb est l'ami du soldat<sup>45</sup> »...

Ce lexique de la guerre détermine en fait chez le romancier, par un élargissement à une perspective quasi anthropologique, un ensemble d'usages et de « mots de fer », par référence à une éthique de virilité synthétisée dans l'adage horatien, « *Justum et tenacem propositi virum*<sup>46</sup> ». Dans *Servitude et grandeur militaires* en particulier, ils constituent l'armée en une « race » à part entière, une « nation dans la Nation », avec ses « mœurs [...] naïves [et] arriérées<sup>47</sup> », autrement dit ses traits culturels historiquement déterminés, évalués à l'aune de la marche de la « civilisation », c'est-à-dire de la marche générale du Progrès<sup>48</sup> : la guerre est la principale de ses « mâles coutumes<sup>49</sup> » qu'une rhétorique particulière caractérise et légitime. Les usages rhétoriques qui lui sont propres, tout en définissant un espace social particulier – comme pour tout langage, Vigny en est bien conscient –, permettent ainsi de circonscrire un univers conceptuel pour le combattre. La langue des « tueurs d'hommes<sup>50</sup> » relève d'une « sophistique » : la violence de la passion pour le pouvoir y subvertit les « formes sociales<sup>51</sup> », qui sont bien l'enjeu principal. Si la guerre est mouvement, la guerre civile, dans *Stello*, est mouvement et cri – « Courage donc, vides cerveaux, criez et courez<sup>52</sup> ! ». À ce titre, elle signale la régression fondamentale de la parole publique et, partant de l'individu, à une forme de barbarie primitive sanguinaire qui donne à « entend[re] le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme<sup>53</sup> » ; dénoncer le langage de la guerre, et tout particulièrement celui de la guerre

44. *Ibid.*, p. 720.

45. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 213-214. Sur ce point, voir Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, t. II, p. 39.

46. *Ibid.*, p. 251.

47. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 725.

48. *Ibid.*, p. 763.

49. *Ibid.*, p. 725.

50. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 617.

51. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 684.

52. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 561.

53. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 617.

civile, menace contemporaine par excellence, c'est donner à comprendre, à travers les codes linguistiques qui la mettent en forme, l'immoralité de la « loi du sang ».

Commentant les *Fragments d'institutions républicaines* de Saint-Just et le VII<sup>e</sup> entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre pour associer leurs auteurs aux « massacreurs de tous les temps<sup>54</sup> », le Docteur-Noir, dans l'« Histoire de la Terreur », s'attache à décomposer le dispositif du discours guerrier, en lui empruntant sa forme même<sup>55</sup>. À partir du motif signifiant du mouvement, il le présente comme un ensemble de pratiques langagières fondées sur la manipulation sémiotique, sur le détournement des signifiants moraux attachés aux mots de la guerre. Cette « sophistique », travaillant sur le « paradoxe », qui « plaît » parce qu'il « heurte l'idée reçue<sup>56</sup> », repose en effet sur la subversion de l'ensemble des valeurs, laïques et religieuses, enseignées par la tradition – Saint-Just est « tout plein de ses Spartiates et de ses Romains délayés dans de vieilles phrases, tout roide de son droit ancien et de son droit moderne<sup>57</sup> » ; Maistre, l'« impitoyable sophistiqueur », « souffle comme un alchimiste patient sur la poussière des premiers livres, sur les cendres des premiers docteurs<sup>58</sup> ». « Replâtrant<sup>59</sup> » les textes chargés de dire la norme, ils les glosent, « singe[ant] le sens commun à s'y méprendre<sup>60</sup> » pour justifier le meurtre, et « l'émotion continue de l'assassinat » dans le cas des Terroristes, par « désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontrôlable<sup>61</sup> ». Le procédé, selon Vigny, consiste à

---

54. *Ibid.*

55. Sur la dénonciation contemporaine de la langue et de la rhétorique révolutionnaires, et en particulier du « cri » de révolte, voir par exemple l'article de Michel Delon, « Procès de la rhétorique, triomphe de l'éloquence (1775-1800) », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, Puf, 1999, p. 1001 sq. ; et voir Christelle Reggiani, *Éloquence du roman. Rhétorique, littérature et politique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 2008, p. 80 sq.

56. Stello, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 562. Je souligne.

57. *Ibid.*, p. 613.

58. *Ibid.*, p. 616.

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*, p. 612.

61. *Ibid.*

« déplacer<sup>62</sup> » les termes ressortissant de l'axiologie pacifiste, seule légitime, pour créer ce qu'il dénonce comme des oxymores « trompeurs » qui associent le « juste », le « salutaire », le « saint » et l'« expiatoire » à la « sévérité », au « massacre », à l'« homicide » et à l'« effusion de sang<sup>63</sup> », jusqu'à l'aphorisme maistrien : « la guerre est divine ». Rhétorique de l'excès et de la « falsification<sup>64</sup> », le discours ainsi construit ne peut être combattu que par ses propres armes, comme le souligne, dans le discours du Docteur-Noir, le recours à l'expolition et à l'antiphrase, qui joue elle-même sur le déplacement du signifiant :

Que le meurtre est beau, que le meurtre est bon, qu'il est facile et commode pourvu qu'il soit bien interprété ! comme le meurtre peut devenir joli en des bouches bien faites et quelque peu meublées d'arguties philosophiques ! Savez-vous s'il se naturalise moins sur ces langues parleuses que sur celles qui lèchent le sang<sup>65</sup> ?

Et le même Docteur-Noir, empruntant au répertoire allégorique de la psychomachie tout en recourant à cette autre figure rhétorique de l'interversion des signifiés qu'est l'hypallage, de broser le portrait de Joseph de Maistre en « esprit » guerrier : « obstiné, implacable, audacieux et sophiste, *armé* comme le Sphinx jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents de sophismes métaphysiques et énigmatiques, *cuirassé* de dogmes *de fer*, *empanaché* d'oracles nébuleux et foudroyants<sup>66</sup> ». La dénonciation de cette rhétorique guerrière, en rapprochant, dans le même mouvement en somme, guerre civile et arbitraire dialectique, a un enjeu majeur. La corruption du langage normatif produit en effet une perturbation du rapport entre le signifiant et le signifié qui engage les formes de représentation du politique et des pratiques contemporaines du Pouvoir. Aussi le Docteur-Noir ne peut-il que reconnaître l'évidement de sens du

62. *Ibid.*, p. 613.

63. *Ibid.*, p. 614.

64. *Ibid.*, p. 615.

65. *Ibid.*, p. 617.

66. *Ibid.*, p. 615. Je souligne.

terme de *république* après le passage des Terroristes et conclure brusquement : « La langue est souple. [...] Lavez vos noms<sup>67</sup> ».

La critique de cet univers conceptuel propre à la guerre donne à voir ce qui constitue pour Vigny les fondements de toute construction sociale, nécessairement adossée à un ordre politique – or, selon lui, on le sait, « l'homme a rarement tort, l'ordre social toujours<sup>68</sup> ». Au centre est en effet la question de la nature de « l'autorité de l'homme sur l'homme<sup>69</sup> », et donc de la liberté individuelle, que Vigny pose à partir du champ sémantique du verbe *servir*. Celui-ci est omniprésent dans *Servitude et grandeur militaires* où sont examinés ses deux sens, oxymoriques, « obéir et commander », « dans notre langage familier<sup>70</sup> » ; de même, dans l'« Histoire de la Terreur » de *Stello*, le portrait du canonnier Blaureau, le domestique du Docteur-Noir en 1794, est entièrement structuré autour des emplois de ce verbe<sup>71</sup>. Du champ technique militaire (servir sa pièce, servir son artillerie, servir dans une arme), le terme glisse vers le champ social (servir dans l'armée, servir un maître), politique (servir la nation, servir le roi) et moral (se dévouer, se sacrifier). Selon une démarche d'ordre onomasiologique, ce point de départ lexicologique, par un jeu sur l'étymologie, le déplacement lexical et les relations de sens jusqu'au paradoxe des alliances oxymoriques, sert de fondement à l'analyse de l'instabilité, tant politique que morale, de la position du soldat dans la société contemporaine. Bien plus, avec le substantif du même champ sémantique, le glissement par transfert dérivationnel du « service », renvoyant aux obligations envers une autorité ou un supérieur, à la « servitude », signalant des rapports de sujétion et d'oppression, ordonnance le constat d'une disjonction, propre au siècle moderne, dont l'armée est devenue « un des vices<sup>72</sup> », entre « citoyen » et « soldat », entre « homme de paix » et « homme de guerre ». La représentation du

67. *Ibid.*, p. 565.

68. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 556.

69. *Ibid.*, p. 615.

70. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 692-693.

71. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 566-567.

72. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 689.

soldat, « homme soldé<sup>73</sup> », est ainsi placée au cœur d'un réseau d'oppositions binaires qui structure un système de représentation axiologique fondé, comme l'a montré Jacques-Philippe Saint-Gérard, sur l'association étroite du raisonnement linguistique et du raisonnement philosophique : à partir de métaphores très caractéristiques chez Vigny, elle s'articule autour de la scission de son image en deux figures antagonistes – une figure de victime, déclinée en esclave, martyr, moine ou reclus d'une part, et une figure de bourreau, clivée en gladiateur et en mercenaire d'autre part<sup>74</sup>. Elle conduit ainsi à une redéfinition, bien connue, de l'éthique militaire en modèle de conduite traduit en termes de « religion de l'honneur<sup>75</sup> », seule légitimation possible de l'appartenance à l'armée, à une époque où les raisons de se battre, déjà peu légitimes moralement, disparaissent et où les chefs risquent de ne plus être que « des Moïses galonnés [ordonnant de] tuer toute [la] famille<sup>76</sup> ». L'héroïsme chez Vigny ne peut plus être martial : « ce n'est pas dans les combats que sont [l]es plus pures grandeurs [du soldat]<sup>77</sup>. »

Ainsi peut-on comprendre que, sur le plan narratif, une série de décalages dépasse implicitement le récit de bataille en tant que tel, le narrateur se refusant explicitement, dans *Servitude*, à « faire le guerrier », faute d'avoir « vu la guerre ». C'est surtout que celle-ci devient, au fil des textes et du temps, objet d'un récit dont le propos, moral, relève d'une interrogation identitaire : inscrite dans le fil de la reconstruction d'une histoire

73. *Ibid.*, p. 691.

74. Jacques-Philippe Saint-Gérard, *L'Intelligence et l'émotion. Fragments d'une esthétique vignyenne (théâtre et roman)*, Louvain, Peeters, 1988, p. 217-227.

75. Sur cette représentation du soldat et le thème de la « religion de l'honneur », que je ne traite pas ici, voir Patrick Berthier, Préface à *Servitude et grandeur militaires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classiques », 1992, p. 7-24; Georges Bonnefoy, *La Pensée religieuse et morale d'Alfred de Vigny*, Paris, Hachette, 1946, p. 195 sq.; Marc Citoleux, *Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères*, Paris, Édouard Champion, 1924, chap. « Les idées militaires »; Pierre Flottes, *La Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, Paris, Les Belles Lettres, 1927, chap. 7 « Le supplice du soldat », p. 144 sq. Je signale également, pour être exhaustive, dans le dossier consacré au militaire paru dans la revue *Romantisme*, 2013/3, n° 161, un article d'Isabelle Hautbout « L'adieu aux armes d'Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaires* », p. 7-17.

76. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 723.

77. *Ibid.*, p. 763.

personnelle et collective, elle dépasse le pur fait d'armes et l'exercice de « l'art de la guerre<sup>78</sup> », pour se définir comme une forme d'expérience humaine structurante : elle ne relève pas du « haut fait » à commémorer mais de l'examen moral consacrant l'avènement de la conscience individuelle moderne. La réalité de la guerre, avec ses isotopies référentielles, est en effet toujours présentée chez Vigny dans un ensemble de récits éducatifs, aussi avidement écoutés que commentés : qu'il s'agisse des « histoires des campagnes » paternelles, sur les « champs de bataille » et sous « les tentes » de Louis XV et du grand Frédéric – « il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus, en Beauce, dans un vieux château » ; ou qu'il s'agisse des histoires de « compagnons d'armes », de « vieux soldats » et de « vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches<sup>79</sup> » – « ils me faisaient de vieilles histoires d'Égypte, d'Italie et de Russie, qui m'en apprenaient plus sur la guerre que l'ordonnance de 1789, les règlements de service et les interminables instructions, à commencer par celle du grand Frédéric à ses généraux<sup>80</sup> ».

Le double enjeu poétique et historiographique apparaît bien dans l'opposition que, sur le plan lexical, Vigny dessine implicitement à partir de là entre le « guerrier<sup>81</sup> » et le « soldat ». Le premier est certes, comme le soldat, un « homme de guerre » : un homme qui fait la guerre, en porte les habits et les armes. Dans *Cinq-Mars*, Richelieu dominant le champ de bataille, cuirassé et armé, « revêtu d'un costume entièrement guerrier<sup>82</sup> » de généralissime, « assis sur l'affût du canon, appuyant ses deux bras sur la lumière [de celui-ci] et son menton sur ses bras, dans l'attitude d'un homme qui ajuste et pointe une pièce<sup>83</sup> »,

---

78. *Ibid.*, p. 800.

79. *Ibid.*, p. 686.

80. *Ibid.*, p. 694.

81. L'analyse vaut pour les emplois substantivaux et adjectivaux.

82. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 199.

83. *Ibid.*, p. 206.



en figure une sorte d'archétype. Le terme *guerrier* désigne aussi, selon un sens que le *Dictionnaire de l'Académie* de 1835 signale comme soutenu et vieilli, celui à qui plaît la guerre qu'il mène. Et c'est bien ce que signale, chez Vigny, l'historicisation du rapport entre le « guerrier » et le « soldat » : « le soldat est la dernière transformation du guerrier et [...] l'homme de guerre cessera entièrement d'exister, mais dans un avenir très lointain<sup>84</sup> ». Les conséquences en sont proprement narratives et une note de 1832 les explicite : « Est-il concevable qu'il se trouve encore des Poètes pour chanter des batailles gagnées, des combats du fer contre la chair, du feu contre la peau<sup>85</sup> ? » Comme le souligne le glissement de sens que manifeste l'expression « faire le guerrier » dans *Servitude*, le *guerrier* désigne alors, par extension, celui qui la raconte et héroïse le soldat combattant, associe par l'image homérique à la « jeunesse guerrière » le « feu » des regards et la « flamme » des grandes batailles<sup>86</sup>, érige par l'hypotypose ses combats en légende et ses combattants, « hommes braves et généreux<sup>87</sup> », en « *exempla martium viri*<sup>88</sup> » et en mythologie<sup>89</sup>. Or, neuf ans après *Cinq-Mars*, Vigny se refusant à cet *ethos* martial, selon la logique qui est celle de la pensée pacifiste même, ses « guerriers », définitivement renvoyés dans le temps de l'histoire légendaire, ne finissent par évoquer que des « fantômes tourmentés et tordus par les vents », des personnages figés dans les tableaux des « chants tristes et puissants » d'Ossian, que la musique du vieil adjudant de « La veillée de Vincennes » suscite – « des guerriers qui rêvent toujours, le casque appuyé sur la main, et dont les larmes et le sang tombent goutte à goutte dans les eaux noires des rochers<sup>90</sup> ». Le récit de guerre peut ainsi être mis à distance par

84. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., Projet 1832, p. 830.

85. *Journal d'un poète*, note de 1832, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1948, p. 975.

86. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 204.

87. *Ibid.*, p. 237.

88. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 538.

89. On pourrait analyser dans ce sens le passage de *Stello* où le Docteur-Noir déconstruit le récit de la bataille d'Hastings pour le réduire, derrière la prosopopée et le vocabulaire homériques, à une construction de langage destinée à mettre en scène des luttes de pouvoir, dévaluées par leur enjeu politique (*ibid.*, p. 536-541).

90. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 734.

le relais des voix des récits rétrospectifs, qui justifie la structure narrative de *Servitude*, avec son récit-cadre et ses trois récits encadrés. La genèse de ce texte, d'abord envisagé comme un « livre comme *l'Imitation de Jésus-Christ*<sup>91</sup> » le suggère : le combat armé constitue un réservoir d'anecdotes destinées à être interprétées au titre de « rudes enseignements<sup>92</sup> » dans ce qui est un récit exemplaire au sens que Susan Suleiman a conféré à ce type de texte<sup>93</sup> :

Je me souviens encore de la consternation que cette histoire jeta dans mon âme ; ce fut peut-être là le principe de ma lente guérison pour cette maladie de l'enthousiasme militaire. Je me sentis tout à coup humilié de courir des chances de crime, et de me trouver à la main un sabre d'esclave au lieu d'une épée de chevalier<sup>94</sup>.

On comprend dès lors l'ambiguïté du récit de guerre chez Vigny, dans lequel les champs de bataille se dédoublent, se déplacent et changent de nature : comme l'armée, microcosme social, est « un livre à ouvrir pour connaître l'humanité<sup>95</sup> », les guerres qui donnent à voir l'« amour sauvage » des armes et de leur gloire, « inutile » ou « vraiment désordonné », sont un exemple de l'exacerbation des passions individuelles et de la nécessité de leur réforme. Dans *Cinq-Mars* déjà, la scène de la bataille de Perpignan est révélatrice. Par une série d'effets de mise en perspective et de dédoublement en tableaux successifs, ses enjeux se démultiplient en fonction des combattants et se brouillent : non seulement tout commence à l'extérieur du champ de bataille par un combat dont les enjeux sont individuels, un duel entre Français qui amuse les Espagnols placés « comme au balcon » et manifestant « les mêmes signes de joie qu'à leurs combats de taureaux » ; non seulement la prise du bastion, de peu d'intérêt sur un plan stratégique, se fait presque par hasard, au détour du duel, par des combattants sans chef, caracolant,

91. *Ibid.*, p. 829.

92. *Ibid.*, p. 789.

93. « Le récit exemplaire. Parabole, fable, roman à thèse », *Poétique*, 1977, n° 32, p. 468-489.

94. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 720.

95. *Ibid.*, p. 725.

se jetant et se poussant « comme des écoliers en vacances » avant de s'embourber et de déborder « en désordre<sup>96</sup> » pour finir victorieux dans un combat peu orthodoxe décrit dans un style héroï-comique; mais surtout, sur le champ de bataille même, l'assaut contre Perpignan est subverti par Richelieu, qui, pour affermir la domination qu'il exerce sur Louis XIII et accroître son pouvoir politique, manipule les armées dont les manœuvres, ralenties et contraires à l'art du siège, sont détournées de leur but premier qu'est la victoire contre l'armée étrangère. Le siège de Perpignan dit en somme l'indistinction des enjeux militaires et politiques; celle-ci fausse la représentation de la bataille en une psychomachie simple qui donnerait à voir l'affrontement clair de deux camps ennemis: relégué au second plan, le combat militaire révèle les manipulations politiques inhérentes aux « passions humaines » que le Pouvoir corrompt et qui sont le sujet réel du récit.

À vrai dire, l'ensemble des textes de Vigny introduit ce rapport axiologique à la guerre, au détriment du référentiel: on pourrait en donner de nombreux exemples, tant du point de vue de la description des personnages historiques que de la structure même des récits. Ainsi, dans *Servitude*, Napoléon est-il présenté comme « le grand égoïste<sup>97</sup> »; et surtout l'enjeu des récits est le portrait du soldat: c'est l'analyse des mouvements de son « cœur », du « spectacle intérieur » des « lentes transformations » de son âme<sup>98</sup>, « toujours repoussée dans ses donations expansives d'elle-même, toujours écrasée par un ascendant invincible, mais parvenue à trouver le repos dans le plus humble et le plus austère Devoir<sup>99</sup> ». Par un déplacement implicite du champ de bataille et de sa nature, le combat est intériorisé: il confronte la loi morale, dictée par le « libre arbitre<sup>100</sup> », à la loi militaire, imposée de l'extérieur par le pouvoir politique, toujours corrompu, selon Vigny, par deux passions humaines agonistiques, l'orgueil, propre

96. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 188, 193, 194.

97. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 789.

98. *Ibid.*, p. 720 et p. 755.

99. *Ibid.*, p. 812.

100. *Ibid.*, p. 722.

aux régimes aristocratiques, ou l'envie, caractéristique des temps démocratiques. Non seulement le récit de guerre n'est pas premier, décalé vers des scènes de garnison, de faction ou de retraite – l'épopée napoléonienne, comme toute guerre en définitive, doit appartenir au passé; mais surtout, lorsque la guerre est décrite, comme dans « La canne de jonc », sa réduction à un corps à corps nocturne sanglant, à une « boucherie sourde et horrible », dégrade les armes et les coups: sur un champ de bataille réduit à une grange devenue « un antre qui puait le sang, la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait<sup>101</sup> ». Elle transforme l'image que le soldat a de sa valeur d'« homme de guerre » en tant que tel: transférée sur le plan de l'examen moral, s'y substitue celle, dévaluée, d'un assassin et d'un mercenaire qualifiant ses actes militaires de « crimes ». La guerre est ainsi chez Vigny le lieu d'une conversion interne – en termes militaires, d'un changement de direction<sup>102</sup>, d'une révolution. « J'ai trop aimé la guerre », annonçait le capitaine Renaud: Napoléon décrit, non pas en « empereur, mais [en] Bonaparte soldat », devant Reims, en 1814, « seul, triste, à pied, [...] ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords », le répète après lui: « je suis las de la guerre<sup>103</sup> » – « J'y sentis [...] quelque chose qui tenait du désespoir », commente le premier.

Tout en désignant le combat armé, avec ses guerriers, leurs armes et leur métier, la guerre se donne également dès lors comme un objet abstrait que le récit détermine: elle est un champ d'exploration qu'il faut définir, « sonder » en « dévoilant » l'« idée gigantesque » qui en fait l'essence. « Je venais d'apprendre à mesurer le capitaine [qui ordonnait la gloire des combats], il me fallait sonder la guerre<sup>104</sup> », explique en effet le même

101. *Ibid.*, p. 810.

102. Selon le *Trésor de la langue française*, la conversion, dans l'art militaire, est « un mouvement tactique qui amène un corps de troupe à changer la direction de son front en pivotant ».

103. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 769 et p. 811.

104. *Ibid.*, p. 789.

personnage de « La canne de jonc ». En tant qu'« idée », principe renvoyant à un schéma interprétatif global, elle est allégorisée : sont ainsi combinés des traits structurants qui se rapportent à l'imaginaire politique et philosophique du romancier, et plus particulièrement à la façon dont il cherche conjointement à penser le devenir historique moderne et à représenter l'individu dans ce temps révolutionné.

Du point de vue individuel, sur le plan moral, l'idée de la guerre trouve son expression dans l'emploi intransitif du substantif *lutte* : principe fondamental de la vie humaine, il signifie le « combat corps à corps contre la destinée ». Comme la roue du canon dans *Stello* figure la roue de la fortune, la guerre, dont la souplesse métaphorique peut dire la mobilité, les fractures et les conversions de l'individu, est une métaphore de la vie même, lieu et enjeu d'un « combat perpétuel » : « il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi j'ai fait le mien comme un boulet de canon<sup>105</sup> ».

Du point de vue collectif, sur le plan historiographique, la notion renvoie à la représentation d'une matrice explicative. Les traits qui lui sont attribués empruntent aux formulations allégoriques des théories organicistes de la société. Une double image qui en relève se déploie et fait d'elle un principe ambigu d'animation et de destruction : « race » ou « nation » à part entière, l'armée est un « corps » « en léthargie », « sans mouvement », qui tire sa « vie<sup>106</sup> » de la guerre. Pour autant, selon une rhétorique de la crise et de la pathologie sociale bien connue des contemporains, la guerre, rapportée au corps social, est, par une série de transferts métonymiques, « une de [ses] blessures les plus sanglantes et les plus profondes », une « monstrueuse saignée », une « sueur de sang<sup>107</sup> », une « maladie<sup>108</sup> ». La redéfinition des composantes de la société moderne qui passe par l'éradication conjointe de la guerre et de l'armée apparaît dès lors un enjeu essentiel : il en

105. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 786.

106. *Ibid.*, p. 762-763.

107. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 564. La référence christique, au-delà de l'emprunt au vocabulaire révolutionnaire, dit ici le martyr, contre-nature.

108. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 720.

va de la survie de ce « corps social<sup>109</sup> » dans lequel l'armée est un corps étranger – « un corps séparé<sup>110</sup> » –, un corps incomplet, inachevé car il est « celui d'un enfant » ; disloqué, dénaturé même, car il « cherche partout son âme et ne la trouve pas<sup>111</sup> » tandis que sa « poitrine de fer » n'a pas d'« entrailles filiales<sup>112</sup> ». Dans un registre naturaliste très romantique, qui emprunte à une tradition biblique et touche bien encore au registre moral, la guerre est une « noire tempête<sup>113</sup> » contre laquelle l'homme de guerre, sous les traits d'un marin luttant contre et avec les éléments, sur l'océan, doit « s'armer de l'air contre l'air même<sup>114</sup> ». « Pluie de sang<sup>115</sup> », « nuage menaçant et inconnu », « inondation d'hommes<sup>116</sup> » qui provoque des « migrations de peuples sauvages et misérables<sup>117</sup> », la guerre figure alors un principe historique de « bouleversement », d'« éboulement<sup>118</sup> » infléchissant périodiquement la loi civilisatrice du Progrès, que Vigny décrit souvent par la métaphore de la sédimentation géologique pour ne pas céder à la linéarité, par trop simplificatrice, des images progressistes contemporaines :

de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies<sup>119</sup>.

Conçue comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre chez Vigny est donc moins un enjeu de

---

109. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 564.

110. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 691.

111. *Ibid.*

112. *Ibid.*, p. 722.

113. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 544.

114. *L'Almeh*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 471.

115. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 538.

116. *L'Almeh*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 471. La même image figure dans la description de la bataille d'Hastings, dans *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 540.

117. *Ibid.*, p. 551.

118. *L'Almeh*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 471.

119. *Ibid.*

représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense et ce qui figure le mieux la maïeutique à l'œuvre dans et par les mots. Les emplois métaphoriques du terme révèlent que la guerre est la matrice de tous les textes du romancier, qui exprime ainsi son intuition de la fonction heuristique du langage qu'il conçoit, sans doute à la suite des lexicologues des Lumières, comme le lieu même de l'avènement du sens, de la confrontation des idées et de son efficacité polémique. Nombre de formules, tout au long de l'œuvre, l'attestent qui réactualisent certaines images contemporaines de la réfraction de la violence révolutionnaire sur le langage : « jamais le feu mis à la poudre ne produisit un effet plus prompt que celui de ce seul mot<sup>120</sup> » ; « des paroles fortes et brèves comme le coup d'une hache qui sort fumante d'une tête tranchée<sup>121</sup> ».

Ainsi le mouvement agonistique fournit-il le modèle heuristique par excellence du « combat des idées<sup>122</sup> » et, partant, du progrès dont l'« espèce humaine » est la « grande armée<sup>123</sup> ». La guerre, par un emploi en extension qui joue à plein sur le potentiel métaphorique du mot, définit d'ailleurs la démarche même du penseur comme celle de l'écrivain – et l'image guerrière caractérise souvent chez lui l'écriture même : « on aime la force dramatique comme la guerre, parce qu'il y a mouvement<sup>124</sup> ». L'avocat Fournier qui, dans *Cinq-Mars*, se révolte contre l'injustice brandit ses plaidoyers « comme un guerrier en colère<sup>125</sup> », tandis que Stello, face à l'obsédante question de l'engagement et du

120. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 112.

121. Stello, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 519.

122. *Journal d'un poète*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1948, p. 1184.

123. Discours de réception à l'Académie française, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 1140.

124. *Journal d'un poète*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1948, p. 1132.

125. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 84. Voir aussi un projet de poème en prose sur le poète engagé en 1844 intitulé « Le canon » (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1986, p. 335).

« combat politique », se voit intérieurement assiégé par des « diables bleus » qui « font l'œuvre d'Annibal aux Alpes » : leurs coups « f[ont] dans [sa] cervelle le bruit de cinq cent quatre-vingt-quatorze mille canons en batterie tirant à la fois sur cinq cent quatre-vingt-quatorze mille hommes qui les attaquent au pas de charge et au bruit des fusils, des tambours et des tams-tams<sup>126</sup> ». Face à cette confusion représentée par la métaphore de l'assaut armé, l'argumentation du « médecin des âmes » qu'est le Docteur-Noir se révèle, à travers les trois récits qu'il propose, tout entière fondée sur le rapport au mouvement, lexicologique et rhétorique, de la langue : les paradoxes de l'ironie et ses procédés, antiphrase, calembours et humour noir, sont des armes qu'il emprunte, on l'a vu, à la rhétorique guerrière et qui font de lui « un général contem[pl]ant, d'une hauteur, l'attaque de son corps d'armée montant à la brèche, et le combat intérieur qui lui rest[e] contre la garnison, au milieu de la forteresse à demi conquise<sup>127</sup> ».

La guerre, dans le texte de Vigny, fonctionne donc bien comme un « mot global » : il en explore le champ sémantique et lexical comme il en exploite la souplesse métaphorique. Il en fait un principe heuristique : au-delà du référentiel proprement dit, elle vient à figurer les conversions et le mouvement de l'histoire individuelle et collective du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle lui sert à esquisser aussi peut-être en filigrane les apories auxquelles on se heurte à chercher à penser, comme il le fait, avec toute la génération des « enfants du siècle », une histoire du progrès intellectuel et moral. Aussi tous ses textes portent-ils l'empreinte, fondatrice et essentielle, de la guerre, jusqu'à la correspondance de la dernière année où la maladie le transfigure en combattant antique pour une ultime « grande lutte »<sup>128</sup>.

---

126. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 500.

127. *Ibid.*, p. 556.

128. Voir l'analyse de Madeleine Ambrière, à qui cet essai est dédié, dans : *Au soleil du romantisme. Quelques voyageurs de l'infini*, Paris, Puf, 1998, p. 88 sq. ; et sa Préface au tome V de la *Correspondance de Vigny*, éd. Madeleine Ambrière, Thierry Bodin, Nathalie Preiss et Sophie Vanden Abeele-Marchal, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 8-17.



## *L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après

Joëlle Ducos

Université Paris-Sorbonne / EPHE

S'il existe une période où les débats de linguistes et l'actualité mondiale ont fait écho, c'est celle de la première guerre mondiale, en particulier avec la question de l'argot des poilus. Publications dans les journaux, livres de spécialistes reconnus, discussions âpres où se mêlent représentations de la langue, de la nation et conceptions savantes et académiques du français, les écrits se multiplient, cependant que la cohabitation de Français venant de toute la francophonie, les progrès scientifiques et techniques et la confrontation d'usages linguistiques variés contribuent à une situation linguistique nouvelle, que les spécialistes – et autres – n'ont pas manqué de repérer et de vouloir inventorier et analyser. Le français tel qu'on le parle dans les tranchées, tel qu'il est écrit dans les journaux et les livres et – plus rarement – tel qu'on le lit dans la correspondance, est évidemment un terrain d'études particulièrement riche et objet de recensements aussi bien de témoins que d'universitaires et de professeurs patentés, à la fois représentants d'un savoir académique et participant aux combats. Le livre d'A. Dauzat, *L'Argot de la guerre*, paru en 1918, apparaît comme un objet scientifique de mise à distance du langage des poilus, après d'autres œuvres, écrites pendant la guerre. Or, alors que cette œuvre continue à susciter l'intérêt d'historiens (Prochasson 2006, Roynette 2007 et 2010), les historiens du français, comme les linguistes, ne s'y attardent guère un siècle plus tard, comme s'il ne s'agissait plus que d'une documentation historique.

C'est dans cette perspective d'un renouvellement d'intérêt, à l'occasion du centenaire de la guerre de 14, que cette contribution

est écrite. Langue des soldats ou langue militaire, autrement dit variation du français ou langue spécialisée? État provisoire lié à des circonstances ou évolution durable du français et de son lexique? Peut-on encore parler de l'argot des poilus?

### 1. L'argot des poilus existe-t-il? Débats du début du xx<sup>e</sup> siècle

L'œuvre d'Albert Dauzat, publiée juste à la fin de la guerre, s'inscrit dans l'ensemble de ces écrits qui se sont intéressés aux expressions linguistiques des soldats, à l'issue de multiples débats aussi bien idéologiques que linguistiques, où écrivains, témoins et linguistes se sont exprimés. Cet intérêt soudain a été favorisé par l'insertion dans les journaux de témoignages de soldats par le biais de lettres ou de récits insérant des paroles de poilus (Roynette 2010, p. 18-20). Les journaux des tranchées contribuent à diffuser ce lexique, d'abord avec une certaine ironie, puis pour témoigner, comme le fait *L'Écho des marmites*, qui, dès janvier 1915, produit régulièrement des articles sur le lexique de la guerre (Roynette 2010, p. 26). Ce double regard, à la fois de documentation et de distanciation à l'égard d'une réalité misérable de la guerre révélée par les mots par des officiers et des combattants, contribue à une diffusion massive de ce qui aurait pu rester dans le seul contexte des tranchées<sup>1</sup>. Cette émergence, pour des raisons idéologiques, aboutit ainsi à la nécessaire prise de position de ceux qui sont considérés comme les professionnels du français, les écrivains, les professeurs et les linguistes. Ainsi, Maurice Barrès, malgré ses réticences à l'égard de ce nom qu'il trouvait déplaisant en tant qu'écrivain, finit par considérer qu'il est « admirable de spontanéité, de vérité farouche. Il est juste, hardi, fait image et l'on serait bien chétif de s'offusquer » (Barrès 1915). Il consacre donc un article de *l'Écho de Paris* au « poilu tel qu'il parle », à la suite d'un envoi d'un

---

1. Les lexiques de ces journaux sont en effet repris par les journaux comme *L'Opinion* ou *Le Temps*, ainsi que par le *Bulletin des armées de la république*, dans une volonté de mettre en évidence une unité linguistique du monde des tranchées, signe de l'unité nationale (Prochasson 2006, p. 123).

caporal, Henry Solus, docteur en droit<sup>2</sup>, avec ces appréciations sur cette langue orale, si éloignée de ses habitudes :

C'est imagé, très riche en pseudonymes ; cela rappelle par la couleur et la crudité le vieux français ; c'est jailli de la source vive.

C'est une feuille de l'herbier des tranchées qu'il nous envoie. Il a cueilli sur tige des mots qu'on ne reverra plus aux printemps prochains, des mots nés d'un caprice, d'une misère, d'une minute de vaillante gaité, et qui passent de bouche en bouche sans jamais se fixer.

Ce caractère spontané et immédiat, qui fascine l'écrivain, lui paraît comme le signe aussi de sa marginalité, dans une conception de la langue où seul l'écrit demeure. On mesure ainsi l'écart entre les recherches linguistiques menées par E. Gillieron, dont A. Dauzat est le successeur, ou celles de F. Brunot, n'hésitant pas à faire des enregistrements sonores en 1913, comme le faisaient aussi les linguistes allemands.

Cet article témoigne pourtant d'une attention nouvelle et générale, ce qui explique la parution de trois livres, celui du brancardier Claude Lambert, publiant, à Bordeaux en 1915, un dictionnaire, *Le Langage des poilus*, puis Lazare Sainéan, la même année, *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les Journaux du Front*, et en 1916, le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, publié par la maison d'édition Larousse. Ces trois publications correspondent à trois regards différents : le premier est un témoin ; le dernier, dans la lignée des dictionnaires de Larousse, veut réaliser un « objet à la fois d'actualité et d'utilité générale » (dictionnaire, avant-propos) à partir d'un dépouillement de dictionnaires, d'œuvres d'écrivains, de correspondances, de journaux et de conversations, mêlant écrit et oral. Il faut ajouter des photos et des gravures illustrant les définitions selon le principe habituel des dictionnaires de cette maison d'édition, à vocation encyclopédique.

2. H. Solus (1892-1981), témoin cité par Maurice Barrès, incorporé dans l'armée comme fantassin de 2<sup>e</sup> classe, devint plus tard professeur de droit spécialisé en droit colonial, cf. *Bulletin de la société de législation comparée*, oct./déc. 1981 (consulté en avril 2014 : [www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ridc\\_0035-3337\\_1981\\_num\\_33\\_4\\_3236](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ridc_0035-3337_1981_num_33_4_3236)).

Le livre de L. Sainéan relève davantage du savoir universitaire et académique. Son auteur, d'origine roumaine et installé à Paris depuis 1901, avait étudié à Paris de 1887 à 1889, puis était revenu dans son pays où il avait publié une *Histoire de la philologie roumaine* en 1892 et un *Dictionnaire universel de la langue roumaine*. Installé en France pour fuir l'antisémitisme, il s'est fait connaître comme philologue et s'était intéressé à la fois à Rabelais et à l'argot ancien<sup>3</sup>. C'est donc dans cette perspective qu'il s'intéresse à la langue parlée par les soldats dans les tranchées, dans une tentative d'analyse philologique d'une expression contemporaine du français, à la différence des sources anciennes précédemment étudiées. L'auteur affirme essayer de « tracer un tableau à peu près complet du mouvement actuel du vocabulaire parisien, en tant qu'il se reflète dans l'argot des tranchées », et il ajoute :

Source de vie intense et d'énergie nouvelle, la guerre actuelle ne laissera pas d'exercer une action féconde sur toutes les manifestations de la vie sociale. Parmi celles-ci, la plus vivante, le langage populaire parisien, en porte d'ores et déjà des traces de renouvellement. (Sainéan 1915, p. 9)

L'argot des tranchées n'est en effet qu'un fragment de l'argot parisien, et, celui-ci, la quintessence des éléments viables de toutes les époques, mais surtout des parlers professionnels et provinciaux de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle [...] l'argot parisien de nos jours, organe exclusif de toutes les basses classes de la capitale et de la France, représente réellement la seule langue vivante qui bat à l'unisson de l'âme populaire et qui reflète les transformations immédiates de la vie sociale. L'argot n'en est sous ce rapport que sa manifestation la plus récente. (Sainéan 1915, p. 60-61)

---

3. Il a en effet fait un commentaire philologique dans l'édition des œuvres complètes de François Rabelais, effectuée sous la direction d'Abel Lefranc en 1912 (Paris, Honoré Champion), et après la première guerre mondiale, a continué ses travaux sur Rabelais (*Le Langage de Rabelais* publié en 1922 par exemple). Mais avant 1914, il a aussi publié deux livres consacrés à l'argot : *L'Argot ancien* (1907) et *Les Sources de l'argot ancien* (1922), livres qui lui ont valu la réprobation de Gaston Paris, qui considérait que ce n'était pas un objet d'études pour un philologue (voir sur la conception de la philologie selon Gaston Paris, Bähler 2004).

Ce livre, effectué par un ancien professeur d'université et docteur ès lettres, selon la présentation sur la page de couverture qui en atteste ainsi le caractère sérieux, exprime ainsi plusieurs principes: 1/ l'argot des tranchées n'est qu'une variation de celui de Paris, avec de nouvelles insertions, parfois dues à des régionalismes comme *zigouiller*<sup>4</sup>; 2/ il s'agit d'envisager « la répercussion philologique des événements récents », en considérant qu'ils ont une influence sur la langue; 3/ Les sources sont écrites, lettres de poilus et journaux du front comme *L'Écho des marmites* et *Rigolboche*, dont Sainéan donne des extraits abondants à la fin de son livre (Sainéan 1915, p. 63-127).

L'auteur a donc la position du philologue, reconstituant par des sources écrites un état linguistique, dont l'intérêt vient de l'extrême contemporanéité et d'un terrain d'études permettant de mesurer le changement linguistique. Mais il considère aussi l'argot des poilus, non comme un état en tant que tel, mais comme une variante de la langue populaire de Paris, c'est-à-dire un français oral, qui puise son origine à Paris, mais, comme la langue écrite, est générale au territoire français, dans une négation des dialectes français repoussés à la marge. Cette position ne lui est pas propre, mais l'expression d'une conscience généralisée que les locuteurs de l'époque possédaient :

C'est le français populaire parisien, à côté du français de l'école, qui sert de modèle national. Au front il y a le français des officiers et celui des mobilisés cultivés, et le français parlé spontané, dans toutes ses variantes, dont l'une est hiérarchiquement dominante, celle des Parigots délurés, qui va élaborer ce qu'on va appeler l'argot des poilus. (Rey 2007, p. 1095-1096)

Dans cette perspective, l'impact de la guerre, qui amène des confrontations d'usages linguistiques dans les tranchées, n'est pas une transformation et l'insertion d'une terminologie

---

4. « Le mot est à Paris un apport de la province : dans le Poitou, *zigouiller* signifie “couper avec un mauvais couteau, en faisant des déchirures comme avec une scie”, et dans l'Anjou *zigailier* c'est “couper malproprement, comme avec un mauvais outil, en déchiquetant”. On voit le chemin que ce mot du terroir a fait en s'acclimatant à Paris : du sens de “scier” ou de “couper la gorge”, “tuer avec le sabre ou la baïonnette”. En d'autres termes ce vocable a tout simplement passé des objets aux êtres humains » (Sainéan 1915, p. 15-16).

spécifique, c'est la généralisation de la variation orale parisienne, dont les écrits portent la trace. Aussi aucun des néologismes liés à l'évolution technique de l'armement n'est-il signalé<sup>5</sup>, alors même que certains figurent dans les documents donnés à la fin de son livre.

D'une certaine manière, il prolonge, avec plus d'érudition, l'article de Maurice Barrès, dans une volonté de rendre compte d'une expression spontanée de la langue, en la fondant historiquement et philologiquement et en signalant l'intérêt des savants pour une réalisation contemporaine et l'observation de l'immédiateté, par-delà l'idéologie exprimée dans les journaux.

Toutefois, la langue des soldats considérée comme un argot n'est pas sans soulever des questions : si un écrivain comme Barrès suppose sa disparition soudaine alors que L. Sainéan semble le fonder dans les réalisations populaires du français, les linguistes réunis dans la Société de linguistique, et spécialement Robert Gauthiot, linguiste et soldat, sont critiques à l'égard de l'étude de L. Sainéan (Gauthiot 1916, p. 7) :

À propos d'un livre récent de notre confrère M. Sainéan, M. Gauthiot parle de l'argot des tranchées. À proprement parler, il y a très peu d'argot des tranchées. Plusieurs des termes qui passent pour de l'argot des tranchées ont été rapportés de l'arrière à l'avant : ainsi dans le corps où sert M. Gauthiot, *poilu* est un mot venu de l'arrière, et le terme courant pour désigner le soldat est *bonhomme* (pluriel *bonhommes*). Le recrutement étant en partie régional, le parler diffère appréciablement d'un corps de troupes à un autre. Ce qui paraît dominer, surtout dans le corps où sert M. Gauthiot, qui se recrute en notable partie parmi les Parisiens, c'est l'argot parisien.

Robert Gauthiot, décédé en septembre 1916, et son collègue Marcel Cohen, lui aussi combattant sur le front, refusent donc l'existence spécifique d'un argot des tranchées, qui n'est pour eux qu'une variation provisoire de la langue orale parisienne, mélangée aux usages propres des militaires antérieurs à

5. À titre d'exemples, Alain Rey signale *grenadage*, *lance-flammes*, *lance-bombes*, *lacrymogène*, *gazer*, et tout le lexique lié à l'aviation, mots absents du livre de Lazare Sainéan. Le dictionnaire de Larousse en revanche les donne avec des photos à l'appui.

la guerre<sup>6</sup>. M. Cohen insiste aussi sur la diversité des pratiques lexicales selon les lieux, à la différence de ceux qui veulent présenter une unité factice. Enfin ils soulignent – de manière plus ou moins explicite – la nécessité d'une observation directe, le reproche implicite à l'égard de ceux qui prétendent proposer un inventaire de l'argot des tranchées étant méthodologique, mais surtout idéologique, car il repose sur l'écart entre les combattants et ceux qui sont restés à Paris.

Ces vives discussions de spécialistes se poursuivent pendant et au-delà de la guerre, par des articles dans des revues spécialisées mais aussi au spectre plus large, comme le *Mercur* de France, avec des reproches de méthodes sur l'utilisation de sources dont l'authenticité ne paraît pas prouvée<sup>7</sup>. La controverse porte principalement sur la caractérisation de la langue parlée dans les tranchées : argot spécifique, français avec quelques régionalismes ou mots de la caserne, usages mêlés comme les hommes se mêlent, néologismes propres ? Autant de points qui attisent les controverses, l'argot étant aussi considéré comme langue vulgaire, ne pouvant figurer parfois dans les journaux et signe d'un écart social. Il s'agissait donc, comme certains ont pu le dire<sup>8</sup>, d'usages propres aux combattants, qui les distinguaient

- 
6. Gauthiot 1916, p. 82 : « On m'a fait savoir que les combattants avaient une langue à eux, un idiome spécial (s'il vous plaît !), incompréhensible aux profanes de l'arrière de façon normale. Là-dessus, je dois l'avouer, j'ai été un peu inquiet, je me suis demandé s'il ne me manquait pas quelque chose pour être vraiment un poilu. Mais ça n'a pas duré. En effet, grâce à des gens de lettres zélés, qui gagnent de l'argent à parler avec sentiment de ceux qui se battent et qui protègent leur petite industrie de guerre, grâce à des journalistes dont je ne dirai rien pour rester en bons termes avec eux, les gens de l'arrière ont acquis une certaine connaissance de cette langue des tranchées et ils s'en font gloire, sans aucune discrétion d'ailleurs. Des messieurs distingués m'ont parlé de marmites, de cagnas, de gnôle, et des dames tout à fait bien m'ont quasiment invité à leur dire quels mectons on rencontre sur le front, comment nos héros se démerdent, comment les émules de Jeanne d'Arc envoient à la gare les ballots qui les canulent. Sur quoi, je me suis aperçu avec ravissement que je savais la langue des tranchées (une de plus !) et je leur ai mis, tant qu'ils ont voulu. »
  7. C'est le cas en particulier de Marcel Cohen qui reproche à Lazare Sainéan d'avoir utilisé comme source un roman et un feuilleton (Prochasson 2006, Roynette 2010, p. 44-53).
  8. C'est le cas de François Déchelette, affirmant l'existence d'une expression linguistique spécifique aux poilus (Déchelette 1918) : « Loin du clan des puristes, on trouve des poilus authentiques qui nient l'existence de l'argot poilu ; et les linguistes de l'arrière enregistrent avec joie cet aveu qu'ils croient autorisé. Ils ne se rendent pas compte que le poilu soutient ce paradoxe pour des motifs complexes ; il a honte de son patois – en

de « l'arrière », c'est-à-dire de ceux qui étaient loin des combats, autrement dit d'un sociolecte identitaire, repris ensuite par d'autres « à l'arrière », qui voulaient marquer une compassion et une participation à la guerre par la reprise d'usages linguistiques qui étaient ceux des combattants.

Il faut noter par ailleurs, qu'à part quelques notations dites grammaticales<sup>9</sup>, tout ce qui est relevé et commenté appartient exclusivement au lexique, avec toutes les catégories grammaticales (verbe, nom, adjectif, adverbes). Aucune notation phonétique, ni morphologique ni syntaxique, ni même rhétorique n'est donnée, attestant par là-même que les observateurs, linguistes ou non, ne considéraient pas qu'il s'agissait d'une langue au sens plein du terme, mais de créations lexicales reposant sur tous les procédés habituels de l'innovation lexicale. C'est d'ailleurs un état de fait qui se prolonge, les études syntaxiques ou stylistiques, par exemple sur la correspondance des poilus, n'étant que récentes<sup>10</sup>.

Parmi ces mots, ce sont évidemment les désignations des combattants qui suscitent le plus de commentaires: *poilu* et *boche*, représentant les deux pôles opposés des valeurs, l'un toujours positif alors que l'autre est négatif, avec des affirmations parfois hautement fantaisistes sur l'origine de l'un ou de l'autre, ou des considérations esthétiques, comme le montre l'article de M. Barrès<sup>11</sup>. Le nom *Boche* suscite des débats, L. Sainéan par exemple en faisant soit un dérivé de *caboche*, soit un croisement d'*Allemand* et de *boche*. D'autres en font une aphérèse d'*alleboche*, déformation d'*allemoche*,

---

quoi les deux ont tort du reste –, ou bien il veut cacher ce langage aux profanes de l'arrière », ou C. Lambert qui en fait une langue de circonstances (Prochasson 2006).

9. Sainéan, p. 127: dans un extrait d'un journal du front: « Partie grammaticale. *Mézigue*: Pronom personnel irrégulier exclusivement masculin: 1<sup>re</sup> personne *mézigue*; 2<sup>e</sup> *tongnasse*; 3<sup>e</sup> *sézigue* (pâteux). Pluriel: *leurs pommes*. *Nib*: Négation. Ex: *nib de rab*. *Maous*: Adjectif admiratif généralement suivi de pépère, soi-soi ou poi-poil ».
10. Voir par exemple l'article de Sonia Branca-Rosoff: « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots, paroles de la Grande Guerre*, 24, septembre 1990, p. 21-37; plus récemment le projet Corpus 14 sous la direction d'Agnès Steuckardt (Université de Montpellier 3).
11. Voir sur les débats et les développements sur le nom *Boche* et les étymons fantaisistes qui ont été créés, Prochasson 2006, Roynette 2010, p. 17-52.



employé après la guerre de 1870. *Poilu* à l'inverse est synonyme de courage et de virilité, dans une construction à la fois sémantique et idéologique, largement diffusée dans les journaux (Roynette 2010, p. 24).

C'est dans ce contexte polémique et idéologique qu'apparaît l'œuvre de Dauzat, juste à la fin de la guerre, en 1918, avec un succès tel qu'une deuxième édition est faite en 1919. Son travail est l'aboutissement d'une enquête commencée en mars 1917 avec une adresse aux soldats dans le *Bulletin des armées de la République* pour demander une liste de mots « dont ils se servent ou qu'ils ont entendus eux-mêmes à l'exclusion des mots qu'ils ont pu lire dans un livre ou dans un journal » (Roynette 2010, p. 55). A. Dauzat s'intéresse donc d'abord à la langue parlée, à la différence de L. Sainéan, même s'il en demande auprès de ses correspondants des témoignages écrits, avec l'éventuelle distorsion que suppose la mise par écrit. À la suite des réponses et à la fin de son enquête en octobre 1917, il en conserve 195 sur plus de 200, les noms des témoins étant cités à la fin de son livre, ou à défaut leurs statuts quand ils souhaitaient rester anonymes (Dauzat 2007 [1918], p. 201-209). Ce souci du témoignage démontre le changement de perspective par rapport aux écrits précédents. Il ne s'agit plus de donner dans le pittoresque, ni de partir de sources écrites, mais de décrire, comme les dialectes ont pu l'être au siècle précédent, un état de langue parlée à partir « d'une consultation directe des intéressés » (Dauzat 2007 [1918], p. 37), documentation augmentée des articles de M. Cohen et de R. Gauthiot ainsi que du lexique tiré du *Journal du camp de Goettingen*. Dans cette perspective, le travail d'Albert Dauzat apparaît comme une étude beaucoup plus fondée scientifiquement, dans la lignée de ceux des dialectologues du XIX<sup>e</sup> siècle comme E. Gillieron ou des ethnologues Paul Sébillot et Arnold Van Gennep, tout en contribuant à la conscience qu'il existe une langue spécifique des tranchées, comme le souligne également le livre de Gaston Esnault, agrégé de grammaire, publiant en 1919 *Le Poilu tel qu'il se parle* (Roynette 2010, p. 69).

A. Dauzat aboutit ainsi à l'analyse de deux mille mots environ :

Un tiers environ est constitué par des termes d'argot parisien, un tiers par d'anciens mots de caserne (de France ou d'Algérie) et par des provincialismes, un tiers enfin par les créations de la guerre. (Dauzat 2007 [1918], p. 41)

Cette évaluation souligne le caractère nuancé et distancié d'A. Dauzat, qui montre à la fois la place du parler parisien et celle des casernes, mais affirme aussi l'autonomie de cette nouvelle forme d'expression, qui mérite en tant que telle d'être rassemblée :

N'y avait-il pas lieu de rassembler et de classer dans un herbier national – comme disait Gaston Paris pour les patois –, la flore vivante et pittoresque d'un langage qui se rattachera à tant de souvenirs glorieux et douloureux, avant qu'elle ne soit fanée au grand soleil de la paix? Nous avons l'occasion rare d'observer les contre-coups opérés sur le langage par le plus formidable conflit que l'histoire ait enregistré; nous pouvons observer, contrôler, saisir sur le vif les créations et les figures jaillies spontanément de la tranchée, du cantonnement, de l'hôpital, les résultats produits par le mélange des contingents, des armées, des races<sup>12</sup>.

Ce début permet ainsi de justifier l'objet de son enquête et de la légitimer, à la fois par la référence aux grandes enquêtes sur les patois, par le déroulé et les témoins et enfin par le contexte de cette langue spontanée, dont A. Dauzat souhaite conserver la trace, en montrant ainsi un même doute sur sa pérennité. Cette œuvre reconnue, même par G. Esnault qui affirme qu'« elle condense sous les meilleures disciplines linguistiques les résultats d'une enquête aux méthodes parfaites<sup>13</sup> », apparaît ainsi comme la première somme sur la langue des tranchées, hors de toute idéologie combattante, mais avec l'enthousiasme d'un linguiste qui assiste à la naissance de nouvelles formes.

12. Dauzat 2007 [1918], p. 38. Il faut noter la même métaphore de l'herbier que celle qu'utilise M. Barrès: il s'agit d'avoir la même attitude que le botaniste pour garder mémoire des formes de langage.

13. Esnault 1919, p. 29. L'entreprise de G. Esnault complète celle de Dauzat, et associe sources orales, écrites et littéraires. Sur la comparaison entre les deux méthodes et les deux livres, voir Prochasson 2006, Roynette 2010, p. 63-70.

## 2. L'approche d'Albert Dauzat

### 2.1. Philosophie du langage et argot de la guerre

Pourquoi s'intéresser à l'argot des tranchées et en particulier à la parole ? Ce n'est pas surprenant quand on lit *La Philosophie du langage*, ouvrage paru en 1917. A. Dauzat insiste sur plusieurs points : 1/ le primat de l'oral sur l'écrit dans une langue, 2/ Toute langue change et évolue continument de génération en génération, sans aucune possibilité de la fixer même par l'écriture. Le linguiste, à la différence du puriste, doit donc se borner à constater et à analyser les faits, 3/ le langage est un fait social, et en tant que tel « une formation collective, au même titre que la religion ou les institutions sociales<sup>14</sup> ».

Il se livre également, dans ce même ouvrage, à une réflexion sur les méthodes de la linguistique, en particulier avec un plaidoyer pour la notation phonétique et la nécessaire distance critique à l'égard des témoignages écrits, qui ne peuvent être qu'inexactes par rapport à l'observation directe et la notation par alphabet phonétique<sup>15</sup>. Grand admirateur d'E. Gillieron et de son *Atlas linguistique* réalisé à l'aide d'une enquête précise, il insiste sur l'importance de l'enquête et sur celle de l'interprétation<sup>16</sup>. Ce sont ces deux principes qui sous-tendent *L'Argot de la guerre*. Les modalités de collecte montrent cependant qu'il ne s'agit pas pour A. Dauzat d'une variation dialectale (par exemple celle du parisien parlé), mais d'une variation « sociale », car

14. Dauzat 1917, p. 22-23; il ajoute plus loin : « Chaque langage, à toute période de son histoire, exprime les conceptions intellectuelles correspondant à un état social donné, et constitue l'inventaire des connaissances – idées et objets – des hommes qui l'ont parlé. »

15. Dauzat 1917, p. 230-231. Voir également p. 239 : « L'enquête par correspondance doit être rigoureusement proscrite. Les correspondants n'ont aucune éducation phonétique [...]. Une enquête de seconde main s'opère par l'intermédiaire d'une multitude d'oreilles, qui, fussent-elles individuellement bonnes et suffisamment éduquées, entendront cependant différemment et fausseront l'ensemble des résultats. Enfin les correspondants auxquels on s'adresse (généralement l'instituteur, le curé ou le pasteur) ne sont pas originaires de la commune où ils habitent, et mélangent les formes de ce patois avec celui de leur pays d'origine – sans parler de l'influence de la langue littéraire si naturelle chez des gens plus instruits que leur entourage. »

16. Une partie de ses travaux ultérieurs portent d'ailleurs sur les dialectes et sur la reprise de cet atlas.

selon lui, « les mots ont une tendance à se spécialiser en raison du milieu social, car, suivant la profession, le genre de vie, les habitudes, un vocable, doué de plusieurs significations dans la langue générale, s'associe plus étroitement à l'une d'entre elles, pour tels individus et tels groupes » (Dauzat 1917, p. 19). Cette conception de la langue, qui fait dire à O. Roynette qu'A. Dauzat relève de la sociolinguistique, explique la question qui ouvre *L'Argot de la guerre* :

Quelle influence aura la guerre sur le langage? Une secousse aussi formidable, bouleversant aussi profondément et aussi longtemps la vie contemporaine, ne pouvait manquer de provoquer des répercussions sur l'instrument de la pensée. (Dauzat 2007 [1918], p. 43)

Le langage « instrument de pensée » (Dauzat 1917, p. 18), soumis continuellement aux facteurs internes et externes d'évolution, ne peut que se transformer et l'étude d'A. Dauzat est justement cette mise en évidence du changement dans un contexte et une période exceptionnels, et avec des témoins choisis rigoureusement. D'où l'écart par rapport à une étude dialectale, fondée nécessairement sur une enquête orale : il s'agit de voir aussi bien les changements, les créations, que la conscience du changement chez les locuteurs. Les néologismes sont donc le fonds de son œuvre, avec des hypothèses sur les sources qui sont ainsi décrites (Dauzat 2007 [1918], p. 44-46) :

- 1°) Influence des corps étrangers et coloniaux qui ont séjourné en France ;
- 2°) Influence de l'occupation allemande dans le Nord ;
- 3°) Captivité de nos prisonniers en Allemagne ;
- 4°) L'expédition des Dardanelles et surtout celle de Salonique.

L'interrogation porte d'une part sur les emprunts liés à ces sources, et sur leur degré d'implantation et de survie en raison des circonstances de guerre : il faut noter d'ailleurs que le titre du livre souligne cet effet de généralisation : argot de la guerre, et non des poilus, dans un effet de généralisation. La langue des combattants est de fait un terrain d'observation du changement linguistique.

Le livre d'A. Dauzat n'est donc pas un dictionnaire, contrairement à ce qu'a fait G. Esnault, mais un classement des phénomènes observés selon les principes édictés dans *La Philosophie du langage*, et héritiers des études linguistiques : s'il n'y pas d'étude phonétique en soi, puisque le corpus est écrit, on commence par les mots anciens et leur évolution, puis les mots nouveaux, qui correspondent aux emprunts et formations conscientes selon l'ordre du chapitre 2 du livre II de *La Philosophie du langage* ; ce sont ensuite les différentes modalités décrites théoriquement dans le même livre : emprunts dialectaux ou à d'autres langues ; facteurs internes d'évolution : changements de sens, ironie et métaphore ; changements de forme, altérations et abréviations de mots ; argots spéciaux.

C'est donc une mise à distance à l'aide des outils conceptuels de la linguistique et spécialement, de la lexicologie, de la sémantique, avec l'apport éventuel de l'étymologie et de la dialectologie ; l'étude a comme finalité de donner les contours linguistiques de ces nouveautés, et de les fonder dans les potentialités créatrices du langage, tout en menant une interrogation sur l'impact effectif d'un événement socio-politique comme la guerre.

## 2.2. *Qu'est-ce que l'argot de la guerre ?*

A. Dauzat ne pense pas que les innovations linguistiques qu'il observe soient générales au français, mais relèvent plutôt d'un « argot de la guerre ». Cette expression correspond, selon lui, aux usages d'un groupe d'hommes isolés comme l'étaient les soldats dans les tranchées. Il ne s'agit donc pas d'un usage dit populaire, mais plutôt d'une variation du français propre aux combattants, qui a eu un rôle identitaire. C'est ce qui est appelé dans *La Philosophie du langage*, une « langue spéciale », en marge de la langue générale, liée à une corporation professionnelle, un métier ou une bande comme celle des malfaiteurs et dont la formation se fait selon le procédé suivant :

Une langue spéciale est fonction de la profession. La communauté de métier, la similitude de vie créent une mentalité particulière, conditionnant des associations d'idées analogues.

[...] Les sens se restreignent dans la langue spéciale; chaque mot, susceptible de plusieurs significations, n'évoque plus que l'acception la plus fréquemment usitée, sans qu'il soit nécessaire de le déterminer. (Dauzat 1917, p. 131-132)

Les exemples de la philosophie du langage sont empruntés aussi bien à l'argot des malfaiteurs qu'au lexique des forestiers ou des marins. Cette variation n'est que lexicale, jamais phonétique ni syntaxique :

La profession et le genre de vie n'exercent d'influence que sur la dénomination des objets et des idées: les langues spéciales ne diffèrent de la langue générale que par le vocabulaire et les locutions, exceptionnellement et très peu par la morphologie et syntaxe, jamais par la phonétique. (Dauzat 1917, p. 133)

Cette remarque n'est pas sans incidence sur *L'Argot de la guerre*: l'utilisation de témoignages écrits, quoique non imprimés, s'explique par cette affirmation d'un sociolecte avant tout déterminé par le lexique, et non par des usages morphologiques et syntaxiques. Les analyses en conséquence ne peuvent que porter sur les expressions et les mots.

Cette sociologie d'usages linguistiques permet à A. Dauzat d'affirmer, contre ceux qui la contestaient – linguistes, combattants ou autres – l'existence d'un argot propre à la guerre. Il réfute en tout cas l'idée que l'argot puisse être un langage cryptique (Dauzat 2007 [1918], p. 52-53), mais il nie également une création *ex nihilo* :

Pendant les premiers mois de la guerre, des publicistes ont voulu nous faire croire qu'il s'était formé dans les tranchées une langue étrange et neuve sortie toute armée du cerveau de Mars; par une ironie qui n'était sans doute pas de très bon goût, et qui, en tout cas, a vivement irrité les intéressés, des « journaux du front », (sinon de l'arrière) ont étudié – je reprends leurs termes – la faune et les mœurs de ce bizarre animal qui a nom « poilu », en plaisantant avec les privations et les souffrances les plus sacrées de leurs camarades; des savants à lunettes, qui ne se sont jamais mêlés à la vie contemporaine, ont découvert sur le front l'argot parisien, qu'ils ont baptisé argot militaire, en déclarant créations de guerre, avec autant de naïveté que de sérieux, les mots et locutions qui couraient depuis dix ou vingt

ans sur les lèvres de Gavroche et de Mimi Pinson. (Dauzat 2007 [1918], p. 54)

On sent évidemment la pointe à la fois contre L. Sainéan et contre certains linguistes, mais surtout A. Dauzat veut montrer l'intérêt de ces usages pour le linguiste :

L'argot de la guerre n'est pas un phénomène extraordinaire ni une langue créée de toutes pièces. C'est autre chose et c'est beaucoup mieux : c'est la transformation de l'argot de caserne, profondément modifié par la vie guerrière, enrichi par les apports de l'argot parisien, des provincialismes de bonne frappe et de mots exotiques que nos troupes ont empruntés aux contingents coloniaux et étranger ou aux populations indigènes avec lesquelles ils ont été en contact dans des expéditions lointaines. Il est infiniment varié suivant le corps et les armes, suivant les secteurs et les régions ; il s'est renouvelé constamment depuis le début de la guerre ; il est en un mot mobile et changeant comme la vie elle-même. Et il présente les conditions les plus favorables pour étudier sous leurs multiples aspects les voyages, la vie, les luttes et les morts des mots qui rendent si attrayante la science du langage. (Dauzat 2007 [1918], p. 55-56)

Derrière les métaphores et la vivacité du propos, c'est un programme scientifique qui est exposé : une étude de la langue des soldats, comprise comme une variation du français fondée sur un usage propre aux casernes (donc déjà une langue spécialisée), mais renouvelée par des apports et des créations. Autrement dit, A. Dauzat ne veut pas la réduire à un dialecte, ni à des formes pittoresques et provisoires, mais en montrer à la fois les traits et l'intérêt pour les potentialités et les variations du français.

C'est donc d'abord une définition de ses limites et de ses fondements qu'il faut faire. Face aux querelles précédentes, il renvoie dos à dos les adversaires, en estimant que la base de cette variation linguistique est double : les usages précédents des casernes, et l'argot parisien. S'il dénomme cette « langue spéciale » du nom d'argot, il ne considère pas qu'il s'agit d'un facteur d'exclusion ni d'un phénomène à la marge. C'est en cela qu'il annonce l'analyse qu'en fait G. Roques :

La guerre de 1914-1918 constitue, à maints égards, un tournant important dans l'histoire de la langue et de la société française. Dans cette optique, on pourrait interpréter le phénomène « poilu » comme une tentative éphémère pour fondre dans la communauté nationale, à la faveur d'un mouvement d'unanimité patriotique, les patois affaiblis et liés à un monde en déclin et les « argots » devenus plus familiers<sup>17</sup>.

Ce sont justement ce brassage et ce mélange qui sont l'objet d'étude d'A. Dauzat. Il ne s'agit donc pas d'un français dégradé ou vulgaire, relevant de catégories en marges, mais bien plutôt d'un sociolecte, celui des combattants, comme celui des métiers franco-provençaux, auquel s'était intéressé précédemment A. Dauzat. On retrouve l'attitude de curiosité qui est la sienne face aux nouveautés, qu'il s'agisse de celles du langage ou des théories de tout ordre comme celles de la sociologie et de leur apport éventuel pour la linguistique (Dauzat 1917, p. 183-188; p. 253-262).

### 2.3. Les apports d'A. Dauzat

L'étude est donc à la fois une recherche des origines, et aussi des innovations classées selon les grandes catégories de la lexicologie, et apparaît ainsi fondatrice en marquant les grandes caractéristiques de cet « argot » : des mots venant des usages anciens de l'armée, depuis le xvii<sup>e</sup> siècle avec le verbe roupillar, en passant par la Révolution (*tapin*, *pékin*) jusqu'aux mots de caserne de la fin du xix<sup>e</sup> siècle et du début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. À cela s'ajoutent des expressions du français populaire parisien, de l'argot des malfaiteurs ou des bouchers ou encore d'autres tirées du langage sportif<sup>19</sup>. A. Dauzat circonscrit ainsi la part de

17. Roques 1995, p. 153. Voir également son analyse sur les distinctions entre français parlé, dialectes, langue populaire et argot p. 153-155, et sa définition du « parler poilu », très proche d'A. Dauzat : « Le vocabulaire commun des troupes, relayé à l'arrière par le ballet permanent des permissionnaires, sans oublier les centaines de milliers de prisonniers en Allemagne, constitue le *parler poilu* », p. 155.

18. Dauzat 2007 [1918], p. 61-63, par exemple : *bancal*, *colon*, *capiston*, *garde-mites*, *pousse-caillou*, *fayot*, *tire-au-flanc*, *embusqué*.

19. Dauzat 2007 [1918], p. 65-70 : français populaire parisien : *boucler la lourde*, *en écraser*; *avoir les foies blancs*, *bousiller*; *rétamé*, *godasse*; argot des malfaiteurs : *broquille*, *esgourdes*, *dabe*, *estourbir*, *surin*, *entraver*, *mouise*; langue sportive : *tacot*, *caisse à savon*; argot des bouchers (p. 175-176) : *lacsé*, *lopé*, *lageopem*.



création effective à un tiers des termes qui lui ont été adressés par ses correspondants. Cette innovation est liée sans doute au vocabulaire technique, mais surtout aux procédés de néologie du français, que sont la dérivation, les composés et les changements de sens.

D'autres procédés sont signalés : les altérations et les changements de forme, de même que l'étymologie populaire (chapitre VI) et surtout les abréviations qui reposent sur l'écriture et qui, pour Dauzat, relèvent de nouveaux procédés liés à l'écrit. C'est en fait la siglaison, qui est effectivement un procédé récent que Dauzat date d'une trentaine d'années. Elle devient une composante de la langue militaire, mais est tournée en dérision par les soldats de l'armée : ainsi ALGP (Artillerie Lourde de Grande Portée) est compris comme « Artillerie de Luxe pour Gens Pistonnés », SBM (Secours aux Blessés Militaires) devient « Société du Bistouri Mondain ». C'est le *système D*, mais aussi d'autres créations qui donneront lieu plus tard à d'autres interprétations, comme le NPSF « Ne Pas S'en Faire » ou le PCDF (« Pauvres C... Du Front »). Ces créations donnent lieu à une liste, le lexique des initiales (Dauzat 2007 [1918], p. 211-212) avant le glossaire des termes relevés chez les correspondants. C'est aussi ce qu'A. Dauzat appelle « les argots spéciaux » : il s'agit là de termes relevant aussi bien de la cavalerie que des nouveaux engins de la guerre (automobiles, avions, télégraphe) ou encore des hôpitaux d'armée ; ils ne sont pas techniques, ce sont plutôt des appellations à valeur souvent hypocoristique, ou métaphorique, ou des abréviations. C'est dans cette partie de l'étude que l'on peut parler de français populaire, qui n'est pas une variation du français standard mais du français spécialisé dans le domaine militaire, avec des dénominations qui sont d'usage dans un milieu plus restreint : argot de métier autrement dit, qui touche certaines catégories de soldats.

Dans cet ensemble, certains points se dégagent : c'est d'abord la mise en évidence de l'adoption de régionalismes et d'emprunts à l'arabe dans une langue commune à des soldats venant de toutes les régions de France et des colonies, ce qui

est favorisé par la vie commune sur une durée longue. A. Dauzat y consacre un chapitre de son livre, donnant des exemples d'emprunt au lyonnais, aux dialectes de l'Ouest, au Nord, au Midi et terminant par les emprunts aux langues étrangères (italien, espagnol, anglais, arabe et même allemand<sup>20</sup>). Ce n'est en revanche pas une terminologie militaire : si les innovations techniques sont signalées, leurs dénominations ne sont vraiment traitées que quand elles donnent lieu à des appellations métaphoriques, hypocoristiques et non des termes techniques<sup>21</sup>.

Mais A. Dauzat n'hésite pas non plus à revenir sur des mots obligés : *poilu* et *boche* en font partie. Pour le premier, il signale son ancienneté, « mot de grognard » (Dauzat 2007 [1918], p. 71), puis répandu comme nom pour désigner « dans les casernes où prédominait l'élément parisien et faubourien, soit l'homme d'attaque qui n'a pas froid aux yeux, soit l'«homme» tout court » (Dauzat 2007 [1918], p. 71) et il fait référence à son propre témoignage de mobilisé en 1914. Contrairement à l'idée reçue de ses correspondants et de ses contemporains, ce n'est donc pas une innovation et Dauzat en situe même l'origine régionale dans la région parisienne et l'est. Toutefois il s'étonne de la « rapidité foudroyante » avec laquelle ce nom s'est répandu, doté d'une nouvelle valeur sémantique « le soldat combattant » par opposition à l'« embusqué », en l'attribuant à la force de l'image<sup>22</sup>. Cette même quête des origines et de l'histoire des mots apparaît pour *Boche* : ce n'est pas une recherche récente pour A. Dauzat qui rappelle s'en être préoccupé dès 1909 et susciter

20. Dauzat 2007 [1918], chapitre IV, p. 108-125 : lyonnais : *gnôle, gaspard* ; nord : *bistouille* ; ouest : *bourrin, tambouille, zigouiller* ; sud : *costaud, hostau, moco, pagaye, panard, tatane* ; italien : *nase, pignate* ; espagnol : *moutchiachou* ; anglais : *rider, come on, tank, go* ; allemand : *estourbir, chlof, frichti, capout, fritz, minenwerfer* ; arabe : *lascar, toubib, caoua, gorbi, bled, cabir*.

21. Voir en particulier Dauzat 2007 [1918], p. 88, les dénominations des batteries ou du casque de tranchée.

22. A. Dauzat s'amuse d'ailleurs des réticences des combattants, dont Gauthiot et Cohen, à utiliser ce terme : « le plus curieux, c'est que la nuance nouvelle n'a pas été goûtée au front et a plutôt continué à discréditer le mot dans les tranchées. Et voici *poilu* mis à l'index par [...] les « poilus » parce qu'il était devenu trop « civelot » au moment où il retournait à son origine : quel paradoxe et quel injuste retour de l'histoire des mots » (Dauzat 2007 [1918], p. 74).

l'interrogation d'un professeur agrégé<sup>23</sup>. Quant à son origine, il reprend celle de L. Sainéan, rapprochant *Boche* d'un tour *tête de boche* pour désigner quelqu'un de têtu, selon le préjugé courant qui attribuait aux Allemands un entêtement obtus. Mais il associe aussi à Allemand, qui aurait été altéré en *allemoche* puis *alleboche*, avant l'ellipse *boche*. L'explication ne lui semble pas complètement convaincante, puisqu'il s'interroge sur la relation *tête de boche* et *tête de caboche*. Recherche difficile, affirme-t-il, qui n'a pas abouti puisqu'il ne le pense pas antérieur aux dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, selon G. Roques, on trouve *Boche* au sens d'« alsacien », puis de « luxembourgeois », avant de signifier « allemand », dès 1867, aphérèse d'un usuel *alboche* depuis 1860. Ce même auteur signale aussi une *tête de boche* dès 1862 (Roques 1995, p. 156-157). Si la recherche n'a donc pas abouti, en revanche, l'intérêt du passage qui y est consacré est le parallèle entre le nom *Welsche* utilisé par les Allemands.

Mais A. Dauzat ne se contente pas de ces deux termes ; il isole aussi quatre autres mots : *pinard*, *barbaque*, *seringue* et *toto*, dont il montre les attestations antérieures à la période 14-18. La guerre n'est donc pas pour ces mots un déclencheur d'innovations, mais contribue à diffuser largement des usages. La recherche historique et dialectale associée à la lexicologie permet ainsi d'aller au-delà des émotions et de l'idéologie si prégnante dans les articles et les témoignages.

Il ne faudrait pourtant pas faire de cette œuvre une description strictement scientifique, dont les critères seraient similaires à ceux des dernières décennies. Outre une écriture souvent allègre, voire engagée ou plaisante, qui associe sérieux de la recherche et vivacité du propos avec une tonalité bien différente des actuels écrits de linguistes, il faut noter aussi des

23. La réaction d'A. Dauzat face à l'interrogation dudit professeur est d'ailleurs remarquable par son ironie face à ce critique ignorant ; elle démontre aussi la position du linguiste qui se doit de rassembler toutes les manifestations linguistiques sans réserve : « Il est souvent très utile, même pour les professeurs agrégés, d'interroger et d'écouter concierges et cuisinières. Le peuple reste notre grand maître de langage, tout comme à l'époque de M. de Malherbe, gentilhomme normand, allait s'instruire auprès des crocheteurs parisiens du Port au foin. » (Dauzat 2007 [1918], p. 78.)

développements étonnants sur la psychologie du soldat d'après son langage. Même s'il prend quelques précautions pour « ne pas perdre pied et s'égarer dans les nuages » (Dauzat 2007 [1918], p. 153), il termine le chapitre sur les changements de sens par des considérations générales sur le soldat, harassé et dans l'inconfort, attaché aux « petites joies », « raisonneur », « frondeur » et utilisant l'ironie comme un « héroïsme du langage », méprisant les femmes aux mœurs faciles, les gendarmes, les vantards et les menteurs. Ce tableau pittoresque, surprenant dans une étude linguistique, est en fait le justificatif de créations linguistiques, l'importance des termes de nourriture, ou des synonymes de *voler*. Il n'est pas propre à A. Dauzat et, d'une certaine manière, fait écho aux longs développements dans les journaux ou d'autres recensements lexicaux<sup>24</sup>. Il correspond également à l'affirmation de *La Philosophie du langage*, selon laquelle on ne saurait séparer langage d'une pensée et d'une culture : le langage révèle « l'âme de la race vive, imaginative, gouailleuse jusqu'au milieu des périls » (Dauzat 1917, p. 52). Mais il étonne dans une œuvre qui préfère l'analyse et l'interprétation scientifique, selon les principes des écoles de linguistique du début du xx<sup>e</sup> siècle. C'est le signe que cette étude est profondément inscrite dans son époque et de son idéologie<sup>25</sup>.

### 3. En guise de conclusion : que faire de Dauzat au début du XXI<sup>e</sup> siècle ?

Ce livre aurait pu disparaître dans une indifférence totale, d'autres tentatives pour décrire la langue des combattants ayant été faites ultérieurement. Ainsi *Le Lexique des termes employés en 1914-1918*, réalisé par le CRID et disponible sur Internet, propose un recensement sous la forme d'un dictionnaire avec

24. Voir l'introduction de Gaston Esnault (1920, p. 13 par exemple) qui vise entre autres la comparaison qu'avait fait Lazare Sainéan avec Gavroche (Sainéan 1915, p. 21 ou p. 45) : « Les soldats ne sont pas tous des gavroches parlant de la main gauche à jet continu ; et, comme le rire est le signe de la domination de l'esprit sur les choses, il est très vrai aussi que l'homme des tranchées sous le marmitage ne rit pas sempiternellement [...] »

25. Voir également les remarques d'Odile Roynette sur l'utilisation du possessif *nos* pour les combattants, qui montre la position (assez inévitable à la fin de la guerre) de Dauzat (Roynette 2010, p. 61-62).

des citations. Le livre d'A. Dauzat reste une source documentaire, citée abondamment, à côté d'autres dictionnaires. De fait, actuellement, il est désormais traité essentiellement par des historiens de la première guerre ou par des historiens de la linguistique. G. Roques par exemple s'y réfère en considérant qu'il a réuni un bon nombre de régionalismes comme *gnôle*, *bistouille*, *bourrin*, *tambouille*, *pagaille*, *panard*, *pastis* (Roques 1995, p. 157). Toutefois il cite encore davantage le livre de Gaston Esnault, *Le Poilu tel qu'il se parle*, parfois contre le *Trésor de la Langue Française*. Le dictionnaire « des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 », publié en 1920, a évidemment un spectre plus large que celui de Dauzat, puisque, outre son propre témoignage de combattant, son auteur utilise aussi les graffitis des soldats dans les abris des guetteurs, à côté des romans publiés de 1916 à 1919. Sa perspective d'alors est celle du lexicographe et non d'une réflexion sur l'innovation: il est donc important pour une recherche des termes argotiques, d'autant qu'à la différence d'A. Dauzat, il ne nie pas l'obscénité ou la grossièreté éventuelle du langage des combattants et ses travaux ultérieurs sur l'argot français expliquent sa recherche de la langue parlée dans ses usages les plus divers. Deux témoignages donc, l'un dans une réflexion d'ensemble, l'autre dans un inventaire, et ces deux perspectives différentes explicitent l'intérêt que porte O. Roynette au second, considérant qu'il s'agit d'une « source majeure pour aborder les représentations langagières de l'expérience combattante » (Roynette 2010, p. 65). La pensée de linguiste est évidemment un document moins exploitable directement qu'un dictionnaire<sup>26</sup>, même si l'article de dictionnaire est aussi une interprétation. C. Prochasson (2006) considère, lui, que Dauzat est « davantage en quête d'exactitude que de vérité », donc plus proche d'un modèle scientifique, à la différence d'Esnault qui veut rendre compte d'une expérience de la langue des combattants.

26. Il faut cependant nuancer, puisque le chapitre 4 d'Odile Roynette (2010, p. 101-180), « Formes et genèses d'une langue de guerre », reprend le même classement que Dauzat (sédimentation des strates lexicales au XIX<sup>e</sup> siècle, « Héritages et créations en guerre », « Les mots des autres »).

Pourtant A. Dauzat a également participé aux combats, même s'il a été démobilisé en 1915 en raison de son état de santé, mais sa formation l'invite à plus de distance, même si son œuvre a assurément contribué à l'idée qu'il existe une langue spécifique des combattants, que seuls les témoins peuvent contribuer à collecter.

Document daté dans ses méthodes, sa pensée, *L'Argot de la guerre* doit-il seulement être traité comme un objet historique, l'un des nombreux écrits issus de la guerre? Quel intérêt autre que pour l'histoire tumultueuse de la linguistique peut-il présenter à notre époque? Les questions qui y sont posées restent toujours pendantes pour ceux qui s'intéressent au changement linguistique et sémantique: peut-on considérer qu'un événement politique de grande envergure, guerre ou autre événement, influe sur l'évolution linguistique? La langue des combattants est-elle une création éphémère, née du conflit ou reposant sur des usages plus anciens, destinée à disparaître ou introduite dans l'usage commun? Ces questions générales, souvent évitées en dehors de la sociolinguistique ou de quelques historiens de la langue, ne peuvent être résolues facilement. Mais le livre de Dauzat, qui apparaît comme l'étude d'un moment et d'un état linguistique, permet d'apporter quelques pistes, ne serait-ce que sur le maintien (dans la langue orale ou écrite) d'usages qu'il a analysés et décrits, ou sur l'évolution sémantique d'autres mots: quelle part d'entre eux sont toujours considérés comme familiers et quelle part d'entre eux se sont intégrés dans la langue standard? On peut penser que les nombreux corpus actuellement en cours de constitution et l'élaboration statistique permettront ce regard diachronique, jusqu'ici peu esquissé sur la langue du xx<sup>e</sup> siècle. De la même manière, les attestations, parfois rapides ou partielles d'A. Dauzat pour certains régionalismes, demanderaient assurément à être reprises, comme d'autres de ses conclusions<sup>27</sup>, à la lumière des travaux ultérieurs des dialectologues. Il semble bien que les distinctions actuelles entre variations diatopiques, diaphasiques et diastratiques

---

27. Voir à ce sujet les remarques de Pierre Rézeau (1995, p. 683-686 et p. 697-698).

permettraient de clarifier les frontières parfois floues entre usages dits populaires, français régional, langue de l'armée ou des différents corps de l'armée (marine, aviation...) pour une meilleure connaissance du français du xx<sup>e</sup> siècle.

La deuxième question, qui en découle, est celle de langue de guerre : R. Rémond dans son introduction à *l'Histoire de la langue française (1914-1945)* s'interroge ainsi sur le bornage temporel de ce volume :

Quel rapport entre la langue et la guerre, en dehors de quelques emprunts à la vie des tranchées ou des camps ? Ne serait-ce pas une survivance de cette histoire-bataille dont les historiens eux-mêmes ont depuis longtemps dénoncé l'étroitesse ou la malfaisance pour l'intelligence véritable des sociétés ? (p. 13)

Considérer qu'il existe une langue de guerre, n'est-ce pas participer à la mythologie de la langue des poilus telle qu'elle s'est constituée pendant la première guerre mondiale dans les débats que nous avons pu évoquer ? De fait, c'est le risque d'une telle étude que de mettre en évidence et de valoriser à l'excès les manifestations spontanées lexicales et discursives, pour des raisons externes à un système linguistique. Pourtant l'étude des manifestations linguistiques des combattants montre qu'il existe une communauté de locuteurs qui génèrent leurs propres normes linguistiques comme modèle identitaire et que la caractéristique de la période vient de leur extraordinaire diffusion par les médias et la littérature, ainsi que par les linguistes. Langue ou sociolecte ? A. Dauzat n'a pas eu comme projet de contribuer à la mythologie des poilus, même s'il y participe plus ou moins consciemment. Il a voulu faire un instantané, où il pouvait saisir la spontanéité et l'amalgame linguistiques qui s'opèrent dans la rencontre des locuteurs. C'est ainsi qu'il esquisse l'idée de contacts linguistiques entre Allemands et Français, outre ceux entre les alliés des Français. En ce sens, son œuvre garde un intérêt pour la linguistique du français comme témoin et analyse par un contemporain du changement sémantique.

Son entreprise exigerait assurément d'être prolongée un siècle après. L'absence de statistiques ultérieures empêche

de répondre à la question régulièrement posée : créations spontanées et éphémères ou changement linguistique de fonds ? L'actuel recensement des correspondances et des documents liés à la guerre invite à confronter les analyses d'A. Dauzat à d'autres productions. Les récents travaux sur le français du début du xx<sup>e</sup> siècle peuvent amener de nouvelles approches, en particulier sur la relation entre le français standard et celui qui apparaît dans la masse de documents auxquels nous avons désormais accès. C'est l'analyse critique de ces archives qui manque, en particulier en raison de réécritures possibles pour l'orthographe ou la syntaxe. Ces deux points en tout cas, comme la prononciation, sont absents de *L'Argot de la guerre* et, sans aucun doute, mériteraient également une analyse complémentaire. Ainsi pourrait-on alors s'interroger sur ce que sont ces manifestations linguistiques : usages lexicaux, mais à distinguer de la terminologie militaire, variation linguistique qui intègre aussi des usages morpho-syntaxiques, variations régionales ? Quelles relations avec le standard de l'époque ? Le français des poilus est-il un ensemble de variations ou a-t-il une identité propre ?

Enfin, si la « langue des poilus » a suscité un tel intérêt, qu'en est-il pour les combattants des autres nationalités ? Existe-t-il des équivalents de cette émergence linguistique dans les autres langues des combattants ? Y avait-il des phénomènes de contact ? La question est évoquée chez Dauzat dans son chapitre sur les emprunts, mais sans réponse autre que celle de quelques calques ; les travaux français sur la première guerre mondiale ne s'intéressent qu'aux pays francophones, même si l'on sait que l'enquête de Dauzat se fonde sur un précédent helvète, mené par la Société suisse des traditions populaires et que le journal allemand, *Lustige Blaetter*, avait demandé à ses lecteurs de lui transmettre des témoignages d'usages des combattants au front. Une comparaison permettrait sans doute de dégager les incidences linguistiques d'une guerre. Le livre d'A. Dauzat reste très prudent sur la question, mais l'éclairage sémantique, dialectal et lexicologique qu'il porte sur le lexique des



combattants et qui dépasse les querelles de son époque invite à la recherche sur le français de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle et sur l'impact linguistique de la première guerre mondiale.

### Bibliographie

- ANTOINE, Gérald et MARTIN, Robert (dir.), *Histoire de la langue française, 1914-1945*, Paris, CNRS, 1995.
- BÄHLER, Ursula, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004.
- BARRÈS, Maurice, « Le poilu tel qu'il parle », *L'Écho de Paris*, 23 janvier 1915.
- BRANCA-ROSOFF, Sonia, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots, paroles de la Grande Guerre*, 24, 1990, p. 21-37.
- COHEN, Marcel, « Compte-rendu de séances », *Bulletin de la société de linguistique*, t. 20, 64, 1916, p. 75-82.
- DAUZAT, Albert, *L'Argot de la guerre d'après une enquête auprès des Officiers et Soldats* [1918], avec une préface d'Alain Rey et une introduction d'Odile Roynette, Paris, Armand Colin, 2007.
- , *La Philosophie du langage*, Paris, Flammarion, 1917.
- DÉCHELETTE, François, *L'Argot des poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914. Argots spéciaux des aviateurs, aérostiers, automobilistes, etc...*, Paris, Jouve et Cie, 1918.
- ESNAULT, Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle*, Paris, Bossard, 1919.
- GAUTHIOT, Robert, *Bulletin de la société de linguistique*, t. 20, 64, 1916, p. 7 et p. 75-83.
- HAZARD, Paul, « La langue française et la guerre. I- La figure des mots », *Revue des deux mondes*, 56, 1920, p. 580-589.
- LAMBERT, Claude, *Le Langage des tranchées. Petit dictionnaire des tranchées*, Bordeaux, Imprimerie du Midi, 1915.
- LANLY, André, *Le Français d'Afrique du Nord (Algérie-Maroc)*, Paris, Puf, 1962.

- PAVEAU, Marie-Anne, *Le Langage des militaires. Éléments pour une ethnolinguistique de l'armée de terre française*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 1994.
- PROCHASSON, Christophe, « La langue du feu. Science et expériences linguistiques pendant la première guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53/3, 2006, p. 122-141.
- RÉZEAU, Pierre, « Les variétés régionales du français de France », dans G. Antoine et R. Martin (dir.), *Histoire de la langue française, 1914-1945*, Paris, CNRS, 1995, p. 677-714.
- REY, Alain, *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin, coll. « Dire la guerre », 2007, p. 1095-1101.
- ROQUES, Gilles, « Les argots entre les deux guerres », dans G. Antoine et R. Martin (dir.), *Histoire de la langue française, 1914-1945*, Paris, CNRS, 1995, p. 153-168.
- ROYNETTE, Odile, *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010.
- SAINÉAN, Lazare, *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, Boccard, 1915.

# La première guerre mondiale et les langues régionales en France

Aviv Amit  
Université de Tel Aviv

Depuis la Révolution, la question des langues dites « régionales », à savoir l'occitan<sup>1</sup>, le breton, le flamand, le basque, le catalan, le corse et l'alsacien, a posé d'énormes défis à la République. Afin de réaliser l'idéologie d'un État linguistiquement homogène, les pouvoirs politiques républicains ont mené diverses politiques à l'égard des minorités linguistiques territorialisées, incluant essentiellement la privation de leurs droits politiques, une discrimination économique et l'intégration forcée au sein d'une société francophone monolingue<sup>2</sup>. Pourtant, ces tentatives se sont révélées insuffisantes pour empêcher véritablement l'usage des langues régionales jusqu'à la première guerre mondiale (1914-1918). En effet, la Grande Guerre est considérée comme un moment crucial pour le recul des langues régionales en France et de nombreux chercheurs soulignent le rôle important de la guerre dans la minorisation dramatique de ces langues et dans la diffusion du français en tant que langue nationale perçue ou vécue comme un facteur d'unité et de cohésion<sup>3</sup>.

Les études menées depuis les années 1970 sur la diglossie français/langues régionales permettent de préciser un certain

- 
1. Par *occitan*, on entend l'ensemble des dialectes de la langue romane dite « langue d'Oc ».
  2. Aviv Amit, *Continuité et changements dans les contacts linguistiques à travers l'histoire de la langue française*, Paris, L'Harmattan, 2013.
  3. Voir, *inter alia*, Guyvarc'h qui considère la Grande Guerre comme « l'achèvement du processus d'intégration de la Bretagne ». Didier Guyvarc'h, « Les Bretons et la guerre de 14-18 », dans Dominique Le Page (dir.), *Onze questions d'histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009.

nombre d'idées concernant le rôle des langues dans le milieu militaire lors de la première guerre mondiale, en particulier celles qui traitent du *fonctionnement diglossique*, du *conflit linguistique* et de la *représentation des langues*. Cet article examinera en premier lieu le *fonctionnement diglossique*, surtout au niveau des soldats, pour montrer comment les langues régionales déclinent avec la guerre, au profit du français qui devient la langue de communication des poilus. En second lieu, nous étudierons le *conflit linguistique* et les rapports de forces entre le français et les langues régionales au sein de l'armée française durant la guerre, dans le but de montrer qu'il ne s'agit pas d'un simple passage linéaire entre « langue dominante » et « langues dominées », mais plutôt d'un conflit qui ne cesse de se reproduire tout au long de la période et est constamment remis en cause. Par la suite, nous examinerons la *représentation* du français vis-à-vis des langues régionales, en démontrant comment l'image du français devient de plus en plus positive, tandis que les langues régionales sont dénigrées comme langues « non-rentables ». Nous proposerons enfin d'élargir le champ d'études de l'article, à savoir la sociolinguistique historique, en empruntant à Mikhaïl Bakhtine le terme de « chronotope » afin de décrire le déclin des langues régionales durant la première guerre mondiale. Cet usage métaphorique du chronotope nous permettra de décrire autrement les relations de diglossie entre les langues régionales et le français et de préciser un certain nombre d'idées concernant le rôle des langues dans le milieu militaire lors de la première guerre mondiale.

Étant donné l'ampleur du sujet, et pour limiter un exposé qui deviendrait trop complexe, l'article ne pourra donner qu'un aperçu général des problèmes. Il est donc centré sur trois langues régionales (le breton, le corse et l'occitan), en excluant les langues « transfrontalières » dont le plus grand nombre de locuteurs est situé dans des régions ou pays voisins (le basque, le catalan et le flamand), ainsi que les dialectes germaniques de l'Alsace-Lorraine qui n'appartiennent pas à cette époque-là à la mosaïque linguistique française.

## 1. Le fonctionnement diglossique au début de la guerre

Au début de la Grande Guerre, l'enseignement est déjà obligatoire pour tous les citoyens de la République française depuis deux générations. Tous les soldats en 1914 ont fait leur scolarité à l'école de Jules Ferry, même les plus âgés de la réserve de l'armée active mobilisée nés en 1876, qui avaient six ans en 1882. À part quelques exceptions dans l'enseignement privé confessionnel, la langue française est la seule utilisée par les enseignants et la seule admise pour les élèves sur tout le territoire national.

Dans l'esprit de l'abbé Grégoire qui a donné pour objectif à la Révolution française d'«anéantir les patois», l'école de la Troisième République a suscité un long processus sociolinguistique de francisation. Avec son caractère unitaire et universel, l'école républicaine a servi d'instrument puissant d'anéantissement des petites patries et de déracinement des origines culturelles des individus<sup>4</sup>. Dans ce sens, les Français sont probablement un des peuples du monde qui ont le plus investi, socialement et psychologiquement, dans l'éducation scolaire, l'alphabétisation et l'apprentissage de la langue nationale<sup>5</sup>.

Or, la relation entre l'enseignement et le déclin des langues régionales n'est pas si directe, car jusqu'en 1914 au moins, l'occitan, le breton et le corse sont encore solidement présents, voire dominants, dans leurs régions respectives. Prenons l'exemple du corse décrit par Quilici<sup>6</sup> dans son livre, *Corse, pays de mon enfance* :

Nous parlions corse dès que nous quittions l'école ou plutôt nous ne parlions français qu'avec la maîtresse. Entre nous, nous parlions corse continuellement : à la recreation, dans la rue, à la maison, et même en classe quand nous bavardions... Aussi, quand il fallait traduire notre corse en français, c'était laborieux !

4. Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996.

5. François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français, de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 2 vol., 1977.

6. Marie-Antoinette Quilici, *Corse, pays de mon enfance*, Paris, La Pensée Universelle, 1977, p. 81.

Les phrases venaient mal... Pour nous, le français était une langue étrangère.

Les langues régionales renvoient alors à ce qui est familier, identique, de « chez soi », à l'opposé du français, langue nationale et langue de l'école. Cette situation diglossique, qui est plus ou moins stable jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, correspond au sens que lui donne Fishman<sup>7</sup> : deux langues sur un même territoire dont les usages différenciés hiérarchiquement n'entraînent pas nécessairement de conflit<sup>8</sup>. La diglossie décrit une situation de bilinguisme hiérarchique où la langue dominée (dite « basse ») est réservée aux fonctions personnelles et quotidiennes, telles que les conversations familières et la littérature populaire, tandis que la langue dominante (dite « haute ») est consacrée aux fonctions prestigieuses de la vie sociale, telles que les lettres, les discours, les affaires, les médias et l'université. Dans notre cas, le français en tant que langue « haute » représente la langue standardisée, la langue de la littérature et de l'enseignement, tandis que les langues régionales ne remplissent que les fonctions de communication quotidienne.

L'école joue un rôle important pour concrétiser les attitudes associées aux choix linguistiques faits par le pouvoir politique : soit de la langue enseignée (langue dominante), soit de toutes les autres langues exclues (langues dominées). Puisque les langues dominées sont considérées comme langues de la vie quotidienne, exclues de la vie scolaire, l'élève se trouve dans une situation où les images associées à sa langue maternelle se voient dégradées. Cependant, la politique d'unification linguistique dans l'enseignement obligatoire n'a pas eu pour conséquence directe la disparition des langues régionales. Un tiers de siècle après les lois scolaires de 1880, les jeunes soldats français au début de la Grande Guerre, éduqués en français,

---

7. Joshua A. Fishman, « Bilingualism With and Without Diglossia; Diglossia With and Without Bilingualism », *Journal of Social Issues*, 23/2, 1967, p. 29-38.

8. Originellement, la diglossie se définit comme le rapport permanent entre deux variétés linguistiques génétiquement apparentées, l'une dite « haute » (véhiculaire, valorisée comme « normée », possédant une littérature reconnue) et l'autre « basse ». Voir Charles Ferguson, « Diglossia », *Word*, 15, 1959, p. 325-340.

préfèrent toutefois utiliser, entre eux, leurs propres langues pour tous les domaines de la vie courante.

La Grande Guerre, qui résulte des dégradations apportées par le nationalisme et les révolutions politiques en Europe, représente en général une période de transition et surtout le passage du *xix<sup>e</sup>* siècle au *xx<sup>e</sup>* siècle. Dans le cas spécifique des pratiques langagières des soldats, elle marque la transition entre deux modes d'expression – la diglossie et le monolinguisme – l'un représentant les petites patries, la monarchie et l'Ancien Régime, l'autre la République et le sentiment national.

Au début de la Grande Guerre, la pratique de la diglossie dans l'armée française est courante. Comme c'était la tradition avant 1914, les troupes sont envoyées au combat par unités de soldats parlant la même langue régionale avec des sous-officiers parlant eux aussi cette même langue, par peur que les troupes ne comprennent pas les ordres qui leur sont donnés. De cette manière, des régiments entiers sont composés exclusivement de bretonnants, d'occitanophones ou de corsophones. Cette diglossie facilite l'acceptation des soldats qui emploient une langue régionale dans un système militaire dont la langue formelle est le français.

## 2. Le conflit linguistique durant la guerre

Pendant la guerre, plus de huit millions de Français sont mobilisés, quatre millions sont envoyés au combat et environ un tiers trouvent la mort le long des 800 kilomètres de front dévastés. Durant les quatre années de guerre, c'est le brassage des soldats français au fil de la guerre qui rompt la pratique diglossique et porte un coup rude aux langues régionales.

La guerre des tranchées est sans doute le premier contact de beaucoup de soldats bretons, méridionaux ou corses avec les citoyens français d'autres régions. Puisque dans les tranchées, on parle généralement français, l'acte même de parler n'importe quelle autre langue devient très vite contraire au patriotisme. De surcroît, il y a un sentiment d'hostilité et de xénophobie envers les soldats parlant les langues régionales, qui se sentent

humiliés dans leurs nouvelles unités. Le brassage pluriculturel entre des hommes de tout âge, parlant diverses langues et issus de milieux différents, développe ainsi un processus inévitable de francisation. Subséquemment, on constate un mouvement qui conduit de la diglossie vers le monolinguisme, lorsque les soldats envoyés au front sont amenés à renoncer à leurs parlers maternels pour passer au français.

Ce rapport entre le groupe dominant des soldats (locuteurs du français langue maternelle) et les groupes dominés (locuteurs des langues régionales) est expliqué par Nelde<sup>9</sup> de la façon suivante :

[...] les groupes linguistiques numériquement faibles ou psychologiquement affaiblis tendent à l'assimilation [...]. Celle-ci est, de fait, la forme la plus habituelle du conflit linguistique organisé au xx<sup>e</sup> siècle. Ce type de conflit devient particulièrement clair lorsqu'il a lieu entre des groupes de population ayant des structures socio-économiques différentes (urbaine/rurale, pauvre/riche, indigène/immigrant) et lorsque le groupe dominant contraint le groupe dominé à adopter sa langue comme condition préalable à son intégration.

Or, il ne s'agit pas d'un simple rapport linéaire entre « langue dominante » et « langues dominées », mais plutôt d'un conflit qui ne cesse de se reproduire tout au long de la guerre et est constamment remis en cause.

Dans ce sens, la guerre des tranchées est marquée par une dévalorisation de la langue régionale et une perte graduelle des mécanismes de signification. Puisque la langue est le symbole d'identification à un groupe, le fait de parler le français et non pas sa langue régionale est considéré comme un acte d'intégration à la société française en général. Cette logique défensive de l'identité nationale représente sans doute une crise culturelle. En effet, la guerre se caractérise par une grande confusion sociale, politique et linguistique, des excès de toutes sortes, la

---

9. Peter Hans Nelde, « La linguistique de contact, la recherche sur le conflit linguistique et l'aménagement linguistique », dans Annette Boudreau, Lise Dubois, Jacques Maurais et Grant McConnel (dir.), *L'Écologie des langues. Mélanges William Mackey*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 257-280, ici p. 265.



destruction et les morts, et par un renouvellement plus ou moins accéléré garanti par l'usage exclusif de la langue nationale.

La première guerre mondiale nous a laissé un matériau très abondant, essentiellement écrit, qui a déjà fait l'objet de soins patrimoniaux et d'études. Pour les soldats, la « culture des tranchées » s'accompagne de sentiments de détresse, désarroi, solitude et déracinement. Dans cette situation, tous les liens avec l'ancien monde sont à conserver à tout prix. Ainsi, de nombreuses personnes (soldats et familles) sont amenées pendant la guerre à écrire le français, sinon pour la première fois, du moins pour la première fois de façon aussi extensive. Les contacts avec l'arrière sont souvent quotidiens et on estime que quatre millions de lettres circulent chaque jour entre le front et l'arrière, soit un total de dix milliards durant toute la guerre<sup>10</sup>.

Les courriers des soldats sont remplis d'émotions et de valeurs qui expriment la manière dont ils communiquent entre eux et avec le monde extérieur. Horne énumère quelques-unes des émotions : « ferveurs religieuses et politiques, patriotisme, fidélité aux camarades, haine de l'ennemi ou indifférence envers celui-ci, esprit de révolte ou simple désir de survivre<sup>11</sup> [...] ». C'est ainsi que ces correspondances nous offrent une image de la guerre des tranchées et témoignent de l'impact de cette guerre sur la personnalité et sur l'identité des soldats, qui s'articule dorénavant sur la communauté nationale et non plus sur celle régionale<sup>12</sup>.

Certains historiens de la Grande Guerre désignent les conventions d'écriture au cours des hostilités (relevant du genre épistolaire ou diariste) comme une « pseudo-langue » propre au monde des tranchées. Dauzat décrit cet argot émergent du contexte prolongé de la guerre des tranchées de la manière suivante :

10. Martha Hanna, « A Republic of Letters: The Epistolary Tradition in France during World War I », *American Historical Review*, 108/5, 2003, p. 1338-1361.

11. John Horne, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 60/5, 2005, p. 903-919.

12. Luc Capdevila, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre (1914-1945) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 75, 2002, p. 97-108, ici p. 99.

Lorsqu'un groupe d'hommes vit en commun, plus ou moins isolé du reste de ses compatriotes, le genre de vie, les occupations et les impressions semblables, les nouvelles habitudes créent rapidement des expressions, des mots appropriés. Les conditions de la guerre moderne, en fixant pendant de longs mois les soldats dans les cantonnements ou les tranchées, et en les séparant de la population civile, ont particulièrement favorisé ce développement<sup>13</sup>.

Dans *La Grammaire des fautes*<sup>14</sup>, le linguiste suisse Henri Frei entreprend une étude systématique des écrits populaires durant la guerre. À partir d'un corpus constitué principalement de lettres adressées à l'Agence pour les prisonniers de guerre à Genève, Frei analyse la fonction de ce que la grammaire normative appelle « des fautes ». Selon lui, la langue des poilus, qu'il dénomme le « français avancé », propose une vision plutôt fonctionnelle de la langue en répondant aux cinq besoins qu'éprouvent les locuteurs : assimilation, différenciation, brièveté, invariabilité et expressivité. La langue des poilus contribue ainsi à cerner une communauté linguistique à part entière qui se distingue du monde extérieur. De surcroît, elle efface tout clivage culturel, linguistique, social ou régional, en faveur de l'unité nationale<sup>15</sup>.

### 3. La représentation du français vis-à-vis des langues régionales

De toutes les guerres de l'histoire de France, la première guerre mondiale est le seul conflit à présenter autant de morts, environ un million trois cent mille soldats. En raison du nombre élevé d'engagés bretonnants, corses ou occitanophones dans l'armée française, la guerre atteint considérablement la démographie dans ces régions : on évalue à 15 000-20 000 le nombre des victimes corses, voire jusqu'à 40 000 en incluant les Corses vivant sur le continent<sup>16</sup> ; la Bretagne a perdu

13. Albert Dauzat, « L'argot militaire pendant la guerre », *Mercure de France*, 1917, p. 655.

14. Henri Frei, *La Grammaire des fautes*, Genève/Paris, Slatkine, 1929.

15. Christophe Prochasson, « La langue du feu », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53/3, 2006, p. 122-141.

16. Joseph Martinetti et Marianne Lefèvre, *Géopolitique de la Corse*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 114.

quelques 120 000 « morts pour la France<sup>17</sup> » ; et dans beaucoup de départements méridionaux, la Grande Guerre représente sans doute l'événement contemporain qui a le plus marqué la mémoire collective.

L'enracinement de l'identité nationale dans le sol régional se prolonge jusqu'après la guerre dans le phénomène nationaliste du culte des monuments aux morts. Par le sang versé, la Grande Guerre contribue à renforcer les liens entre les régions et le reste de la Nation et scelle leur lien définitif avec la France. Dans ce sens, elle transforme radicalement la signification du mot « nation » aux yeux des soldats qui rentrent dans leurs foyers avec un sentiment national très fort. L'expérience dominante de ces anciens combattants est celle de la vie des tranchées et leur sentiment profond peut s'exprimer en trois mots : « plus jamais ça ». Bouleversés par le prix du sang payé pendant le conflit, les soldats sont conscients du rôle éminent qu'ils ont joué dans la défense de la patrie et de leur place dans la Nation. Quand, après quatre ans de guerre, ils rentrent dans leurs foyers, les hommes ont pris l'habitude de communiquer en français et ils continuent à parler la langue nationale à leurs enfants.

Pour mieux comprendre la mentalité de cette période d'après-guerre, certains chercheurs ont développé un concept appelé « culture de guerre » basé sur les représentations de la Grande Guerre forgées par les contemporains après le conflit. La « culture de guerre », née dans les tranchées, prend un sens très concret pour les ex-soldats, qui considèrent le conflit comme une guerre de libération nationale. La nation devient alors la valeur régulatrice pour eux et la langue nationale représente symboliquement l'expérience de la guerre. Sans le français, les valeurs de la guerre (le sacrifice, la justice, l'égalité devant le risque de la mort, la solidarité du pays avec ses soldats) sont remises en question. Par contre, le parler des langues régionales représente les sentiments de sacrifice « inutile », de victimisation

---

17. Christian Bougeard, *La Bretagne d'une guerre à l'autre : 1914-1945*, Paris, Gisserot, 1999, p. 24.

et il s'oppose donc à la volonté des soldats de reprendre en main leur propre sort<sup>18</sup>.

Au niveau social, la première guerre mondiale marque un tournant dans le développement des sociétés régionales et c'est elle qui représente sans doute l'étape finale de la transformation des paysans en Français, comme l'a formulé l'historien Eugen Weber<sup>19</sup>. Les quatre années de guerre portent également un dernier coup aux économies régionales traditionnelles en aggravant leur dépendance par rapport au pouvoir central à Paris. Les différentes communautés régionales sentent qu'elles ont payé un lourd tribut pour sauver la patrie et les langues régionales deviennent un symbole d'un passé chaotique, de l'inégalité et de l'injustice. Alors que dans toutes les régions rurales, l'économie et la société sont tiraillées entre archaïsme et modernité, l'usage du français comme langue nationale devient logique et même nécessaire, voire un symbole de la liberté.

Ainsi, le passage de la diglossie au monolinguisme, qui s'est déroulé parmi les soldats durant la guerre dans le « monde public » des tranchées, se répercute au niveau du « monde privé » du foyer. En conséquence, les parents perçoivent la langue nationale comme plus « utile », voire plus « rentable », et préfèrent que leurs enfants apprennent le français plutôt que les langues régionales. Ce phénomène mènera à l'interruption presque totale de la transmission familiale de ces langues et au passage au monolinguisme français.

Cette situation, où les langues régionales n'existent plus en tant que langues maternelles au sein de la génération née après la guerre, n'est pas seulement le résultat de la décision des pères mais également de celle des mères. En fait, les femmes à cette époque sont même plus volontaires que les hommes

---

18. Didier Carares, « Le silence dissonant des brittophones. Ou pourquoi les brittophones ont-ils cessé de parler leur langue maternelle à leurs enfants au sortir de la seconde guerre mondiale ? », *Glottopol*, 16, 2010, p. 100-112.

19. Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen: the Modernization of Rural France 1870-1914*, London, Chatto & Windus, 1976.

dans ce changement linguistique. Selon Hadjadj<sup>20</sup>, à l'époque de l'après-guerre, la baisse générale du taux d'utilisation des langues régionales est particulièrement marquée chez les mères. Tout d'abord, la plupart de ces femmes étaient régulièrement scolarisées dans les écoles de la Troisième République. Ensuite, elles sont devenues sensibles au prestige de la langue française qui joue aussi un rôle important. Enfin, le français représente pour elles la langue de la ville où elles rêvent souvent de vivre.

Ainsi, les parents souhaitent améliorer l'avenir de leurs enfants par l'instruction en français. Vu que le français est la langue du pouvoir et de la promotion sociale, les parents se sentent obligés de parler français à leurs enfants pour assurer la réussite de leur scolarité et, plus tard, de leur vie sociale. De plus, les parents considèrent que l'utilisation des langues régionales risque de nuire à une bonne connaissance du français qui est un facteur important de l'insertion des individus dans la société française moderne. Dans ce cas, les langues régionales représentent un obstacle à la réussite des enfants et c'est alors qu'une attitude de méfiance à leur égard tend à se répandre.

Ce changement d'attitude se produit dans bien des régions où une langue régionale existe. En Bretagne, si au début du xx<sup>e</sup> siècle, nombreuses sont les familles où l'on parlait breton, après la première guerre mondiale, il semble que la langue bretonne ait été abandonnée d'une manière brutale et pratiquement définitive<sup>21</sup>. De même, Boyer et Gardy décrivent la situation de l'occitan après la guerre de la façon suivante :

[...] On note aussi que l'école est totalement étanche à l'occitan, comme l'administration et l'armée : devenir fonctionnaire, gendarme, douanier, instituteur, c'est passer déjà dans la frange du « tout en français ». Lire, y compris le journal, c'est lire en français. Toute la frange « moderne » de la société est déjà en diglossie, avec des fonctions particulières pour chaque langue,

20. Dany Hadjadj, « Étude sociolinguistique des rapports entre patois et français dans deux communautés rurales en 1975 », *International Journal of the Sociology of Language*, 29, 1981, p. 88.

21. Aurore Monod Becquelin et Georges Augustins, « Pronostic : réservé », *Anthropologie et Sociétés*, 7/3, 1983, p. 25-40, ici p. 32.

un code des usages qui réserve à l'occitan – on l'appelle très largement « patois » – les fonctions les moins modernes, les moins nobles, les moins ouvertes, les communications de peu d'importance<sup>22</sup>.

Du point de vue sociolinguistique, ce processus d'assimilation, qui commence avec l'école républicaine en 1881 et gagne finalement du terrain au sein de la deuxième génération, correspond parfaitement aux pratiques migratoires contemporaines d'intégration qui ne s'achèvent, elles aussi, qu'à la troisième génération. Étant donné que les parents de la plupart des soldats ont été les premiers à faire leur scolarité à l'école de Jules Ferry, ils correspondent à la première génération dans un processus d'intégration. Leur apprentissage du français était très souvent trop partiel et insuffisant et ne permettait pas l'utilisation effective de la langue.

Ils ressemblaient alors, sur le plan sociolinguistique, aux immigrés se trouvant dans un état de diglossie : ils continuaient à parler leur langue d'origine dans la famille et dans le cadre limité de leur communauté, tandis que le français englobait toutes les autres fonctions communicatives et prestigieuses de leur vie.

Dans cette optique, les soldats de la Grande Guerre, ainsi que leurs épouses, correspondent à la deuxième génération issue de l'immigration. Ils ont acquis les langues régionales au sein de leurs familles et le français à l'école ; deux modes d'acquisition différents qui relèvent de divers enjeux psychologiques et pédagogiques. Si les spécialistes<sup>23</sup> s'accordent pour dire que l'apprentissage d'une langue seconde doit se faire tôt, ils insistent également pour souligner que les enfants doivent avoir acquis, tout d'abord, une maîtrise suffisante d'une langue première. À défaut de cette compétence, ils sont susceptibles de développer ce que Hagège appelle une « double incompétence linguistique<sup>24</sup> », comme c'est le cas chez certains enfants d'immigrés en France.

---

22. Henri Boyer et Philippe Gardy (dir.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des troubadours à l'Internet*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 309.

23. Voir, *inter alia*, Georges Lüdi et Bernard Py, *Être bilingue*, Bern, Peter Lang, 2002.

24. Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Enfin, la dynamique langagière d'une transmission linguistique intergénérationnelle entraîne généralement un processus d'intégration qui conduit à un état de monolinguisme chez les membres de la troisième génération. Les parents appartenant à la deuxième génération estiment que la langue de grands-parents n'a plus aucune utilité pour leurs enfants, et qu'elle pourrait même constituer un obstacle à leur réussite scolaire. Dans la crainte que leurs enfants soient stigmatisés comme différents (étrangers ou bien inassimilables), les parents ambitionnent pour la troisième génération une totale maîtrise du français.

Le phénomène du passage de la diglossie au monolinguisme après la Grand Guerre est donc l'équivalent de la migration des locuteurs de langues minoritaires ethniques. Tout comme un immigré externe, les parents à l'époque de l'après-guerre considèrent leur langue maternelle comme inutile. Ainsi, le français, perçu comme un symbole de statut, s'installe de façon irréversible et ne laisse aux locuteurs des langues régionales, rangées en seconde position dans la société, que peu de possibilités d'ascension sociale s'ils ne passent pas progressivement et massivement au français. Dans un but purement fonctionnel, voire économique, il devient plus « rentable » d'apprendre la langue dominante que la dominée.

#### 4. Lecture « chronotopique » du déclin des langues régionales en France

Nous avons décrit le recul des langues régionales durant la Grande Guerre comme un processus où l'espace et le temps sont inséparables : les tranchées en tant qu'espace ont développé un sentiment national commun fondé sur la langue ; et la période de la guerre coïncidait avec le fait que les soldats et leurs épouses appartenaient à la deuxième génération scolarisée dans le cadre de l'école de Jules Ferry. Dans cette optique, non seulement la Grande Guerre a-t-elle abouti à un long processus d'intégration, ainsi qu'à une longue période de diglossie, elle a de même accéléré de façon dramatique la minorisation des langues

régionales. En d'autres termes, pour emprunter un outil de l'analyse littéraire, la première guerre mondiale est susceptible d'être décrite comme le « chronotope » du déclin des langues régionales en France.

Le chronotope, notion proposée par Mikhaïl Bakhtine, recouvre les éléments de description spatiaux et temporels dans un récit fictionnel ou non. Depuis sa mort en 1975, les études des théories de Bakhtine se sont multipliées et il est devenu l'un des grands théoriciens de la littérature du xx<sup>e</sup> siècle. Bakhtine utilise la notion de chronotope dans l'art littéraire pour décrire la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret où « le temps se condense, devient compact, visible, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps<sup>25</sup> ». La définition la plus succincte que Bakhtine nous donne de ce terme, qu'il a d'ailleurs lui aussi emprunté à la théorie de la relativité, souligne sa signification figurative :

De la sorte, le chronotope, principale matérialisation du temps dans l'espace, apparaît comme le centre de la concrétisation figurative, comme l'incarnation du roman tout entier. Tous les éléments abstraits du roman – généralisations philosophiques et sociales, idées, analyse des causes et des effets, et ainsi de suite – gravitent autour du chronotope et, par son intermédiaire, prennent chair et sang et participent au caractère imagé de l'art littéraire. Telle est la signification figurative du chronotope<sup>26</sup>.

Bakhtine introduit le concept de chronotope comme un nouvel outil dans l'analyse littéraire et il l'emploie surtout pour tracer une typologie du genre romanesque. Or, le chronotope, qui se base sur les rapports entre l'espace et le temps, s'avère être un concept extrêmement flexible pouvant s'adapter également à d'autres domaines, tel que la sociolinguistique historique. La Grande Guerre n'est certes pas une œuvre littéraire, mais bien l'un des plus grands événements historiques du xx<sup>e</sup> siècle, et par là elle se prête, avec beaucoup de circonspection, à une lecture bakhtinienne.

---

25. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et Théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 237.

26. *Ibid.*, p. 391.



Pour recourir au concept bakhtinien de chronotope pour l'étude sociolinguistique du déclin des langues régionales durant la première guerre mondiale, il faut tout d'abord reformuler ce concept que Bakhtine met au point dans un contexte littéraire. Si le chronotope est « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels », le « principal générateur » et le centre organisateur des « événements contenus dans le sujet du roman, dont les "nœuds" se nouent ou se dénouent » en lui<sup>27</sup>, la Grande Guerre est le « principal générateur » et le « centre organisateur » du déclin des langues régionales en France. Comme nous avons déjà constaté, durant la guerre, les « nœuds » sociolinguistiques des pratiques langagières en France se sont noués et dénoués d'une manière définitive et irréversible.

Le processus du déclin n'a pu se dérouler qu'en s'inscrivant dans l'espace d'une géographie singulière : celui des tranchées qui rassemblait les soldats sur la frontière franco-allemande (*topos*) et celui de la période même de la guerre de 1914-1918 (*chronos*) qui rassemblait notamment les soldats figurant la deuxième génération issue de l'école républicaine. Cet espace-temps définit le déclin non seulement comme un événement technique mais comme un processus collectif qui réunit pour la première fois les soldats de la même génération pratiquant soit le français soit une des langues régionales de l'époque. Dans ce sens, le déclin des langues régionales était possible dans le cas chronotopique spécifique de la Grande Guerre et vraisemblablement impossible dans un autre.

Pour se doter d'instruments d'analyse, Bakhtine discute du développement du genre romanesque dès le début de l'Antiquité jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, tout en proposant quelques chronotopes centraux ou majeurs qui selon lui caractérisent le genre, et en laissant la porte ouverte à une diversité de chronotopes mineurs. Les chronotopes majeurs sont notamment ceux de la *route*, de la *rencontre* et du *seuil* (bien qu'il traite également des chronotopes du village, du château et du salon, ainsi que bien

---

27. *Ibid.*

d'autres). Chacun de ces trois types de chronotopes domine un sous-genre romanesque ou un moment spécifique dans l'histoire du genre romanesque.

Chronologiquement, la Grande Guerre commence par le « chronotope de la route » caractérisé par les rapports diglossiques entre le français et les langues régionales (les soldats partent à la guerre ; les unités sont organisées selon les langues maternelles des soldats). Ensuite, le « chronotope de la rencontre » s'explique par la vie quotidienne des tranchées en tant que champ d'un conflit linguistique (le brassage des unités ; les soldats envoyés au front sont amenés à renoncer à leurs parlars maternels pour passer au français ; avec la guerre, les langues régionales déclinent au profit du français qui devient la langue de communication des poilus). Enfin, le « chronotope du seuil » s'effectue lors du retour des soldats à la vie civile (les soldats rentrent dans leurs foyers, ils préfèrent parler aux enfants en français ; l'image du français devient de plus en plus positive ; les langues régionales sont dénigrées comme langues « inutiles » ; les soldats et leurs femmes tendent à favoriser l'identification avec la langue nationale en abandonnant les langues régionales).

Il semble que parmi ces trois types chronotopiques, le chronotope de la rencontre soit celui dont la relation est la plus évidente avec la Grande Guerre. Dans le roman, les rencontres se font habituellement « en route » ou sur « la grande route » ; là peuvent se rencontrer par hasard des gens normalement séparés par une hiérarchie sociale, ou par l'espace, et peuvent naître toutes sortes de contrastes, se heurter ou s'emmêler diverses destinées<sup>28</sup>. De même, la guerre des tranchées est susceptible d'être décrite comme le lieu où se croisent au même point d'intersection spatio-temporelle les voies d'une quantité de personnes appartenant à toutes les classes, situations, religions, nationalités et âges.

---

28. *Ibid.*, p. 385.

Pour conclure, cet usage métaphorique du chronotope permet de décrire la première guerre mondiale comme un événement unique qui s'est déroulé dans un lieu unique. Dans ce cas, c'est nécessairement cette rencontre singulière entre temps et espace qui permettait l'aboutissement de la situation diglossique dans les régions concernées. Il est vrai que l'école républicaine a joué un rôle non négligeable dans le déclin des langues, or, c'est surtout la dimension chronotopique de la première guerre mondiale qui a « enfoncé le clou » de l'achèvement de l'intégration linguistique des régions dans la société française. Autrement dit, après que le pouvoir politique en France ait introduit le français comme langue nationale unique dans le domaine de l'éducation, c'est finalement la Grande Guerre qui a accompli de façon inédite le processus de la francisation.

La Grande Guerre est ainsi le *topos* et le *chronos* d'une transition sociolinguistique et le passage entre deux modèles opposés : de la diglossie au monolinguisme. Dans cette optique, la guerre est étroitement liée à ce changement en tant que chronotope et sert de « noyau générateur » du déclin des langues régionales. De cette manière, les tranchées sont la clef qui permet de comprendre le recul des langues régionales en France et servent d'élément fonctionnel du processus sociolinguistique, tissant un réseau d'interactions idéologiques fondamentales autour du noyau social. Les passages individuels effectués par les soldats entre les deux modèles reflètent la transition que subit toute une époque et toute une génération, car chacun des soldats représente la voix et le discours de son groupe, de sa communauté linguistique, de sa région et de sa nation.



# L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

Gérard Reber

Université Paris-Sorbonne

Les règlements datant de la *Reichswehr* (*Führung und Gefecht*, 1921-1923) et de la *Wehrmacht* (*Heeresdienstvorschrift*, règlement de l'armée de terre HDv 300/1, 1936), et naturellement aussi les règlements antérieurs, ne contiennent pratiquement pas de définitions. Il est précisé seulement que d'éventuelles modifications requièrent l'assentiment du chef d'état-major. Les règlements de la *Bundeswehr* en revanche, et en particulier ceux de l'armée de terre et ceux qui concernent l'ensemble des armes de l'armée de terre (*Zentrale Dienstvorschriften*), définissent un certain nombre de concepts, notamment des concepts tactiques qui sont propres à la langue militaire ou bien qui, parmi d'autres emplois, ont un sens particulier dans la langue militaire. Les règlements prescrivent impérativement l'emploi des termes (ou syntagmes) dans les limites de la définition qu'ils en donnent. La modification, l'élargissement sémantique ou le remplacement des termes définis requièrent l'autorisation expresse des plus hautes autorités militaires. De plus, les différents règlements de l'armée de terre constituent aujourd'hui un système hiérarchisé. En effet, les définitions du règlement HDv 100/900 (*Führungsbegriffe*, « Concepts de commandement ») sont considérées comme fondamentales pour les autres règlements, dans la mesure où elles portent sur des concepts militaires. Enfin, tous les règlements des trois armées (terre, air, mer) s'inscrivent aujourd'hui dans le cadre plus vaste que constitue l'Alliance atlantique. Il résulte de cette prise en compte des dispositions et règlements de l'OTAN, notamment par le Commandement de l'armée de terre, que les forces armées allemandes sont

aujourd'hui étroitement imbriquées avec celles de l'OTAN, voire intégrées dans ses structures, et que les définitions adoptées par l'OTAN ont nécessairement une répercussion importante sur les définitions allemandes.

L'effondrement de l'armée allemande en 1918 a entraîné la réduction, ou la disparition, de certains termes et syntagmes pour diverses raisons : disparition des réalités désignées (armes, unités, fonctions et grades, matériels), changements d'ordre tactique, connotations ou, plus généralement, remplacements par de nouvelles désignations.

Le terme *Kommandogewalt* désignait jadis le pouvoir de commandement, assumé en Prusse par le roi et par lui seul. La constitution de l'État prussien de 1850 précisait que les affaires militaires relevaient uniquement du souverain et qu'elles étaient soustraites à l'influence parlementaire. Les actes de commandement (*Akte der Kommandogewalt*) n'étaient pas, dans la pratique, contresignés par le ministre de la guerre, qui n'en assumait donc pas la responsabilité. Le terme *Befehls-gewalt* désignait soit la responsabilité opérationnelle soit, plus généralement, le pouvoir de commandement. *Kommandogewalt* et *Befehls-gewalt* désignaient tous deux, et désignent encore aujourd'hui, la responsabilité opérationnelle ou le pouvoir de commandement. Toutefois, et déjà sous la République de Weimar, l'usage s'est établi d'opérer une distinction entre les termes *Befehl* (ministre) et *Kommando* (général). La création du syntagme *Befehls- und Kommandogewalt* visait à souligner l'étroite subordination de tous les officiers au ministre de la guerre, donc au pouvoir politique. C'est aujourd'hui le ministre de la Défense, ou le chancelier en cas de conflit, qui est le seul détenteur de ce pouvoir. Cette autorité de commandement concerne également les forces engagées hors du territoire allemand, dans le cadre des opérations dites extérieures.

L'intégration de la *Bundeswehr* dans un système de défense collective signifie-t-elle que les forces armées allemandes seraient autorisées à participer, sans discrimination, à toutes les opérations et interventions décidées dans le cadre de ce

système ? Or leur attitude est uniquement défensive. La rupture avec le passé est alors évidente ; et cette rupture se traduit par des modifications notables sur le plan linguistique, en ce qui concerne notamment la politique de sécurité, l'analyse des menaces et des risques et les nouvelles actions en faveur de la paix. Dans son arrêt de 1994, la Cour constitutionnelle fédérale avait approuvé l'argumentation de l'un des requérants qui avait invoqué l'article 87a, alinéa 2, de la Loi fondamentale : « En dehors de la défense, les forces armées ne doivent être engagées que dans la mesure où la présente Loi fondamentale l'autorise expressément. » Elle avait souligné le caractère défensif des interventions de la *Bundeswehr*, en les opposant aux actions de la *Wehrmacht* :

Eu égard aux actions des forces armées allemandes durant la seconde guerre mondiale, on ne comprendrait pas que la constitution, réglant uniquement sur le plan intérieur l'engagement des forces armées de façon précise, dans un cadre constitutionnel, eût abandonné totalement au régime du droit international les actions extérieures si délicates pour l'Allemagne sur le plan politique.

Dans cette nouvelle perspective, le nombre des termes désignant l'attaque ou l'agression a fortement diminué depuis la création de la *Bundeswehr*. Certains termes, référant clairement à une politique offensive ou à une attitude agressive, ont quasiment disparu avec l'effondrement de la *Wehrmacht* et ne sont plus employés que dans une perspective historique ou pour désigner des réalités étrangères à la *Bundeswehr*, par exemple les termes *Angriffsgedanke* et *Angriffsentwurf*, qui réfèrent à un plan offensif au niveau stratégique. Au terme *Angriffsgeist* étaient souvent associés des qualificatifs qui le mettaient plus encore en relief : *Erziehung der Truppe in frischem Angriffsgeist*, « insuffler à la troupe un esprit agressif et joyeux » (*Oberste Heeresleitung*, « commandement suprême de l'armée de terre », documents 1918). Le terme *Angriffsoperation* réfère à une attaque de grande envergure, et le terme *Angriffsunternehmung* à une action de plus ou moins grande portée dont l'attaque était la composante essentielle. Les termes *Angriffsstreifen* et

*Angriffsfeld* désignent l'un la zone dans laquelle se déroulait l'attaque et l'autre le champ de bataille. Il est intéressant de noter que les termes employés aujourd'hui, *Gefechtsstreifen* et *Gefechtsfeld*, sont plus proches des termes français correspondants : « zone de combats » ou « zone d'action », « champ de bataille ». L'élément *Angriff* a disparu de même du terme *Angriffsschlacht*, qui référerait à un ensemble de combats interarmes au niveau opératif : *Die Angriffsschlacht erstrebt den taktischen Einbruch und schliesslich den hieraus sich entwickelnden operativen Durchbruch*, « la bataille offensive vise la rupture tactique, puis la percée opérative qui en résulte ». On peut noter que plus tard d'autres termes, référant notamment aux confrontations de la guerre froide et aux menaces de la guerre nucléaire, se sont estompés progressivement et ne figurent plus, par exemple, dans les règlements les plus récents. Ainsi le terme *Angriffsgefecht*, combat offensif, employé encore dans les premiers temps de la *Bundeswehr* (règlement de l'armée de terre, 1962), a disparu à mesure que s'éloignait le spectre de la confrontation et de la guerre froide.

Les termes *Angriffsgliederung*, *Angriffsstaffel*, *Angriffsspitze* réfèrent aujourd'hui à l'articulation, au dispositif et aux échelons constituant le dispositif. Leur usage tend à se généraliser, tandis que se raréfie l'emploi du terme *Angriffswelle*, tout comme en français l'expression « vague d'assaut » par rapport à « échelon » (premier échelon ou échelon d'attaque, et second échelon). Le terme *Angriffskraft* réfère à une action en force, et la diminution de sa fréquence d'emploi au profit du terme *Angriffsschwung*, « élan de l'attaque », montre que la dynamique du combat gagne en importance. L'emploi du terme *angriffsweise* (adjectif ou adverbe) s'estompe progressivement, au profit d'autres termes comme *Gefechtsaufklärung*, « reconnaissance offensive », qui a remplacé le syntagme *angriffsweise Aufklärung*. En revanche, le terme *Angriffserfolg*, « succès de l'attaque », est encore et communément employé, l'élément *Erfolg* n'ayant en effet aucune connotation belliqueuse. Cette évolution et le choix des termes soulignent le caractère exclusivement défensif de la politique



militaire conduite aujourd'hui par le gouvernement fédéral. Pour preuve aussi la création du terme *Hinlänglichkeitsregel*, règle de suffisance découlant des effectifs militaires nécessaires pour assurer une défense suffisante. Si la défense n'exclut pas l'attaque ou la contre-attaque, comme le concédait au demeurant Jean Jaurès lui-même (*L'Armée nouvelle*, Paris, J. Rouff, 1911), défenseur ardent de la guerre défensive mais isolé face aux stratèges et hommes politiques français de son temps, il n'en reste pas moins que l'Allemagne se refuse à mettre en œuvre des moyens dont l'ampleur serait sans commune mesure avec la seule défense de ses intérêts vitaux.

Les termes *Heeresgruppenkommando*, « commandement de groupe d'armées », *Armee(ober)kommando*, « commandement d'armée », ne sont plus en usage. En effet, les niveaux de commandement qu'ils désignent n'existent plus au sein de la *Bundeswehr*. Le terme *Oberkommando* désignait au temps de la *Reichswehr* et de la *Wehrmacht* le commandement suprême des forces armées ainsi que le commandement supérieur de chacune des trois armées: *Oberkommando der Wehrmacht* (OKW), *Oberkommando des Heeres* (OKH), *Oberkommando der Luftwaffe* (OKL) et *Oberkommando der Marine* (OKM). Ces syntagmes ont disparu avec l'effondrement du Troisième Reich, en raison même de leur connotation. Les commandements *Oberkommando des Heeres* et *Oberkommando der Marine* existaient depuis longtemps déjà, ce dernier par exemple depuis 1859 jusqu'à sa dissolution en 1899 et son remplacement par *Admiralstab*. Le syntagme *Oberkommando der Marine* a été repris par la *Reichswehr*. Le terme *Oberkommando* désignait aussi avant 1945, tout comme *Armeekommando*, le commandement d'une armée. *Generalkommando*, ou *Korpskommando*, désignait l'état-major d'un corps d'armée. Seules ont subsisté les désignations de commandements du niveau corps d'armée et au-dessous: *Korpskommando*, *Divisionskommando*, *Brigadekommando*.

Toutefois, de nouveaux syntagmes ont été constitués sur la base du terme *Oberkommando*: *Streitkräfteoberkommando*, *Teilstreitkraftoberkommando* (*Teilstreitkraft* = chacune des

trois armées – terre, air, mer), *Alliiertes Oberkommando in Europa*, « commandement allié en Europe ». Le terme *Brigadekommando*, qui n'était pratiquement plus employé au temps de la *Wehrmacht*, est réapparu au sein de la *Bundeswehr*, tandis que les deux termes *Divisionskommando* et *Korpskommando* se sont maintenus, de même d'ailleurs que les termes *Divisionstruppe*, « éléments organiques de division », et *Korpstruppen*, « éléments organiques de corps d'armée ». Le terme *Generalkommando*, concurrencé par *Korpskommando*, a disparu mais l'officier général commandant un corps d'armée est encore désigné aujourd'hui par le syntagme *Kommandierender General*. L'abréviation KG est d'ailleurs employée couramment : *der KG* (par ex. de l'Eurocorps).

Après la création de la *Bundeswehr* en 1956, les syntagmes *Oberkommando der Marine* et *Oberkommando der Luftwaffe* ont été remplacés par de nouveaux termes : *Marineführungskommando*, « commandement opérationnel de la marine », et *Luftwaffenführungskommando*, « commandement opérationnel de l'armée de l'air ». Le terme correspondant pour l'armée de terre, *Heeresführungskommando*, « commandement opérationnel de l'armée de terre », n'est apparu que bien plus tard, en 1994. Quelle en a été la raison ? La marine et l'armée de l'air avaient des volumes relativement réduits. Aussi un commandement opérationnel unique s'était-il imposé d'emblée pour chacune de ces armées, d'autant plus que leur intégration dans l'OTAN s'était faite dès les débuts de la *Bundeswehr*. Depuis le milieu des années 1990, l'armée de terre doit prendre en compte une dimension nouvelle, représentée par les opérations extérieures. Ces opérations ne relèvent pas nécessairement de l'OTAN et doivent pouvoir être conduites dans le cadre d'autres organisations (ONU, UEO). Il a donc fallu créer un centre opérationnel unique pour l'armée de terre. La création du terme *Führungszentrum*, « centre opérationnel », répond de même, au niveau de l'ensemble des forces armées, à ces besoins nouveaux. Le syntagme *Führungsstab der Streitkräfte* (FüS) ne désigne pas lui-même un état-major opérationnel, comme le montre le

syntagme français correspondant (« état-major des armées »). Le mot *Führung* n'a donc pas le même sens dans les deux cas. Le terme *Führungsstab* date de la *Wehrmacht*.

Pour ce qui est des armées et des différentes armes de l'armée de terre, certaines formations n'ont eu qu'une durée éphémère. C'est essentiellement au niveau des différentes armes que se sont produits de nombreux changements, provoquant la disparition de multiples désignations, notamment dans l'artillerie, la cavalerie, le génie et le train. Ont ainsi disparu le terme *Luftschifftruppe* ou *Luftschiffertruppe(n)*, qui désignait une arme ou unité créée en 1894. Les termes *Kampfartillerie*, « artillerie de combat », *Angriffsartillerie*, « artillerie d'attaque », *Fussartillerie*, « artillerie de défense », désignaient diverses composantes de l'artillerie aujourd'hui disparues. Tous les termes et syntagmes relatifs à la cavalerie ont disparu de même : *Heereskavallerie*, « cavalerie de l'armée de terre », *Kavallerieverband*, « formation de cavalerie », *Kavalleriedivision*, « division de cavalerie », *Kavalleriebrigade*, « brigade de cavalerie », *Reiterzug (Regimentsreiterzug)*, « peloton (régimentaire) de cavaliers ». D'une manière générale, aucune désignation n'a survécu à la réalité désignée. C'est ainsi qu'ont disparu, tout au moins dans le cadre de la *Bundeswehr*, tous les termes évoquant une tradition : *Kavallerie*, *Reiter* et leurs composés (*Husaren*, etc.). Certains termes ne désignent plus que des armes, unités ou services d'armées étrangères, par exemple *das Infanterieregiment des Korps*, « le régiment d'infanterie du corps d'armée » (RICA, FR).

Tous les termes composés sur *Gendarmerie* ont disparu : *Feldgendarmerieverband*, « formation de gendarmerie de campagne », *Feldgendarmerietrupp*, « peloton de gendarmerie de campagne », *Gendarmerie-Brigade*, *Gendarmerie-Regiment*, *Gendarmeriekorps*, qui désignaient, dans les zones occupées pendant la première guerre mondiale, des unités spécialement créées pour l'administration de ces régions.

Dans le génie, certains termes comme *Ingenieur- und Pionierkorps*, « corps des ingénieurs et des sapeurs », ou *Heeres-Pionier-Brigade*, « brigade du génie de l'armée de terre »,

ont également disparu. Le terme *Armierung*, encore en usage aujourd'hui dans la marine au sens d'armement d'un navire, ne l'est plus dans le génie : *Armierung einer Festung*, « armement d'une forteresse » (ensemble des mesures prises pour la remettre en état de défense).

Les termes formés sur le mot *Train*, dans le sens qu'a ce mot en français, ont disparu, le mot *Train* lui-même n'étant plus employé depuis 1918 au sein des forces armées allemandes : *bespannte Trainformationen*, « formations tractées du Train », *Brückentrains*, « unités de pontage ». Les termes *Arbeitsgruppen*, *Arbeitskommando*, *Arbeitsoldaten* désignaient des unités, formations et soldats appelés à réaliser des travaux de construction.

Quant à l'infanterie, nombre de termes ont disparu eux aussi. Pendant la première guerre mondiale, *Ausfallkorps* désignait un corps d'armée brisant ou destiné à briser un encerclement. Le terme *Angriffsdivision*, « division d'attaque », comme aussi le terme *Angriffsbrigade* (inconnu du temps de la *Wehrmacht* et réapparu lors de la création de la Bundeswehr) figurent encore dans le règlement HDv 100/100 de 1962, mais non plus dans celui de 1987. Le terme *Marinedivision* avait désigné en 1914 une division nouvellement créée pour soutenir l'armée de terre qui était engagée en Belgique et qui progressait en direction d'Anvers. Cette division devint, le 3 novembre 1914, un corps de marine (*Marinekorps*), dissous le 1<sup>er</sup> février 1919. Le terme *Infanterie-Brigade* remonte à 1818, lorsque les brigades d'alors furent transformées en divisions et que furent constituées, au sein des nouvelles divisions, des brigades d'infanterie et des brigades de cavalerie (*Infanterie- und Kavalleriebrigaden*).

Dans les transmissions, certains matériels n'étant plus employés, les termes désignant les unités qui les utilisaient ont disparu : ainsi par exemple le terme *Gegenblinkmeldestelle*, ballon utilisé comme moyen de capter les informations communiquées par signaux depuis le front.

En matière de logistique, dans les *Nachschubverpflegungsstellen*, « centres de ravitaillement du territoire national », étaient

effectués les achats de subsistances livrées, par l'intermédiaire de l'« Office du ravitaillement » (*Nachschubverpflegungsamt*) et le « centre de regroupement des subsistances » (*Nachschubsammelstation*), vers les magasins d'armée et de campagne. La *Aufmarschabteilung*, « division des mouvements », dirigée par le général Ludendorff de 1908 à 1912, a disparu elle aussi, tout comme les termes *Automobilkorps* ou *Automobil-Corps*, « corps automobile », et *Eisenbahnregiment*, « régiment de chemins de fer ». Dans l'intendance, les termes *Intendant*, *Intendantur* et tous leurs composés ont disparu, par exemple *Divisionsintendant*, « intendant, directeur de l'intendance divisionnaire ». De nombreux autres termes ont aussi disparu en matière de santé : *Divisionspferdelazarett*, « hôpital divisionnaire de campagne pour chevaux », *Armee-Sanitäts-Kompanie*, « compagnie sanitaire d'armée », *Sanitäts-Kraftwagen-Abteilung*, « détachement d'ambulances », *Armee-Feldlazarett*, « hôpital de campagne d'armée ».

Les termes (*Korps- und*) *Etappenchef*, *Etappenkommandant*, « commandant de zone arrière », ont disparu ne fût-ce qu'en raison de la disparition du terme *Etappe*, comme aussi d'autres termes qui désignaient des fonctions déterminées : *Gasoffizier*, « officier chargé de la gestion des gaz de combat », *Bureauoffizier*, « officier adjoint », *Waffenmeisterunteroffizier*, « sous-officier armurier », *Feldgendarmierieoffizier*, « officier de la Feldgendarmierie », *Offizieraspirant*. Certains termes comme *Berittensein* (« avoir la propriété d'un cheval ») ou *Berittenmachung* (« mise à disposition d'un cheval ») référaient à la qualité de cavalier comme condition préalable à l'attribution d'un poste déterminé. Par décision du chef d'état-major de l'armée de terre relative à l'aptitude des officiers à monter à cheval, l'obligation faite aux officiers de mettre à disposition leurs propres chevaux fut supprimée en règle générale avec effet au 1<sup>er</sup> avril 1920. Des chevaux de service furent communément affectés dès lors aux officiers ou aux fonctionnaires.

Dans le domaine des forces aériennes, le terme *Luftschiffer-Detachment*, « détachement d'aérostiers », a désigné l'un des

deux détachements improvisés d'aérostiers créés à Cologne le 31 août 1870 et dissous aux portes de Paris le 10 octobre de la même année. Quelque temps plus tard, le 9 mai 1884, a été constitué un « *Ballon-Detachement* ». Cette formation a été rattachée le 1<sup>er</sup> mai 1886 au régiment de chemins de fer (*Eisenbahn-Regiment*) sous la désignation *Luftschifferabteilung*, « unité d'aérostiers ». Divers organismes et unités ont encore été constitués dans ce domaine à la veille et au cours de la première guerre mondiale : *Luftschifferkompanie*, « compagnie d'aérostiers », *Festungsluftschifferkompanie*, « compagnie d'aérostiers de forteresse », *Feldluftschifferkompanie*, « compagnie d'aérostiers de campagne », *Kommando der Feldluftschiffahrtsschule*, « commandement de l'école des aérostiers de campagne », *Kommando der Luftschifftrupps*, *Luftschiffhäfen und Militärgasanstalten*, « commandement des unités d'aérostiers, des aéroports et des installations de gaz militaires » (créé le 12 décembre 1916 et dissous le 3 septembre 1917).

Beaucoup de termes d'origine française désignant des unités ou services ont disparu pendant ou dès avant la première guerre mondiale en même temps que disparaissaient ces unités et services, sans qu'ils aient été réutilisés pour désigner éventuellement des réalités nouvelles. Ces unités et services avaient souvent été constitués sur le modèle français, notamment après les conquêtes napoléoniennes : *Gendarmerie*, *Füsilier / Grenadier*, *Intendant / Intendantur*, *Ingenieur* (génie), *Train*, *Quartiermeister*, *Patrouille*, et de nombreux composés de tous ces termes. Leur disparition, parfois progressive jusqu'en 1945 (*Gendarmerie*), et l'absence de transfert des termes qui les désignaient ont constitué une césure après une longue période marquée par l'influence française tant sur le plan de la langue que sur celui des concepts.

Certaines désignations ont disparu en raison de leur connotation. C'est le cas notamment des termes et syntagmes relatifs à l'entraînement et à l'esprit des combattants : *die bewährte Angriffsfreudigkeit der Infanterie*, « l'enthousiasme mainte fois attesté de l'infanterie dans l'attaque » (documents

OHL, commandement de l'armée de terre, 1918); *in schärfstem Angriffsgeist*, « dans un esprit offensif très marqué » (*ibid.*). Ce terme a d'ailleurs été repris par l'armée populaire de RDA : *Erst wenn der Soldat immun gegenüber allen negativen Einflüssen von aussen sei, könne sich in ihm ein hoher Angriffsgeist entwickeln*; « il faut d'abord que le soldat soit immunisé contre toutes les influences négatives externes avant que ne puisse se développer en lui un esprit très offensif »... Ou encore : *Der Vorwärtsdrang der Infanterie, ihre Marschfähigkeit, Ausdauer und Opferwilligkeit*; « le désir qu'avait l'infanterie d'aller à l'assaut, son aptitude à la marche, son endurance et son sens du sacrifice ».

Sur le plan psychologique, de nombreux termes ne sont plus en usage depuis la création de la *Bundeswehr*, décidée manifestement à rompre avec le passé. Ainsi par exemple *vaterländischer Unterricht*, expression qui avait remplacé en 1917 le terme *Aufklärungsdienst*, au sens de « service moral », « service d'information », dont les autorités d'alors avaient estimé déjà qu'il avait une connotation négative.

Pour ce qui est des commandements supérieurs, la connotation liée à certains termes ou syntagmes n'a pas affecté durablement leurs éléments constituants. La disparition du terme *Wehrmacht* a entraîné, bien naturellement, celle du syntagme *Oberkommando der Wehrmacht* (OKW), mais non pas de l'élément *Wehr*. Pour preuve les termes *Bundeswehr*, *Wehrbereich / Wehrbereichskommando* (WBK). *Wehrbereich* désigne une région militaire, tandis que le mot *Verteidigung* a été retenu pour constituer les syntagmes désignant les niveaux inférieurs : *Verteidigungsbezirkskommando*, « commandement de district de défense » / *Verteidigungskreiskommando*, « commandement de cercle de défense ».

Le mot *Führer* n'est pratiquement plus utilisé que dans la langue écrite, et à quelques exceptions près seulement en composition ou dans un syntagme, par exemple dans le cadre de certaines définitions. *Wer Soldaten zu führen hat, wird als Führer der von ihm geführten Soldaten bezeichnet*, « quiconque a la mission de conduire une troupe est désigné comme chef de la

troupe qu'il conduit » (règlement 100/900, 1977) ; *Einheit: unterste militärische Gliederungsform, deren Führer Disziplinargewalt hat*, « l'unité est la plus petite forme d'articulation militaire dont le chef dispose du pouvoir disciplinaire » (100/900, 1990). L'aire sémantique du mot *Führer* s'est considérablement réduite. Tous les composés ont disparu, à l'exception de *Zugführer*, « chef de section ». Les termes *Regimentsführer*, *Bataillonsführer*, *Kompanieführer* ont été remplacés par *Regimentskommandeur*, *Bataillonskommandeur* et *Kompaniechef*. De même, les syntagmes *der vorgesetzte Führer*, *der unterstellte Führer*, *der obere Führer*, *der untere Führer* et *der mittlere Führer* (ce dernier syntagme n'était utilisé qu'au temps de la *Reichswehr*) ont disparu. Seuls sont employés actuellement des syntagmes référant à un niveau précis, opératif ou tactique : *der operative Führer*, *der taktische Führer*, ou bien des syntagmes désignant des fonctions très précises, par exemple dans le domaine du génie : *der Führer des Sprengkommandos*, *der Führer des Sprengsicherungskommandos*, « le chef de l'équipe de mise à feu », « le chef du détachement de protection ». Il arrive, mais très rarement, que le mot *Führer* soit employé seul. *Der Führer wird wechselnd eingeteilt (Einzelkämpfer)*, « les membres du commando assument à tour de rôle la fonction de chef ».

Si certains termes ou syntagmes ne sont plus employés en raison de leur connotation, celle-ci n'a cependant pas affecté durablement leurs éléments constituants. Les syntagmes *Oberkommando des Heeres*, « commandement supérieur de l'armée de terre », *Oberkommando der Marine* et *Oberkommando der Luftwaffe* ont disparu et ont été remplacés par les syntagmes *Führungsstab des Heeres*, *Führungsstab der Marine* et *Führungsstab der Luftwaffe*, auxquels est venu s'ajouter le syntagme *Führungsstab der Streitkräfte*. Ces états-majors auraient pu être désignés par *Stab des Heeres* etc., sur le modèle par exemple des expressions françaises « état-major de l'armée de terre », « état-major de la marine », « état-major de l'armée de l'air », « état-major des armées ». Si le choix s'est porté sur les syntagmes *Führungsstab des Heeres* etc., c'était



pour marquer l'importance de ces nouveaux états-majors, qui constituent en même temps des départements ministériels. Or, deux raisons auraient pu justifier le rejet du terme *Führungsstab*. Un commandement opérationnel relevant directement de l'*Oberkommando der Wehrmacht* avait été créé en 1938 sous le nom de *Wehrmachtführungsamt* puis de *Wehrmachtführungsstab* (ou *Wehrmacht-Führungsstab*) de 1940 à 1945. D'autre part, le mot *Führung* réfère, non pas à un état-major, mais à un commandement opérationnel. Tel est d'ailleurs le sens qu'il a aujourd'hui dans les syntagmes *Heeresführungskommando*, « commandement opérationnel de l'armée de terre », *Marineführungskommando*, *Luftwaffenführungskommando* et, de création relativement récente, *Führungszentrum der Bundeswehr*, « commandement opérationnel de la Bundeswehr ».

Le rétrécissement de l'aire sémantique d'un terme peut aussi résulter de la spécialisation à laquelle tend la langue militaire. Le terme *Artilleriegefecht* n'est plus employé que dans la marine. En effet, dans l'armée de terre, le mot *Gefecht* réfère aujourd'hui au combat interarmes. Les termes *Fliegerabwehr* et *Flugabwehr* différaient seulement, jadis, par l'importance des moyens antiaériens mis en œuvre, *Flugabwehr* référant plutôt aux armes de gros calibre. Le terme *Fliegerabwehr* ne désigne plus aujourd'hui qu'un aspect précis de la défense aérienne, à savoir les mesures que doivent prendre en permanence toutes les unités pour assurer leur propre sûreté et leur sûreté réciproque face à la menace aérienne ; en font partie les mesures de protection contre les avions telles la dispersion, la mise à l'abri, le camouflage et la déception, l'observation de l'espace aérien ainsi que la lutte contre les aéronefs et les parachutistes en vol, avec toutes les armes disponibles à cet effet (règlement 100/900, 1990). Le terme *Fliegerabwehr* correspond donc à ce qu'on appelle en français la défense antiaérienne toutes armes (LATTA), par opposition aux moyens de l'artillerie sol-air (ASA).

Dans le domaine de la logistique, certains termes et syntagmes relatifs à l'évacuation notamment des blessés, des malades, des prisonniers ont disparu : *Verwundetenabschub*,

*Krankenabschub, Abschub der Bevölkerung.* Le terme *Abschub* ne réfère plus qu'à l'évacuation des matériels. Outre une plus grande précision, la restriction sémantique de ce terme présente un autre avantage: elle permet d'éviter une connotation négative en ce qui concerne les malades et blessés ainsi que les populations civiles.

Les changements d'ordre tactique ont entraîné eux aussi, mais dans une moindre mesure, quelques modifications. Par exemple, l'aviation légère de l'armée de terre, reconstituée progressivement après la création de la *Bundeswehr* sous le nom de *Heeresfliegertruppe*, relève actuellement du niveau corps d'armée, de sorte que les termes désignant des aéronefs ou des personnels rattachés soit à l'infanterie soit à l'artillerie ont disparu (*Infanterieflugzeug, Infanterieflieger, Artillerieflieger*).

Tandis que le terme *Angriffsgraben* était employé durant la première guerre mondiale pour désigner un boyau d'attaque dans le cadre de la guerre des tranchées, les termes *Vorneverteidigung / Vornestationierung*, « défense » / « stationnement de l'avant », réfèrent à la période de la guerre froide. Le premier, en particulier, signifiait que la défense devait commencer au plus près de la frontière étant donné l'étroitesse du territoire de l'ancienne République fédérale.

De nombreux emprunts ont été faits au français depuis l'époque napoléonienne, puis à l'anglais, surtout après la seconde guerre mondiale. Ces termes et syntagmes étrangers sont apparus pour diverses raisons: besoin de combler une lacune, influence et phénomène de mode. Certains ont disparu, remplacés plus ou moins rapidement par des termes et syntagmes allemands, pour parfois réapparaître plus tard. D'autres ont subsisté. De nombreux termes et syntagmes ont été empruntés au français, tout au long notamment du XIX<sup>e</sup> siècle, parfois pour combler une lacune mais le plus souvent sous l'influence de la France, qui pendant longtemps avait joué un rôle éminent en Europe sur le plan militaire.

Sur le plan tactique, le remplacement des termes et syntagmes français par des désignations allemandes s'est

fait progressivement jusqu'à la première guerre mondiale et surtout pendant et après cette période. Le terme *Gros*, « le gros des troupes », était employé tant au singulier qu'au pluriel, comme l'était autrefois le terme français. De nombreux autres termes et syntagmes empruntés au français étaient en usage avant la première guerre mondiale : *Patrouille* (et ses composés *Patrouillenkette*, « ligne de patrouilles », *Pferdesammelpatrouille*, « patrouille de ramassage de chevaux », etc.), *Eskadron* (et ses composés *Eskadronskolonne*, *Eskadronsoffizier*, *Aufklärungseskadron*, « escadron de reconnaissance », etc.), *Ballon-Detachement*, « détachement d'aérostiers », *Sektion* (et ses composés *Munitionssektion*, « division des munitions », *kriegswirtschaftliche Sektion*, « division de l'économie de guerre »). Le terme *Sperrfort* désignait un ouvrage fortifié situé entre deux forts et *Sperrfortlinie* une ligne fortifiée sans gros ouvrages. Le mot *Formation* (*Maschinengewehrgruppen in lichten Formationen*, « groupes de mitrailleuses en formations légères ») a été remplacé après 1945 par *Verband*, sauf dans l'armée de l'air et la marine. La *Kulmination des Angriffs* (*Clausewitz*) constituait le point culminant, l'instant critique de l'attaque.

D'autres marques de l'influence française sur le plan de la tactique ont été la traduction de termes français et l'usage, calqué sur le français, de certains pluriels : *die Unterstützungen*, « les soutiens » (aujourd'hui, le terme *Unterstützung* n'est employé qu'au singulier), *die Waffen*, « les armes » (au sens qu'a actuellement le terme *Waffengattungen*, « infanterie », « transmissions », etc.).

Les termes empruntés au français, à l'exception de ceux qui concernaient le service de santé, se sont maintenus pratiquement jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Après 1956, lors de la reconstitution des forces allemandes, l'influence française a continué à s'exercer quelque peu. De rares termes empruntés avant 1945, notamment dans le domaine du génie, et d'autres termes référant à différents domaines s'y sont ajoutés : *Gefechtsparcours*, « parcours d'entraînement au combat », *das militärische Kräfterdispositiv*, « le dispositif

des forces militaires », *das operative Dispositiv*, « le dispositif opératif », *Agilität*, « manœuvrabilité », *validieren / Validierung*, *Roland-Sektion*, etc. Il est à remarquer que le système Roland est un système d'armes franco-allemand, d'où l'emploi de termes français. Dans le cadre de l'Eurocorps ont été créées deux expressions: « Forces d'intervention légères » (FIL) et « Forces d'intervention mécanisées » (FIM). L'emploi des deux sigles FIL et FIM, y compris dans les documents internes rédigés en allemand, semble indiquer que l'on s'efforce, face à une masse de termes (et de sigles) anglais, d'introduire dans cette grande unité supranationale quelques termes de l'une des deux premières langues officielles du Corps européen...

Depuis la création de la *Bundeswehr*, les emprunts à l'anglais ont été beaucoup plus nombreux encore que les emprunts au français. Certes, beaucoup de termes étrangers, militaires et techniques, étant les mêmes en français et en anglais, on peut légitimement se demander à laquelle des deux langues ils ont été empruntés. Il se peut aussi que l'une et l'autre aient exercé, plus ou moins simultanément, une certaine influence au gré des influences politiques et surtout en raison d'un environnement technique et technologique international toujours plus complexe.

Il existe des désignations allemandes pour les missions ou pour les tâches relevant du niveau national (par ex. *truppendienstliche Befehlsbefugnisse*) et parallèlement des expressions anglaises mentionnées entre parenthèses (*Administrative Command, Logistic Control*). Les missions et les tâches dévolues à l'OTAN sont désignées uniquement par des expressions anglaises: *Operation Command, Operation Control, Tactical Control*. La désignation anglaise est parfois la seule à être utilisée. L'état-major des armées (*Führungsstab der Streitkräfte*) précise en ces termes les pouvoirs du ministre de la Défense: *Der Inhaber der Befehls- und Kommandogewalt behält das uneingeschränkte Full Command über die deutschen Kräfte*, « le détenteur de l'autorité suprême de commandement conserve sans restriction aucune le commandement des forces allemandes » (1996).

Nombreux sont également, dans les domaines de la politique et de la stratégie comme aussi des matériels et de la technique, les syntagmes associant des éléments allemands et anglais: *Entwicklungstool*, « outil de développement », *Close-Air-Support-Einsatz*, « opération de soutien aérien rapproché », *Picket-Luftfahrzeug*, « appareil d'alerte », *Over-Ride-Fähigkeit der automatischen Flugführung*, « possibilité d'interrompre immédiatement le vol automatique », *Luftverteidigungs-Environment*, « environnement de défense aérienne ».

Dans le règlement HDv 100/900 de 1990, tous les syntagmes allemands concernant l'aéronautique sont systématiquement doublés, entre parenthèses, des syntagmes anglais correspondants. Les règlements et autres documents contiennent de nombreux syntagmes anglais, accompagnés de définitions, dont une partie constitue parfois la traduction des ces syntagmes: *Rules of Engagement*, *Selbsauferlegte Verhaltensregeln*; *Joint Operations Center*, *Gemeinsamer Gefechtsstand für Luft / Boden-Operationen*; *catastrophic kill*, *control kill*, *soft kill*, etc.

Il arrive fréquemment aussi que les syntagmes anglais soient définis, notamment dans le règlement HDv 100/900 (1990), sans que ces définitions contiennent des éléments qui puissent être considérés comme étant l'équivalent des syntagmes anglais. Ceux-ci réfèrent principalement au niveau opératif, à l'arme nucléaire et au domaine aéronautique: *Operational Command*, *Operational Control*, *Tactical Control*, *Apportionment*, *Fallout*, *Offensive Counter Air*, etc. Certains syntagmes sont doublés... de leurs équivalents allemands (entre parenthèses): *Early Entry (Anfangsoperation)*, *Interceptor (Abfangjäger)*.

L'étape ultime, en quelque sorte, est constituée par l'emploi de syntagmes anglais qui n'ont pas d'équivalent en allemand: *Das Full Command über die deutschen Streitkräfte*, *das Stealth-Flugzeug*, *das fire and forget-Prinzip*, *Forward Logistic Sites*, *Advanced Logistic Support Sites*. Notons qu'il arrive aussi, mais c'est beaucoup plus rare, que des syntagmes anglais n'aient pas non plus d'équivalent en français: *Task Force*, *Forward Looking Infrared (FLIR)*.

Remarquons enfin que les combinaisons de termes ou syntagmes allemands avec des termes ou syntagmes anglais sont très fréquentes, comme le montrent les quelques exemples suivants : *Surface-Surveillance*, *Contingency-Optionen*, *Stand-by-Kräfte*, *Combat-Reifen*, *Laser-Beam-Rider-Verfahren*, *Killer-satellitensystem*, *Data-link-System*, *Down-link Daten*, *Multi-role-Fähigkeit*, *DamagecontrolBereich*, *Hit-to-kill-Gerät* (avec explication entre parenthèses : *d.h. der Gefechtskopf zerstört das Ziel durch direkten Treffer*). Indépendamment de la présentation graphique (avec ou sans trait d'union, apposition, conservation ou non des majuscules), c'est le signe manifeste d'une intégration croissante, notamment en ce qui concerne les techniques, procédures et matériels. L'emploi de très nombreux sigles anglais sans équivalents allemands souligne encore cette forte intégration des forces allemandes dans les structures de l'OTAN, qui leur impose pratiquement son cadre.

Les forces armées allemandes, après leur reconstitution en 1956, ont donc été fortement marquées par l'influence anglo-saxonne. Elles l'ont été aussi sur le plan linguistique. Après la *Reichswehr* et la *Wehrmacht*, la *Bundeswehr* n'a de commun avec elles que la composante *Wehr*. Cela traduit d'une part la rupture avec la longue tradition qu'évoque le mot *Reich* et avec la volonté de puissance (*Macht*), et d'autre part l'attachement à une politique exclusivement défensive. Bien plus, à l'image de l'État fédéral (*Bundesstaat*) que les forces armées ont pour mission de défendre, *Bundeswehr* réfère également à la structure fédérale de ces forces armées. Le terme *Teilstreitkraft* désigne en effet chacune des armées (armée de terre, marine et armée de l'air) ; l'emploi fréquent du pluriel *Teilstreitkräfte* montre l'importance que revêt la composante *Teil* et reflète le statut d'autonomie de ces trois armées, dont les chefs d'état-major (*Inspekteur des Heeres*, *Inspekteur der Marine*, *Inspekteur der Luftwaffe*) sont directement subordonnés au ministre fédéral de la défense et sont ainsi sur le même rang que le chef d'état-major des armées (*Generalinspekteur der Bundeswehr*), encore qu'une certaine primauté ait été conférée tout récemment à ce dernier.

## Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

Samir Bajrić

EA 4178 CPTC Université de Bourgogne

Dubravka Saulan

EA 4178 CPTC Université de Bourgogne

Ce texte prend place dans le cadre d'une série de contributions consacrées aux mutations que subit la langue lorsqu'elle est mise à l'épreuve de conflits, diplomatiques et /ou armés, entre deux ou plusieurs communautés. Ces dernières peuvent être distinguées les unes des autres sur un critère étatique, national, ethnique, social, religieux, politique ou autre. Or, le sujet dont nous allons traiter ici renvoie à un territoire et à une période (la partie de la péninsule balkanique immergée dans les différentes constructions yougoslaves et son histoire contemporaine) où la première des difficultés auxquelles se heurte le chercheur est intrinsèquement liée au nombre et à l'identité des réalités linguistiques existantes. Au-delà des choix opérés par les institutions des États sud-slaves concernés, aucun consensus communément admis et internationalement confirmé ne permet de disposer d'une théorie interprétative unique disposant d'un nombre analogue entre langues et dénominations, langues à part et variantes d'une même langue<sup>1</sup>. Dans cette aire sociologique,

---

1. Samir Bajrić, « Vie et mort d'une (dénomination de) langue : le cas du "serbo-croate" », dans C. Badiou-Monferran et T. Verjans (dir.), *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Linguistique historique », 2015, p. 205-222. Voir également Paul-Louis Thomas, « Frontières linguistiques, frontières politiques », *Histoire Épistémologie Langage*, 21, fasc. 1, 1999, p. 63-82. Qu'on nous permette ici de citer un fait personnel mais non moins représentatif des usages et des considérations caractérisant ces aires linguistiques et culturelles. Deux enfants, une fille âgée de quatorze ans et un garçon âgé de onze ans, entrent dans un étrange échange verbal. L'un est locuteur du croate, l'autre du « bosnien » ou de la variante bosnienne du croate et /ou du serbe : « — En bosnien, ça se dit... — Le bosnien

les langues et leurs appellations sont d'une certaine manière constamment mises à l'épreuve de facteurs sociopolitiques majeurs, autant dans la guerre que dans la paix. Pour les besoins de cette contribution, nous nous limiterons aux faits de langue rappelant la polarité croate-serbe en général et l'émergence de leurs terminologies militaires correspondantes en particulier, notamment depuis la guerre qui a eu lieu en Croatie (et ailleurs dans cet espace sud-slave) à la fin du siècle précédent (1991-1995).

### 1. De la dénomination « serbo-croate » à la disparition de l'armée yougoslave

Si l'humanité est habituée à côtoyer des langues qui naissent dans différents endroits du globe, elle est autant coutumière de la mort de certaines d'entre elles (les usages scolaires et académiques évoquent précisément une catégorie à part à laquelle on réserve le nom « langues mortes »). En revanche, nos sociétés éprouvent un étrange sentiment face à l'évocation des dénominations de langues qui naissent et qui disparaissent (précisons que se sont les dénominations qui naissent et qui disparaissent ; les langues, quant à elles, continuent à exister). Ainsi se profile l'histoire de la (dénomination de) langue « serbo-croate », comme en témoigne la citation suivante :

En 1866-1867 apparaît pour la première fois le nom hybride de cette langue hypothétique qu'il fallait construire (*lingua serbo-croata*) et qui sera imposé en Croatie (sous différentes formes : serbo-croate, serbocroate, croato-serbe, serbe ou croate, croate ou serbe, etc.) par différents régimes magyarophiles ou austrophiles. En Yougoslavie royale (1918-1941) et en Yougoslavie socialiste (1945-1990), on a voulu imposer aux Croates une langue dépourvue de toute caractéristique qui pourrait rappeler une tradition linguistique particulière. Malgré cela, la langue croate a conservé un vocabulaire propre pour un grand nombre de domaines (cuisine et habillements, médecine

---

n'existe pas ! — Comment ça, ça n'existe pas ? — Simplement, ça n'existe pas. Mon père me l'a dit. — Ce n'est pas vrai ! Ma maîtresse nous a dit hier que ça existe, une langue bosnienne [...]. »



et droit, chimie et différentes techniques, etc.), une prédilection pour le calque linguistique au lieu de l'emprunt; elle emprunte les termes plutôt au tchèque qu'au russe, à d'autres langues plutôt d'après la forme écrite que phonétique; elle manifeste un refus pour les emprunts au turc et pour les traits syntaxiques balkaniques. Depuis 1967, la langue croate a suivi de nouveau une ligne d'évolution indépendante, et ses locuteurs la désignent, presque exclusivement, par le nom de *langue croate*. Cet état des choses a été confirmé par la Constitution de la République de Croatie en 1991<sup>2</sup>.

Dans cette citation, l'auteur fait mention, en effet, des deux premières entités étatiques yougoslaves<sup>3</sup> où chacune avait donné naissance à un corps militaire, respectivement au service du Royaume (1918-1941) et au service de la République (1945-1991). La première Yougoslavie (Royaume de Yougoslavie, initialement Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes) avait incorporé une « Armée royale yougoslave » (*Kraljevska Jugoslavenska Vojska*). Composé dans sa quasi-totalité d'officiers et de sous-officiers serbes<sup>4</sup>, ce corps militaire avait naturellement pratiqué le « serbo-croate » (fortement adossé à la tradition linguistique serbe) comme l'unique langue officielle<sup>5</sup>, ce qui s'est plus particulièrement reflété sur sa terminologie militaire. Voici quelques éléments lexicaux contrastifs de cette terminologie :

« serbo-croate » / serbe	croate	français
<i>otadžbina</i>	<i>domovina</i>	« patrie »
<i>(armijski) đeneral</i>	<i>(vojni) general</i>	« général de l'armée »
<i>generalni štab</i>	<i>glavni stožer</i>	« quartier général »
<i>infanterija / pešadija</i>	<i>pješništvo</i>	« infanterie »

2. August Kovačec, « La langue croate », dans G. Castellan et G. Vidan (dir.), *La Croatie*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 1998, p. 11-15, ici p. 14-15.
3. La troisième et dernière Yougoslavie avait regroupé uniquement la Serbie et le Monténégro pendant une très brève période, en l'occurrence de 1992 à 2003.
4. À l'instar de la Yougoslavie titiste, les jeunes hommes non-serbes ne choisissaient que rarement une carrière militaire considérant, pour la plupart d'entre eux, que cette armée véhiculait une idéologie (proserbe) qu'ils ne souhaitaient pas adopter.
5. La présence du « serbo-croate » en tant que langue officielle de l'Armée royale ne devait pas empêcher les officiers et les soldats non-serbes (croates et slovènes) d'utiliser leurs propres langues, mais cet usage était limité à des fins communicatives en dehors de l'exercice professionnel.

Cette terminologie, dotée de l'appellation « serbo-croate », aurait pu être enterrée suite à la disparition du Royaume de Yougoslavie en 1941<sup>6</sup>. Mais il n'en fut rien. La proclamation de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY) en 1945 a permis une reprise de la pratique terminologique militaire de la Yougoslavie précédente. En effet, la naissance d'une « Armée populaire yougoslave » (*Jugoslavenska Narodna Armija*), mise au service d'un État yougoslave fondé par Josip Broz Tito (1892-1980), a apporté parmi les officiers *grosso modo* les mêmes proportions ethniques que celles de l'Armée royale. Là encore, une spécificité terminologique frappe d'emblée ce corps militaire naissant. Elle concerne le lexème « armée » que le « serbo-croate », le serbe et le croate désignent alternativement par les lexèmes *vojska* et *armija*. Le premier a été choisi indifféremment par les forces militaires oustachies et les forces militaires tchetniks<sup>7</sup>. Le second a été favorisé par Tito en 1945 dans le but exclusif de se démarquer, à tous points de vue, des appellations utilisées par ses adversaires politiques auxquels il a été confronté pendant la guerre 1941-1945.

Malgré les différences évidentes qui séparaient les deux États yougoslaves à tous les niveaux (répartition territoriale, administration, code de nationalité/appartenance ethnique, constitution, jurisprudence, appareil étatique, etc.), les deux corps militaires ont convergé vers une source commune qui fut celle d'une certaine continuité terminologique, à savoir une tradition nommée « serbo-croate » mais qui impliquait une réelle prédominance des substrats linguistiques serbes dans l'ensemble des domaines concernés : ordres militaires, grades et statuts, noms d'armes, opérations militaires, etc.

À dire vrai, cette disproportion linguistique n'a rien de surprenant dans la mesure où elle ne fait que confirmer l'existence d'un cadre organisationnel plus général où le serbe l'emporte

6. Les historiens s'accordent pour préciser que l'Armée royale a résisté onze jours à l'invasion allemande, du 6 au 17 avril 1941.

7. Pour plus d'informations sur les mouvements d'oustachis et de tchetniks, voir Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris, Fayard, 1992.

largement sur le croate. Dans *Le Croate et le serbe. Illusions et falsifications*, Miro Kačić cite au total six grands domaines de la vie sociale qui déterminent le destin d'une langue, en l'occurrence celui du « serbo-croate » de la deuxième Yougoslavie :

Après la seconde guerre mondiale, la Yougoslavie s'organise en fédération. Dans les années cinquante, cent ans après l'accord de Vienne, qui devait créer la langue serbo-croate, le croate et le serbe littéraires se distinguent l'un de l'autre par plusieurs oppositions, que nous présentons ici :

- tradition littéraire croate / tradition littéraire serbe
- écriture latine / écriture cyrillique
- variante ijékavienne du štokavien comme base de la langue littéraire croate / variante ékavienne du štokavien comme base de la langue littéraire serbe
- orthographe de Boranić pour les Croates / orthographe de Belić pour les Serbes
- terminologie technique et scientifique croate / terminologie technique et scientifique serbe
- héritage philosophique et religieux croate, et sa terminologie / héritage philosophique et religieux serbe, et sa terminologie<sup>8</sup>.

Des six domaines mentionnés, un seul a favorisé le substrat croate, notamment celui de l'écriture latine. Cette particularité a dû correspondre à une volonté, tant sociale que politique, d'obtenir une plus grande visibilité auprès du monde occidental dont les langues-cultures recourent majoritairement elles-mêmes à l'écriture latine<sup>9</sup>. Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant d'apprendre que

8. Miro Kačić, *Le croate et le serbe. Illusions et falsifications*, trad. Samir Bajrić, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 56-57.

9. Cette variante « serbo-croate », essentiellement serbe et très peu croate, est parfois jugée commode, « parce qu'elle réunit les solutions les plus simples : l'alphabet latin est connu d'un plus grand public, l'ékavien est plus simple que l'ijékavien, les mots savants internationaux sont plus répandus que les mots purement slaves. Aussi est-elle particulièrement propre à se répandre et à devenir d'usage commun dans tout le pays. C'est justement ce dont les Croates ne veulent pas. Dans une telle variante ils ne fournissent que l'alphabet, tout le reste vient des Serbes. Ils voient donc dans sa généralisation un danger pour leur identité nationale, une tentative pour les fondre

à partir de 1945, l'administration fédérale, les *mass media*, l'agence de presse yougoslave *Tanjug*, la poste, les chemins de fer, la presse politique et économique fédérale, l'armée, la diplomatie et les différents organes politiques, utilisent exclusivement le serbe. Cette langue était ainsi imposée au-delà de « variantes soumises ». À cause de tous ces événements, de cette violence linguistique ininterrompue, le croate et le serbe ont perdu leurs grammaires, leurs orthographes et leurs dictionnaires propres [...]. Malgré la Constitution yougoslave, qui garantissait l'égalité des langues, le serbe s'est imposé comme « langue officielle », utilisée dans les affaires politiques, administratives et militaires<sup>10</sup>.

Pour ce qui est du domaine strictement militaire, son tissu linguistique pouvait conserver l'épithète « serbo-croate » tout en étant d'expression (exclusivement) serbe tant qu'il réunissait en son sein des Serbes et des Croates, c'est-à-dire des locuteurs de chacune des deux langues<sup>11</sup>. Cette unification linguistique (imposée) était à l'image des autres sphères de la vie sociale, étant donné que cette dernière accueillait partout des locuteurs capables de / censés pouvoir communiquer en « serbo-croate », indépendamment de leurs appartenances ethniques. Mais à la différence de la première guerre mondiale, à l'issue de laquelle le Royaume de Yougoslavie avait rassemblé des peuples qui n'avaient jamais vécu ensemble auparavant, la seconde guerre mondiale a consolidé un certain nombre d'acquis terminologiques militaires que la tradition linguistique serbe a réussi à imposer aux autres peuples, locuteurs de langues slaves ou non, qui composaient la République fédérative socialiste de Yougoslavie. Ces acquis étaient de nature à renforcer une terminologie militaire serbe antérieure à la première Yougoslavie et à rendre silencieuse une terminologie militaire croate, également ancienne. Les exemples

---

dans un ensemble serbo-croate uniforme à prédominance serbe » (Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, op. cit., p. 135).

10. *Ibid.*, p. 58.

11. Il convient également de préciser que l'Armée populaire yougoslave faisait abstraction des autres réalités linguistiques attestées au sein de la fédération et revendiquées par les usagers : le slovène, le macédonien, l'albanais et le magyar. Là encore, les soldats, les appelés et les officiers concernés bénéficiaient du libre choix de recourir à des langues autres que le « serbo-croate », mais uniquement à titre d'échanges privés.

suivants, empruntés à plusieurs domaines, représentent fidèlement les réalités de l'époque :

### 1.1. Équipement militaire

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>mitraljez</i>	« mitrailleuse » ; « fusil automatique »
<i>tenk</i>	« char d'assaut »
<i>granata</i>	« grenade »
<i>mina</i>	« mine »
<i>bajonet(a)</i>	« baïonnette »
<i>puška</i>	« fusil »
<i>aileron</i>	« aileron »

### 1.2. Ordres militaires

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>Nalevo!</i>	« À gauche ! »
<i>Napred marš!</i>	« En avant, marche ! »
<i>Razumem, družo pukovniče<sup>12</sup>!</i>	« Oui, mon colonel ! »
<i>Mirno!</i>	« Garde à vous ! »
<i>Voljno!</i>	« Repos ! »

### 1.3. Hiérarchie militaire

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>narednik</i>	« sergent »
<i>major</i>	« major »
<i>armijski đeneral</i>	« général de l'armée »
<i>narednik-vodnik</i>	« sergent-major »
<i>kaplar</i>	« caporal »
<i>komandant</i>	« commandant »
<i>artiljerija</i>	« artillerie »
<i>artiljerac; tobdžija</i>	« artilleur »
<i>infanterija</i>	« infanterie »
<i>protivvazdušna odbrana</i>	« défense contre les aéronefs (DCA) »

12. Traduction littérale : « Je comprends, camarade colonel ! ».

### 1.4. Opérations militaires

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>štab</i>	« quartier militaire »
<i>aerokonvoj</i>	« convoi aérien »
<i>agresor</i>	« agresseur »
<i>front</i>	« front militaire »
<i>bezbedna zona</i>	« zone sécurisée »
<i>breša</i>	« percée militaire »
<i>ofanziva</i>	« offensive »
<i>aproš</i>	« tranchée »

Force est de constater que cette continuité terminologique repose en (grande) partie sur des héritages issus des deux guerres mondiales, plus particulièrement de la première. En effet, la guerre de 1914-1918 a connu, si l'on en juge par certains ouvrages d'histoire, une alliance militaire ayant permis à l'armée serbe de se rallier aux forces armées des pays vainqueurs, notamment à l'armée française<sup>13</sup>. La présence au sein de cette terminologie militaire « serbo-croate » d'un nombre considérable d'emprunts français, adaptés à l'orthographe et à la phonétique serbes, confirme l'émergence à l'époque d'une certaine francisation des termes militaires « serbo-croates » / serbes.

## 2. Fracture militaire, fracture terminologique

Une étrange coïncidence entre un fait lexicographique et un fait politique se produit au début des années 1990, années qui introduisent l'éclatement de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. C'est donc en 1991 que le monde assiste à la désintégration de cette entité étatique, créée par Tito, ce qui se traduit par l'éclatement d'un conflit militaire et par l'émergence d'une force militaire nouvelle au sein de la nation croate, à savoir une toute jeune armée croate, partie intégrante d'une République

13. Ce que d'aucuns appellent « amitié franco-serbe » est effectivement le résultat d'une coopération militaire de la première guerre mondiale lors de laquelle les deux pays, la France et la Serbie, avaient combattu un ennemi commun : l'Autriche-Hongrie. La France a envoyé au front de l'Est le maréchal Louis Franchet d'Espèrey, commandant de la Cinquième Armée, qui a dirigé les opérations militaires dans lesquelles étaient intégrés les soldats de l'armée serbe.

de Croatie tout aussi naissante. En cette même année, l'éditeur zagrebois Novi Liber publie un dictionnaire de la langue croate (*Rječnik hrvatskoga jezika*). Parmi ses entrées, ce dernier comporte deux noms traduisant le terme français « armée », à savoir *vojska* et *armija*. Il convient de souligner que le lexicographe Vladimir Anić définit le terme *armija* en recourant à son synonyme *vojska* et qu'il renonce à ce procédé synonymique lorsqu'il entreprend de définir le terme *vojska*. Ces choix définitoires sont assez symptomatiques. Ils traduisent une franche priorité accordée aux mots croates (mots étymologiquement slaves, non assimilables aux emprunts venant de langues non-slaves), ce qui est une caractéristique représentative de la tradition linguistique croate, fût-elle militaire ou autre.

La dissolution de l'État yougoslave rend caduque *ipso facto* l'existence d'une « Armée populaire yougoslave » (*Jugoslavenska Narodna Armija*). Face à cette réalité, deux nouvelles forces armées, chacune représentant l'un des deux peuples, voient le jour : une armée croate (*Hrvatska Vojska*), au service de la République de Croatie, nouvellement reconnue, et une armée yougoslave (*Vojska Jugoslavije*), au service de la République fédérative de Yougoslavie, cette dernière incluant uniquement la Serbie et le Monténégro<sup>14</sup>.

14. Ces faits historiques risquent de prêter à confusion. Cette République fédérative de Yougoslavie (RFY), qui fut la troisième et dernière construction yougoslave dans l'histoire des Slaves du sud (1992-2003), ne doit en aucun cas être confondue avec ses deux prédécesseurs, la République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY : 1945-1991) et le Royaume de Yougoslavie (RY : 1918-1941). La RFY fut rebaptisée Serbie-Monténégro en 2003, ce qui marqua la disparition définitive du nom Yougoslavie de la scène politique. En 2006, la Serbie-Monténégro cessa à son tour d'exister, ce qui entraîna l'émergence de deux nouvelles entités étatiques dans la région : la République de Serbie (RS) et la République du Monténégro (RM). On notera, à titre de complément d'information, les noms officiels des forces armées des deux entités étatiques : *Vojska Srbije* (« Armée serbe ») et *Vojska Crne Gore* (« Armée monténégrine »). L'on ajoutera également un autre fait marquant. À l'instar de l'armée croate et malgré leurs traditions linguistiques, favorables aux emprunts, les deux forces militaires en question avaient sciemment évité le terme *armija* au profit du terme *vojska* afin de se détacher des connotations passéistes, celles de l'« Armée populaire yougoslave », devenue politiquement compromettante. Seule la partie bosniaque de l'actuelle République de Bosnie-Herzégovine (RBH), à savoir l'entité non-croate et non-serbe de ce pays, a opté pour le terme *Armija Bosne i Hercegovine* (« Armée de Bosnie-Herzégovine »), mais ce corps militaire est une simple composante d'une force militaire plus importante, celle

Malgré une neutralité affichée au début de la guerre de Croatie, l'« Armée populaire yougoslave » subit, dès l'année 1990, un processus de serbisation dans la mesure où ses membres non-serbes, croates et autres (soldats, officiers, employés civils, etc.) quittent leurs postes en pratiquant massivement la désertion. Par conséquent, la fin de l'union linguistique « serbo-croate » coïncide avec la fin de l'union militaire yougoslave. Ayant saisi et/ou confisqué la quasi-totalité de l'armement qui appartenait jadis à l'« Armée populaire yougoslave », les Serbes (de Croatie et d'ailleurs) ont naturellement continué à user d'une terminologie existante et antérieure à chacun des trois conflits militaires en question, en l'occurrence les deux guerres mondiales et la guerre de Croatie (1991-1995). Quant aux Croates, aucune continuité ne pouvait y être de mise. En effet, aucune reprise de la terminologie militaire « serbo-croate » n'était souhaitable, vu que les Croates n'ont jamais considéré cette dernière comme étant représentative de leur propre tradition, celle de l'histoire du peuple croate. Ainsi « apparaît la nécessité de faire revivre les termes militaires et les autres mots, autrefois opprimés puis oubliés<sup>15</sup> ».

Il convient donc de procéder ici à l'élaboration de champs contrastifs faisant apparaître les particularités lexicales de trois corps militaires traduisant deux traditions terminologiques distinctes, l'une renvoyant à la tradition linguistique serbe / « serbo-croate », celle de l'« Armée populaire yougoslave (APY) » et de l'« Armée yougoslave » (forces armées de la République fédérative de Yougoslavie, rassemblant la Serbie et le Monténégro), future armée serbe (AS), l'autre représentant la tradition linguistique croate, celle de l'« Armée croate (AC) ».

---

de la RBH, où, une fois de plus, l'on retrouve le terme *vojska*, à savoir *Vojska Federacije Bosne i Hercegovine* (« Armée de la Fédération de Bosnie-Herzégovine »).

15. Miro Kačić, *Le croate et le serbe. Illusions et falsifications*, op. cit., p. 61.



### 2.1. Équipement militaire

APY	AS	AC	équivalent français
<i>mitraljez</i>	<i>mitraljez</i>	<i>strojnica</i>	« mitrailleuse »
<i>bajonet(a)</i>	<i>bajonet(a)</i>	<i>puščani bodež</i>	« baïonnette »
<i>tenk</i>	<i>tenk</i>	<i>tenk</i>	« char d'assaut »
<i>haubica</i>	<i>haubica</i>	<i>haubica</i>	« obusier »
<i>municija</i>	<i>municija</i>	<i>streljivo</i>	« munition »
<i>dvogled</i>	<i>dvogled</i>	<i>dalekozor</i>	« jumelles »
<i>protiv-oklopni</i>	<i>protiv-oklopni</i>	<i>protuoklopni</i>	« roquette »
<i>raketni sistem</i>	<i>raketni sistem</i>	<i>raketni sustav</i>	« anti-blindage »
<i>busola</i>	<i>busola / kompas</i>	<i>kompas</i>	« boussole »

### 2.2. Ordres militaires

APY	AS	AC	équivalent français
<i>Nalevo!</i>	<i>Nalevo!</i>	<i>Nalijevo!</i>	« À gauche! »
<i>Napred marš!</i>	<i>Napred marš!</i>	<i>Stupaj!</i>	« En avant, marche! »
<i>Razumem, družo pukovniče</i> <sup>16</sup>	<i>Razumem, gospodine pukovniče</i> <sup>17</sup>	<i>Da, gospodine brigadire</i> <sup>18</sup>	« Oui, mon colonel! »
<i>Mirno!</i>	<i>Mirno!</i>	<i>Mirno!</i>	« Garde à vous! »
<i>Voljno!</i>	<i>Voljno!</i>	<i>Na mjestu odmor!</i>	« Repos! »

### 2.3. Hiérarchie militaire

APY	AS	AC	équivalent français
<i>artiljerija</i>	<i>artiljerija</i>	<i>topništvo</i>	« artillerie »
<i>artiljerac; tobdžija</i>	<i>artiljerac; tobdžija</i>	<i>topnik</i>	« artilleur »
<i>infanterija / pešadija</i>	<i>infanterija / pešadija</i>	<i>pješništvo</i>	« infanterie »
<i>avijacija</i>	<i>avijacija</i>	<i>zrakoplovstvo</i>	« aviation »

16. Traduction littérale : « Je comprends, camarade colonel! ».

17. Traduction littérale : « Je comprends, Monsieur colonel! ».

18. Traduction littérale : « Oui, Monsieur colonel! ».

APY	AS	AC	équivalent français
<i>protivvazdušna odbrana</i>	<i>protivvazduhoplovna odbrana</i>	<i>protuzračna obrana</i>	« défense contre les aéro-nefs (DCA) »
<i>mornarica</i>	<i>pomorstvo</i>	<i>mornarica</i>	« marine nationale »
<i>desetar</i>	<i>desetar</i>	<i>skupnik</i>	« caporal »
<i>kapetan</i>	<i>kapetan</i>	<i>satnik</i>	« capitaine »
<i>major</i>	<i>major</i>	<i>bojnik</i>	« major »
<i>vojno lice</i>	<i>vojno lice</i>	<i>djelatna vojna osoba</i>	« un militaire »
<i>vojna jedinica</i>	<i>vojna jedinica</i>	<i>vojna postrojba</i>	« unité militaire »
<i>bataljon</i>	<i>bataljon</i>	<i>bojna</i>	« bataillon »

#### 2.4. Opérations militaires

APY	AS	AC	équivalent français
<i>agresor</i>	<i>agresor</i>	<i>napadač / osvajač</i>	« agresseur »
<i>aerokonvoj</i>	<i>aerokonvoj</i>	<i>zračni konvoj</i>	« convoi aérien »
<i>paravojna formacija</i>	<i>paravojna formacija</i>	<i>paravojna postrojba</i>	« force paramilitaire »
<i>front</i>	<i>front</i>	<i>bojišnica</i>	« front militaire »
<i>vojno dejstvovanje</i>	<i>vojno dejstvovanje</i>	<i>vojno djelovanje</i>	« action militaire »
<i>štab</i>	<i>štab</i>	<i>stožer</i>	« quartier militaire »
<i>breša</i>	<i>breša</i>	<i>proboj / prodor</i>	« percée militaire »
<i>aproš</i>	<i>aproš / rov</i>	<i>rov</i>	« tranchée »
<i>artiljerijska paljba</i>	<i>artiljerijska paljba</i>	<i>topnička vatra</i>	« feu d'artillerie »
<i>linija fronta</i>	<i>linija fronta</i>	<i>crta bojišnice</i>	« ligne de front »
<i>vazdušno osmatranje i javljanje</i>	<i>vazdušno osmatranje i javljanje</i>	<i>zračno motrenje i navođenje</i>	« navigation aérienne »

Il résulte de ce qui précède que les deux traditions maintiennent une réelle cohérence dans leurs terminologies militaires respectives nonobstant un certain nombre de nuances qui relativisent les données en termes d'écart ou d'analogies. Ces faits méritent une parenthèse. D'une part, la tradition linguistique serbe, supérieure aux changements étatiques et institutionnels, confirme l'existence d'une tendance identifiable et bien connue des linguistes, celle d'un recours spontané et naturel aux emprunts. Ces faits de langue marquants frappent l'ensemble des activités humaines au sein desquelles le linguiste peut constater que le serbe est une langue (plutôt) emprunteuse<sup>19</sup>. Quant à la tradition linguistique croate, dont l'institutionnalisation a connu une véritable discontinuité (1918-1941; 1945-1991)<sup>20</sup>, elle conserve les pratiques séculaires de cette communauté linguistique consistant à choisir, presque exclusivement, des termes croates, c'est-à-dire des mots d'origine slave, soit en reprenant des noms anciens (au risque de se heurter parfois à des archaïsmes), soit en créant des calques linguistiques. Les deux tendances, l'une serbe l'autre croate, ont longtemps inspiré les travaux des slavistes :

Le problème du vocabulaire technique et scientifique ne se posait pas encore beaucoup en 1850. Depuis, il est devenu crucial. Or les deux peuples l'ont résolu de façon diverse, conformément

19. Pour autant que l'on puisse définir une langue standard en ces termes sans jamais recourir à un examen plus approfondi pour pouvoir dégager des lois d'évaluation nuancées et plus rigoureuses.

20. La très courte période de quatre ans sur le plan politique (1941-1945), celle qui sépare les deux premières Yougoslavies, concerne la proclamation de l'« État indépendant de Croatie » (*Nezavisna Država Hrvatska*). Cette entité étatique qui, malgré son appellation, dépendait étroitement des régimes de Hitler et de Mussolini, avait renoué avec la terminologie militaire authentiquement croate. Mais le gouvernement pronazi d'Ante Pavelić (mouvement d'oustachis; voir Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie, op. cit.*), fondateur de l'« État indépendant de Croatie », ne s'est pas contenté de reprendre les termes militaires ancestraux. Il a également recouru à la création de termes nouveaux, représentatifs eux-mêmes de la tradition linguistique croate. Parmi ces derniers, l'on peut citer *satnija*, mot croate se substituant au mot serbe *četa* et qui signifie « compagnie militaire »; *skupnik*, équivalent du mot serbe *desetar* ou *kaplar* (« caporal »); *Hrvatsko domobranstvo* (littéralement « garde-patrie militaire croate »); etc.

à des traditions divergentes. Les Croates partageaient avec les autres peuples d'Europe centrale, sujets de l'Autriche, la peur de perdre leur identité nationale, et pour cette raison, comme les Tchèques, les Slovaques ou les Hongrois, ils ont eu tendance à inventer pour les concepts nouveaux des mots de leur cru, donc d'origine slave. Les Serbes, comme les autres peuples orthodoxes, Russes et Bulgares, n'avaient pas cette crainte et ont emprunté en grand nombre des mots étrangers. Ainsi « histoire », « géographie », « oxygène » se disent en serbe *historija*, *geografija*, *oksigen*, et en croate *povijest*, *zemljopis*, *kisik*.

Il s'agit d'une tendance profonde chez les deux peuples, qui a continué à se manifester, au fur et à mesure des progrès de la science, dans toute la création terminologique depuis plus de cent ans<sup>21</sup>.

Les langues en présence ont pu, au contraire, chercher à se protéger les unes des autres ; pensons au cas des résistances, au sein de l'Empire autrichien, du hongrois, du tchèque, du croate... vis-à-vis de l'allemand, ou encore du croate lors des tentatives de magyarisation en Croatie (la longue lutte du croate pour se maintenir comme langue nationale explique du reste dans une large mesure l'hostilité, toujours actuelle, du croate aux emprunts, et la volonté de recourir aux néologismes slaves tout en rejetant les « serbismes »...) <sup>22</sup>.

D'autre part, ces écarts et analogies renforcent les vieux principes de langues en contact, objet d'études de la sociolinguistique. En effet, une analyse minutieuse des différences lexicales permet de détecter des sources d'influence contraires aux traditions terminologiques des uns et des autres. On peut citer quelques exemples en commençant par une analogie, en l'occurrence celle de l'ordre militaire *Mirno*<sup>23</sup> (« Repos! »). Ce dernier est identique aux deux terminologies militaires, ce qui est observable dans les trois corps militaires que nous avons analysés (« Armée populaire yougoslave », « Armée yougoslave »

21. Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, op. cit., p. 132-133.

22. Paul-Louis Thomas, « Frontières linguistiques, frontières politiques », art. cit., p. 64.

23. Il semblerait que cet ordre militaire de l'actuelle armée de la République de Croatie coexiste avec celui de *Pozor!* (même signification : « Garde à vous! »), mais ce fait de langue demande confirmation.

et « Armée croate »). De même, chacune des deux terminologies peut renoncer, provisoirement, aux tendances générales en procédant de manière inhabituelle. Tel est le cas de l'« Armée yougoslave » (actuellement l'« Armée serbe ») qui, au lieu de reprendre un terme qui fut partie intégrante de la terminologie militaire de l'« Armée populaire yougoslave », à savoir *protivvazdušna odbrana*, le transforme en *protivvazduhoplovna odbrana* (« défense contre les aéronefs », DCA).

Bien qu'elles soient ponctuelles et qu'elles n'affectent pas considérablement les procédés fondamentaux, ces sources d'influence prouvent néanmoins que les deux standards linguistiques, croate et serbe, peuvent difficilement créer des oppositions rigoureusement exclusivistes *in vitro*<sup>24</sup>, compte tenu de leurs similitudes typologiques. Ces oppositions et la recherche de différences radicales constituent pourtant la cible de certains linguistes/grammairiens puristes de part et d'autre, habitués à voir (ou à créer) des dissemblances là où il n'y en a pas. En même temps, il est dérisoire de croire que les deux traditions terminologiques, issues de deux normes grammaticales distinctes, puissent converger vers une unicité quelconque. Comme le conclut Paul Garde dans un chapitre consacré au « serbo-croate » :

Le positivisme du début du siècle [...] a cru qu'on pouvait déterminer l'appartenance nationale par des critères objectifs tels que la langue. Nous savons maintenant qu'il n'en est rien. Le linguiste doit être modeste. Les classifications qu'il propose ne peuvent en aucun cas servir de guide aux politiques. La langue n'est un critère déterminant que si les intéressés la reconnaissent comme tel. Un peuple se définit par sa conscience d'être un peuple. La linguistique, comme l'intendance, doit suivre<sup>25</sup>.

Le dernier conflit militaire, celui de la guerre de Croatie, offre un poste d'observation qui complète l'étude d'une polarité sociolinguistique. La première résistance à une politique linguistique fut la lutte des Croates contre la magyarisation de leur pays, bien avant la première guerre mondiale. Nous pouvons

24. Nous empruntons ce terme à Louis-Jean Calvet, *La Sociolinguistique*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 1993.

25. Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, *op. cit.*, p. 138.

qualifier cette résistance de typologiquement extrinsèque, dans la mesure où la confrontation à la langue et à la terminologie magyares a obligé les Croates à refuser des éléments entièrement étrangers à leur propre langue. La seconde résistance renvoie au processus de serbisation entrepris par les deux Yougoslavies. Cette résistance-là pourrait être considérée comme typologiquement intrinsèque, vu qu'elle a incité les Croates à se distinguer d'une langue et d'une terminologie proches de leur propre langue.

Toute étude, pour peu qu'elle soit contrastive, entre le croate et le serbe, réintroduit l'une des grandes considérations des linguistes et des historiens de la langue. Elle consiste à poser l'existence d'un « diasystème serbo-croate ou croato-serbe ». Au-delà de l'inextricable difficulté définitoire à laquelle sont confrontées la linguistique et, de manière générale, les sciences humaines<sup>26</sup>, la différenciation entre deux terminologies militaires rejoint celle que l'on opère usuellement entre les deux systèmes linguistiques, croate et serbe. Dans le cadre de notre étude, il convient de renvoyer, entre autres, aux différentes valeurs discursives pour (se) convaincre de l'extraordinaire complexité interprétative et identitaire que s'octroie la thématique choisie. Les éléments analysés précédemment aboutissent à des conclusions saillantes. Tel est le cas, à titre d'illustration, du fait de langue suivant : le terme *vojno lice*, terme ressortissant à la terminologie serbe, est de loin favorisé discursivement par les locuteurs du croate, au détriment du mot *djelatna vojna osoba* (« un militaire »), partie intégrante de la terminologie croate. Cette préférence s'explique, pour reprendre la théorie de Louis-Jean Calvet, par le caractère hybride de l'introduction *in vitro* (et non *in vivo*) du terme *djelatna vojna osoba*, dépourvu de toute charge énonciative empirique mais attesté au sein du système linguistique. Telle est, résumée, la problématique qu'engendrent les terminologies militaires croate et serbe : une quête de continuités respectives, renforcée par la dernière guerre, et une

---

26. Comment définir adéquatement la langue, une langue précise ? Peut-on se contenter d'une seule définition ? À partir de quels critères parvient-on à trancher entre langue et variante ? etc.

interaction rendue possible par une incontestable proximité typologique et un passé en partie commun.

## Références bibliographiques

### *Ouvrages scientifiques*

- BAJRIĆ, Samir, « Vie et mort d'une (dénomination de) langue: le cas du "serbo-croate" », dans C. Badiou-Monferran et T. Verjans (dir.), *Contributions à l'étude du changement linguistique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Linguistique historique », 2015, p. 205-222.
- CALVET, Louis-Jean, *La Sociolinguistique*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je? », 1993.
- CASTELLAN, George et VIDAN, Gabrijela, *La Croatie*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je? », 1998.
- ĆIRILOV, Jovan, *Hrvatsko-srpski rječnik inačica*, Beograd, Stilos, 1989.
- DABO-DENEGRI, Ljuba, *Hrvatsko-francuski jezični dodiri*, Zagreb, Globus, 2007.
- FINKIELKRAUT, Alain, *Comment peut-on être croate?*, Paris, Gallimard, 1992.
- GARDE, Paul, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris, Fayard, 1992.
- , *Les Balkans* [1994], Paris, Flammarion, 1999.
- HAGÈGE, Claude, *Contre la pensée unique*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- HUMBOLDT, Wilhelm (von), *Sur le caractère national des langues*, trad. Denis Thouard, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- KAČIĆ, Miro, *Le croate et le serbe. Illusions et falsifications*, trad. Samir Bajrić, Paris, Honoré Champion, 2000.
- MATASOVIĆ, Ranko, *Jezična raznolikost svijeta: podrijetlo, razvitak, izgledi*, Zagreb, Algoritam, 2011.
- PRANJKOVIĆ, Ivo, *Kronika hrvatskoga jezikoslovlja*, Zagreb, Matica hrvatska, 1993.

THOMAS, Paul-Louis, « Frontières linguistiques, frontières politiques », *Histoire Épistémologie Langage*, 21, fasc. 1, 1999, p. 63-82.

*Sources lexicographiques*

ANIĆ, Vladimir, *Rječnik hrvatskoga jezika* [1991], Zagreb, Novi Liber, 1998.

BRODNJAK, Vladimir, *Rječnik razlika između hrvatskoga i srpskoga jezika*, Zagreb, Školske novine, coll. « Hrvatska sveučilišna naklada », 1992.

KLAIĆ, Bratoljub, *Rječnik stranih riječi: tuđice i posuđenice*, Zagreb, Matica hrvatska, 1987.



## Résumés / Abstracts

### Hélène BIU, Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv<sup>e</sup> siècle. Questions de lexique

#### *Résumé*

Tous les traducteurs médiévaux du *De re militari* de Végèce et des *Stratagemata* de Frontin se sont heurtés à une difficulté majeure : trouver aux mots latins désignant des réalités militaires spécifiquement romaines des équivalents vernaculaires alors que leur référent n'existait plus dans le monde médiéval. Cet article se propose d'analyser les procédés mis en œuvre par les trois traducteurs espagnols de Frontin et par Alonso de San Cristóbal, traducteur de Végèce, pour restituer le lexique technique relatif aux armes, machines et engins de guerre romains. Les tendances observées dans ce corpus primaire (absence de consensus sur les équivalents employés, recours limité à l'emprunt et exploitation des potentialités lexicales du castillan) se vérifient dans une approche synchronique plus large incluant d'autres traductions des histoires romaines élaborées au xv<sup>e</sup> siècle. Les apports lexicaux de ces traductions, qu'ils soient transitoires ou pérennes, n'en sont pas moins importants. Le corpus fournit nombre de premières attestations non enregistrées par les dictionnaires.

#### *Abstract*

In the Middle Ages, all translators of Vegetius' *De re militari* and Frontinus' *Stratagemata* had to tackle with a major difficulty: to find vernacular equivalents for latin words referring to roman arms or war machines which didn't exist anymore in the medieval world. This article examines how Alonso de San Cristóbal, who translated Vegetius to Castilian before 1406, and the three Spanish translators of Frontinus proceeded to render this technical vocabulary. The analysis of their lexical choices

shows that they rarely resort to latin borrowings and would rather do an extensive use of patrimonial words; this preference for lexical possibilities of Castilian idiom doesn't lead, however, to a standardized vocabulary or terminology. Same tendencies can be observed in a wider synchronic scope including other translations dealing with Roman history. Despite a lack of lexical creation, these translations contributed to enrich and expand the Castilian vocabulary of war, as shown by many first attestations of words or specific meanings which are not recorded by the dictionaries.

### Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL, Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave les mains, lavez vos noms »

#### *Résumé*

Comme beaucoup de ses contemporains, Hugo le premier, Alfred de Vigny place la guerre au centre des représentations qu'il propose de la société issue de la Révolution. Associée à l'expression du « mal du siècle », elle est définie dans la perspective d'une pensée pacifiste d'inspiration saint-simonienne. Motif romanesque récurrent, elle est l'une des formes de représentations contemporaines de l'apprentissage du politique : au cœur de la question du progrès, elle signale le retour toujours possible de la « barbarie ». Les enjeux de sa représentation sont politiques, éthiques et poétiques ; ils passent par une réflexion sur le langage qui met en jeu les formes de représentation du politique et des pratiques contemporaines du pouvoir. Car la guerre constitue un champ de réflexion à part entière, au-delà des emplois référentiels très précis des champs lexicaux associés : conçue comme un principe dynamique de mouvement, de conversion, la guerre relève de deux séries conceptuelles. D'une part, entendu comme un « mot global », le terme travaille sur un système allégorique à connotation axiologique qui participe de la définition d'une loi historique globale. D'autre part, en tant que schème signifiant censé fournir un modèle d'intelligibilité de la

conscience individuelle moderne, le mouvement agonistique figure le modèle heuristique par excellence: la guerre, dont Vigny mesure parfaitement le potentiel métaphorique, est ce à partir de quoi l'on pense et figure le mieux la maïeutique à l'œuvre dans et par les mots, le mouvement de la pensée, du progrès et de la vie humaine même.

*Abstract*

Alfred de Vigny chose to place the war at the centre of his representations of society after the Revolution, as was common among his fellow-writers, with Victor Hugo being the first. The war is thus associated with an expression, the « disease of the century », and is defined from a pacifist perspective, inspired by Saint-Simon. The war became a recurrent theme in his novels, and therefore one of the forms of contemporary representations of political learning: it always announced a possible return to barbarity, which would jeopardise the notion of progress. Its representation created political, ethical and poetic challenges, which had to be seen through the prism of language, as it brought into play the different forms of political representation, as well as contemporary uses of power. Indeed, the war was a field for reflection in itself, far beyond the very precise use of associated lexical fields: it was seen as the dynamic principles of movement and conversion, both concepts adapting well to the war. On the one hand, understood as a « comprehensive word », the term is based on an allegoric system, with axiologic connotations, which partly defines a general historic law. On the other hand, as a signifiant schema supposed to provide a model to understanding modern individual consciousness, the agonistic movement announces the heuristic model *par excellence*. The war, whose metaphoric potential Vigny assessed perfectly, is the ideal starting point for one to consider the maieutics reflected in and by words, the movement of thought, progress and human life.

Joëlle DUCOS, *L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après

*Résumé*

*L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, publié en 1918, apparaît comme l'aboutissement linguistique de la guerre, par son analyse sur la langue des poilus qui s'inscrit à la fin de longs débats sur l'existence ou non d'une langue spécifique des combattants. Près d'un siècle plus tard, il s'agit de voir en quoi ce texte, quoique inscrit dans son époque et ses débats idéologiques, a contribué à l'une des premières collectes scientifiques du français parlé et a nourri les réflexions aussi bien des historiens que des spécialistes d'argot militaire. C'est donc une présentation de ses apports et une réflexion sur les pistes qu'il a ouvertes pour l'histoire du français parlé, hors de son standard, et l'évolution sémantique et linguistique.

*Abstract*

*L'Argot de la guerre*, written by Albert Dauzat and published just in the end of the first war, is by some means the linguistic issue of war, because of his analyses about *poilus'* language, in the end of many discussions about his reality or the fiction of language. Nearly hundred years after this publication, we are trying to see how this book, even issued from the war period and ideas generally received about specific languages used by fighting-men, is one of the first scientific works for collecting spoken French and has given materials for historians and specialists about spoken language in army. The contribution presents Dauzat's ideas and conclusions, and considers his assertions and hypothesis about history of spoken French, far from French standard, and about semantic and linguistic changes.

## Aviv AMIT, La première guerre mondiale et les langues régionales en France

### *Résumé*

La Grande Guerre est considérée comme un moment crucial pour le recul des langues régionales en France. Cet article montre comment ces langues déclinent avec la guerre, au profit du français qui devient la langue de communication des poilus. Il étudie le conflit linguistique entre le français et les langues régionales au sein de l'armée française durant la guerre et démontre comment, après la guerre, l'image du français devient de plus en plus positive, tandis que les langues régionales sont dénigrées comme langues « non-rentables ». Enfin, cet article emprunte à Mikhaïl Bakhtine le terme de « chronotope » afin de décrire la première guerre mondiale comme un événement unique qui s'est déroulé dans un lieu unique; une rencontre singulière entre temps et espace qui permettait l'aboutissement de la situation diglossique dans les régions concernées.

### *Abstract*

The Great War is considered to be the main cause for the ultimate decline of regional languages in France. This article describes the dramatic regression in the use of these languages and the expansion of French during the war. It studies the language conflict between French and regional languages in the French army during the war and explains how after 1918 French became the language of social promotion while the regional languages were perceived as “useless” and “valueless”. Finally, this article borrows the notion of “chronotope” from Russian literary theorist Mikhail Bakhtin to describe the First World War as a unique event that occurred in a unique place; a singular fusion between time and space that was the cause for the decline, and eventually for the extinction of regional languages in France.

## Gérard REBER, L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

### *Résumé*

Cet article vise à suivre l'évolution du vocabulaire militaire allemand du lendemain de la première guerre mondiale jusqu'à l'époque contemporaine en insistant sur les évolutions en relation étroite avec l'histoire politique et idéologique de l'Allemagne.

### *Abstract*

The article aims to follow the evolution of German military vocabulary after the First World War until contemporary period with emphasis on developments that are closely related to the political and ideological history of Germany.

## Samir BAJRIĆ & Dubravka SAULAN, Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

### *Résumé*

Envisagée dans le cadre d'une contrastivité croate-serbe mais également dans celui d'une étude historique, cette contribution examine les enjeux sociolinguistiques que chacune des deux langues crée dans l'élaboration d'une terminologie militaire. Cette dernière tire ses origines d'abord de la longue histoire de chacune des deux communautés linguistiques, antérieure à l'émergence du Royaume de Yougoslavie (1918-1941) et de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY : 1945-1991). La période cruciale est celle de la fin de la première guerre mondiale. Elle marque le début d'une histoire commune des Croates et des Serbes (sans oublier les autres peuples sud-slaves). Cette période de soixante-treize ans (1918-1991) a permis l'émergence d'une terminologie militaire appelée « serbo-croate » (à l'instar de la dénomination que l'on attribuait à l'époque à ce qui était censé être la langue officielle des Croates et des Serbes). En réalité, cette terminologie, fortement dotée d'emprunts français (première guerre mondiale et alliance militaire franco-serbe) repose majoritairement sur

la tradition linguistique serbe. Une réelle rupture se produit avec la dissolution de l'« Armée populaire yougoslave » et de la RFSY. La guerre de Croatie (1991-1995) marqua le début d'une incontestable différenciation entre deux terminologies militaires identifiables, l'une croate, l'autre serbe. Ces dernières empruntent des voies différentes et opèrent des choix lexicaux conformes à leurs traditions respectives. Ces différences, pourtant majeures, entraînent néanmoins des analogies ponctuelles dues à un passé en partie commun et à un certain nombre de faits de langue discursifs.

*Abstract*

This article, put in the context of Croatian-Serbian contrastivity by studying their histories, examines the sociolinguistic roles that these two languages created while constructing their military terminology. It is the long past of two linguistic communities, anterior to Kingdom of Yugoslavia (1918-1941) and, of course, to Socialist Federal Republic of Yugoslavia (SFRY: 1945-1991) that created the terminology mentioned above. The crucial period is the end of the World War I. It represents the beginning of one history, shared not only by Croats and Serbs, but also by the other Slavs of the South. During seventy-three years (1918-1991), a military terminology referred to as “Serbo-Croatian” (as a mirror reflect of the official appellation of the language that Croats and Serbs were supposed to accept as a standard at the time) emerged. But in fact, the same terminology, greatly inspired by the French one (Serbs and French were allies in the World War I), represents – for the most part – what originally belonged to the Serbian linguistic tradition. A real rupture between two histories, and therefore, between two military terminologies collides with the dissolution of the “Yugoslav people’s army” and of SFRY. The Croatian War of Independence (1991-1995) represents the real beginning of an indisputable differentiation between the two recognizable military terminologies: one Croatian and the other Serbian. Furthermore, they take two different ways, by acting as it was expected considering their different linguistic traditions.

Nevertheless, these differences – as common as they are – carry along some isolated analogies which are coming under the partially shared history and a couple of particularities in Croatian and/or Serbian discourse.



## COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)  
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)  
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)  
Peter KOCH (Universität Tübingen)  
Anthony LODGE (Saint Andrews University)  
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)  
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions  
et belles-lettres)  
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)  
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)  
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)  
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)  
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

## COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)  
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)  
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)  
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)  
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)  
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)  
Frédéric DUVAL (Université de Metz)  
Pierre-Yves DUFÉU (Université Aix-Marseille 3)  
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)  
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)  
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)  
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

## COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne), Directeur de  
la publication  
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-EPHE), Trésorière  
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne), Secrétaire de  
rédaction  
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne), Secrétaire  
de rédaction  
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue



# Table des matières

Présentation	
<b>Olivier SOUTET</b> .....	7
Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv <sup>e</sup> siècle. Questions de lexique	
<b>Hélène BIU</b> .....	13
Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny: « Je m'en lave les mains, lavez vos noms »	
<b>Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL</b> .....	41
<i>L'Argot de la guerre</i> d'Albert Dauzat, un siècle après	
<b>Joëlle DUCOS</b> .....	63
La première guerre mondiale et les langues régionales en France	
<b>Aviv AMIT</b> .....	89
L'évolution de la langue militaire allemande après 1918	
<b>Gérard REBER</b> .....	107
Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires	
<b>Samir BAJRIĆ</b> et <b>Dubravka SAULAN</b> .....	125
Résumés / Abstracts.....	143

